
22101579760

Fous couronnés

DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES DE MÉDECINE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

Le Cabinet secret de l'Histoire (*4 séries*).
Les Indiscrétions de l'Histoire (*6 séries*).
Les Morts mystérieuses de l'Histoire (*2 séries*).
Napoléon jugé par un Anglais.
Balzac ignoré.
Marat inconnu.
Poisons et Sortilèges (en collaboration avec le Dr L. Nass) (*2 séries*).
La Névrose révolutionnaire (en collaboration avec le Dr L. Nass).
Tous ces ouvrages sont complets.
Légendes et Curiosités de l'Histoire (*3 séries*).
Mœurs intimes du passé (*4 séries*).
(A suivre.)

OUVRAGES D'HISTOIRE MÉDICALE

Les Curiosités de la Médecine (*Épuisé*).
Remèdes d'autrefois (*2 séries*).
Remèdes de bonne femme (en collaboration avec le Dr Barraud).
Gayetez d'Esculape (en collaboration avec le Dr Witkowski).

EN PRÉPARATION

Les Infirmités du génie.

Docteur CABANÈS

Fous couronnés

JEANNE LA FOLLE. — PHILIPPE II, d'Espagne.

PIERRE LE GRAND — PIERRE III — PAUL Ier, de Russie.

CHRISTIAN VII, de Danemark.

OTHON et LOUIS II, de Bavière.

Ouvrage orné de 56 gravures



PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, RUE HUYGHENS, 22

FOUS COURONNÉS

JEANNE LA FOLLE

Que l'histoire soit, avant tout, une science qui poursuit la recherche de la vérité, et que l'historien ait pour préoccupation constante de découvrir celle-ci, tous ceux qui nous lisent en sont trop persuadés, pour que nous ayions à les convaincre. Mais nous n'aurons garde de le méconnaître, l'histoire est aussi un art. Que de drames se déroulent sous nos yeux, qui dépassent en émotion les plus sombres tragédies qu'ait pu enfanter le cerveau humain ! Que de mobiles cachés, que de ressorts secrets nous sont dévoilés, quand nous cherchons à pénétrer l'état d'âme des acteurs ! Mœurs, passions, caractères se révèlent à qui sait les observer, sous un jour insoupçonné des simples narrateurs.

Au théâtre de la vie nous ne sommes pas que

des spectateurs amusés ou intéressés, nous sommes aussi, parfois, des juges et la première qualité d'un juge ne doit-elle pas être la plus stricte impartialité ?

Qu'une découverte nouvelle contrarie une de nos opinions antérieures, établies sur des témoignages incomplets ou reconnus suspects, qu'elle heurte nos préjugés, aille à l'encontre de nos préventions ou de notre intérêt, devons-nous hésiter à reconnaître notre erreur, s'il nous est démontré, par preuves irréfutables, que notre verdict est sujet à revision ?

Une publication, due à la plume, hautement autorisée, du docteur Masoin, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Louvain, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Médecine de Belgique, a remis en discussion cette question qui, naguère, donna lieu à d'ardentes controverses : *La mère de Charles-Quint, Jeanne, dite la Folle, fut-elle réellement aliénée ?*

Ce cas pathologique est intéressant à plusieurs points de vue : d'abord, pour le jour que son étude peut ouvrir sur les tares de l'empereur-roi et de son fils, Philippe ; consécutivement, sur l'abâtardissement, la dégénérescence d'une dynastie dont les descendants occupent encore un trône ; il l'est, en outre, à l'envisager en soi.

La jalousie maladive de la reine, sa nécrophilie,



Jeanne d'Aragon, héritière de Castille et d'Aragon,
Femme de Philippe d'Autriche, prince des Pays-Bas
(Collection de l'auteur).

sa guérison subite après huit années d'égarement cérébral; sa rechute; l'intervention d'un moine opérant, par suggestion, une heureuse détente; la mort, enfin, du sujet, avec retour apparent à la santé morale et à des sentiments religieux longtemps abolis, n'y a-t-il pas là matière à réflexions, pour le médecin comme pour le psychologue ?

L'infortune a, de tout temps, eu le don d'éveiller la sympathie en faveur de ceux qui en sont victimes; comment ne serait-on pas ému par la triste aventure de cette fille de roi, qui subit, pendant près de cinquante ans de son existence, une réclusion ressemblant, par instants, à un véritable martyre ?

Troisième enfant de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, Jeanne ne paraissait pas destinée à régner; sa sœur aînée, reine de Portugal, et son frère, marié à Marguerite d'Autriche, étant venus à succomber en pleine jeunesse, sans héritiers, les circonstances seules l'appelèrent à succéder à ses parents.

En prévision de cet événement, Jeanne avait reçu une éducation princière. Isabelle, qui s'entourait volontiers de musiciens et de poètes, s'efforça d'inspirer des goûts analogues à sa fille. Celle-ci apprit à jouer de plusieurs instruments; on lui enseigna les

travaux de main, tels que la tapisserie, la broderie, sans pour cela négliger de lui meubler l'esprit.

Elle acquit, en peu de temps, une instruction solide, et la langue latine lui devint presque aussi familière que l'espagnole; elle possédait assez de latin pour répondre avec aisance aux ambassadeurs qui lui adressaient la parole en cette langue. Dans ce royal intérieur, une discipline, grave et douce, tempérait ce que pouvaient avoir de trop dur les exigences d'une étiquette formaliste à l'excès.

Dans cette première phase, l'enfant ne semble pas avoir présenté les moindres indices de bizarrerie, et, s'ils se sont manifestés, aucun témoignage digne de foi ne les a consignés.

Dès l'âge de douze ans, — cette précocité n'était pas, à l'époque, considérée comme une anomalie, — on parle déjà de marier la future héritière de Castille et d'Aragon, mais quatre années se passent avant que soient engagés des pourparlers matrimoniaux.

L'époux qu'on lui destine est un vrai Prince Charmant. Il a toutes les qualités qu'une femme peut souhaiter chez un mari : la jeunesse dans sa fleur; une taille admirablement prise, un visage d'une beauté remarquable. On lui prête une grande douceur de mœurs, une nature tout ensemble tendre et enflammée.



L'archiduc PHILIPPE et sa femme M
(C



CHE. (*École française*, XVIe siècle.)
).

Mariée par procuration à Valladolid, Jeanne s'embarque pour les Flandres ; une flotte de cent vingt navires la conduit au bonheur qu'elle était en droit d'escompter. L'infante débarquait à Rotterdam après deux semaines de navigation et une traversée des plus rudes.

La pompe des fêtes flamandes éblouit, dès son arrivée, cette princesse de dix-sept ans, qui s'unissait à un bel archiduc. Elle-même n'était pas dépourvue d'agréments physiques : un portrait, postérieur, il est vrai, de quelques années au mariage, lui prête un visage assez régulier ; mais le front est haut et bombé, les yeux longs, le regard sans éclat, le nez et la bouche sans caractère.

La physionomie plutôt est triste : est-ce lassitude ou mélancolie qui se lisent dans son regard ? La force et la vie sont sans doute refoulées à l'intérieur, car toute cette figure demeure une énigme. On se demande si l'artiste, tout habile qu'il fût, n'a pas su voir au delà de cette surface, indifférente et terne ; ou s'il était de toute impossibilité d'animer ce visage atone.

A peine a-t-elle pris pied sur la terre de Flandre, que sa mère s'inquiète déjà des sentiments religieux de sa fille ; des nouvelles lui étant parvenues que la jeune archiduchesse s'écarte de l'orthodoxie, Isabelle envoie, sans coup férir, à

Bruxelles, le prieur de Santa-Cruz, pour ramener sa fille à la vraie foi et rendre compte à Leurs Majestés catholiques de la manière de vivre de leur enfant.

Le bon frère se plaint de l'accueil glacial qui lui a été fait, lorsqu'il a dit à doña Juana qu'il était envoyé auprès d'elle comme un confesseur; mais il reconnaît qu' « il y a, dans la maison de la princesse autant de religion que dans une étroite observance, et qu'en cela, elle est très vigilante, ce dont elle doit être louée... » Un autre religieux n'était pas plus heureux dans ses tentatives de conversion. Jeanne lui opposait cette force d'inertie, cette « prodigieuse énergie passive », selon l'expression d'un historien, qui la faisait résister à toutes les exhortations de frère Thomas, le prieur, et de frère André, son ancien précepteur, lequel la suppliait de renvoyer tous ces « ivrognes » de Paris, ainsi qu'il qualifiait les théologiens de Sorbonne, dont Jeanne écoutait les conseils.

Sur ces entrefaites, survenait la mort de don Juan et celle de don Miguel, l'un frère et l'autre neveu de Jeanne, héritiers mâles des souverains catholiques. La loi salique n'étant pas admise dans la péninsule, Ferdinand aurait dû céder la *corona* (Castille) à sa fille et se contenter de la *coronilla* (Aragon); c'est alors qu'Isabelle pré-

senta, aux Cortès de Tolède, un projet qui nommait Ferdinand, en raison de sa « grande expérience », régent à vie de Castille, « au cas où Jeanne serait absente, peu disposée, ou inapte à exercer ses droits de souveraine ». Singulière prévision et que, jusqu'alors, rien ne semblait devoir justifier.

L'archiduc viendrait-il recevoir le serment des Cortès? Sa femme, l'héritière présomptive, l'accompagnerait-elle en Espagne ? Sachant le peu de goût qu'elle montrait pour les affaires de l'État, on n'était pas sans se préoccuper de la détermination que prendrait Jeanne. L'envie de tant de royaumes, le plaisir de voir ses parents la touchaient peu, à la vérité; mais pour être auprès de son mari, qu'elle aimait passionnément et à qui elle s'était donnée sans réserve, elle se prêta à ce qu'on attendait d'elle et se décida à accompagner son époux.

L'archiduc et sa femme partirent de Bruxelles le 4 novembre 1501, accompagnés de nombre de gentilshommes; le 25, ils faisaient leur entrée dans Paris. Après avoir traversé la France, ils passaient la frontière espagnole, à la fin du mois de janvier.

De fastueuses réceptions furent organisées en leur honneur en Espagne; on les y reçut en grande pompe, comme au retour de l'enfant prodigue.

A Vittoria, à Burgos, partout on les « festoya ». Dans cette dernière ville, pendant le dîner et le souper offerts par le connétable et qui avaient duré près de trois heures, il fut remarqué... qu'on avait rechangé les serviettes !

Courses de taureaux, jeux de pelote, réjouissances de toutes sortes furent prodigués.

Le 7 mars, les illustres voyageurs faisaient leur entrée solennelle à Tolède. Ferdinand s'avança à leur rencontre hors des portes de la ville ; la reine les accueillit au seuil de son palais.

Le 22 mai, Isabelle était reconnue comme future souveraine par les Cortès de Castille ; même cérémonie avait lieu pour l'Aragon, quelques mois plus tard, à Saragosse ; de leur côté, les princes juraient de maintenir les droits et privilèges des deux royaumes unis.

Ces formalités accomplies, l'archiduc n'avait qu'une hâte, c'était de repartir. Prétextant le climat de la péninsule, qui ne lui convenait pas, à l'entendre, la fièvre qui avait atteint plusieurs de ses familiers, la mort de son ancien gouverneur, l'archevêque de Besançon, et en dépit des instances de son beau-père qui voulait le retenir, des supplications et des larmes de sa femme, qui approchait du terme de sa grossesse, Philippe, demeuré inflexible, se mettait en route pour regagner les Pays-Bas.

Jeanne était restée en Espagne, désolée de n'avoir pu accompagner celui qu'elle chérissait en dépit de sa froideur. Elle montra, dès ce moment, une tristesse morne, un accablement qui faisait pitié. « Elle gémit, elle ne fait que pleurer, écrit un de ceux qui l'approchent; plus moyen de lui arracher un sourire; toujours elle tient les yeux baissés vers la terre. »

Des richesses, de la puissance, de la couronne, elle n'a nul souci; la pensée seule de son mari occupe son esprit. En vain veut-on lui faire croire que Philippe reviendra auprès d'elle après sa délivrance; elle sent bien qu'on l'abuse et elle n'a plus qu'une idée fixe : rejoindre son époux.

La reine, sa mère, s'en montrait particulièrement affectée, d'autant plus affectée qu'elle était déjà très malade de la maladie qui devait l'emporter l'année suivante. Une consultation, rédigée par les médecins de la Cour, nous fait connaître, bien qu'en termes voilés, l'état de la jeune femme à cette date : « Il y a, lisons-nous dans ce précieux papier, grand péril pour la reine (Isabelle) dans la vie qu'elle mène avec la princesse, et l'on ne saurait s'en étonner; l'état de la princesse est tel, en effet, qu'il doit non seulement causer grand chagrin à une reine qui l'aime si fort, mais à n'importe quelle personne étrangère. Elle dort

mal, peu ou point; elle est très sombre et faible; quelquefois elle refuse de parler; cet indice, aussi bien que plusieurs autres, qui dénotent au contraire son agitation, font juger que sa maladie s'aggrave. Ce mal peut se soigner, soit par l'affection et la prière, soit par la contrainte : or, l'affection et la prière ne sont point accueillies; et, quant à la force, ce serait grande pitié d'y recourir, tant la moindre insistance lui cause de trouble et de douleur. »

Ce rapport, signé de trois docteurs en médecine, et daté du 20 juin 1503, avait été adressé au roi Ferdinand; il offre un intérêt majeur, tant à raison de sa date que de son origine; mais il n'en ressort pas, une preuve évidente de dérangement mental.

Les médecins disaient, en terminant :

« Nous prions humblement Votre Altesse de faire brûler cette lettre. »

On peut en induire assez légitimement qu'il s'agissait d'un mal dont la révélation était attentatoire à la dignité royale; sans doute les hommes de l'art n'avaient point osé le définir expressément, mais le peu qu'ils avaient dit les effrayait encore, comme s'ils eussent trahi un secret d'État.

On pouvait espérer que la mise au monde



Philippe le Beau
(Bruges, Église Saint-Sauveur).

de l'enfant qu'elle portait dans son sein dissiperait des symptômes qu'on avait lieu de croire passagers.

Le 10 mars 1503, Jeanne accouchait d'un fils, celui qui, dans la suite, succédera, comme empereur d'Allemagne, à son frère Charles-Quint. Elle parla, de nouveau, d'aller retrouver son époux; mais Isabelle, infidèle à sa promesse, retardait, le plus qu'elle pouvait, le départ de sa fille, lui remontrant qu'il était périlleux de se mettre en mer à cette époque de l'année : on était en novembre. Jeanne ne voulut rien entendre; elle tenait à revoir son mari, elle était décidée à tout pour arriver à ses fins.

Bravant l'opposition maternelle, elle entreprit de partir secrètement; des mules étaient chargées et sa maison prête à la suivre, quand la reine, avertie, envoya l'archevêque de Burgos et l'alcade de Cordoue s'opposer au départ de la princesse. Elle avait déjà franchi la porte intérieure du château où on la tenait en surveillance, et elle s'apprêtait à gagner le pont-levis, quand l'ordre fut donné d'enlever brusquement la herse : prise entre deux portes, elle demeura toute une nuit exposée aux intempéries, et ce ne fut qu'aux prières de sa mère qu'elle finit par céder. Isabelle, qui s'était fait conduire en litière auprès de sa fille, parvint, à force de supplications, à la faire rentrer dans ses appartements, en lui pro-

mettant qu'aussitôt le retour du roi, alors en Roussillon, on lui donnerait une flotte pour la transporter dans les Pays-Bas. Ce ne fut qu'au mois de mai suivant qu'elle s'embarqua pour les Flandres. Elle fit son entrée à Bruxelles le 10 juin.

Arrivait-elle au terme de ses angoisses? Bien d'autres chagrins lui étaient réservés.

A peine de retour auprès de son royal époux, sa jalousie éclatait, et non sans raison. S'étant aperçue que Philippe le Beau avait, pour une de ses suivantes, une préférence qu'il ne cherchait pas à dissimuler, Jeanne se rua sur sa rivale devant toute la Cour, la frappa avec furie, lui coupa son opulente chevelure. Ne pouvant se contenir davantage, Philippe se précipita à son tour sur l'épouse outragée et riposta, par des paroles grossières et des voies de fait, à de trop justes plaintes.

De pareilles scènes ne pouvaient qu'impressionner fâcheusement un cerveau affaibli; à partir de ce jour, l'infortunée princesse laisse sa volonté aller à la dérive; seul, son jugement surnage dans le naufrage.

La reine Isabelle succombe peu après. A peine a-t-elle fermé les yeux, que Ferdinand s'empare du pouvoir, déclarant qu'il a ôté la couronne de Castille de sa tête, pour la placer sur celle de

sa fille, mais qu'il continuera de gouverner comme lieutenant et régent à vie.

Afin de répondre aux bruits que répand le nouveau régent sur l'infirmité de sa fille, Philippe le Beau fait écrire, par sa femme, à M. de Veyre, son ambassadeur en Espagne, la fameuse lettre où Jeanne reconnaissait qu'à la vérité, elle avait fait montre d'une jalousie excessive, qui avait paru troubler sa raison; mais qu'elle n'avait, à aucun moment, songé à prendre en mains les rênes du pouvoir; qu'elle entendait laisser à son époux le soin de diriger « ses royaumes et tous ses biens en ce monde », « autant pour l'amour qu'elle lui portait, que pour la qualité qu'elle lui reconnaissait ».

Désormais, l'infortunée ne sera plus qu'un instrument, dont se serviront à tour de rôle son père et son mari, pour les besoins de leur politique. Une lettre de Ferdinand est, à cet égard, tristement significative.

Philippe, écrit le roi à Gonzalve de Cordoue, ne s'est pas contenté de publier la folie de la reine, ma fille, sa femme, dans des épîtres signées de lui, mais j'ai appris qu'il la tenait en Flandre comme prisonnière et privée de toute liberté. Il ne veut pas que les gens de son pays la servent ; sa nourriture est préparée par des mains flamandes; sa vie n'est pas sans danger : que Dieu la protège !

Philippe, en effet, avait eu réellement le projet de faire enfermer la malheureuse. Jeanne eut-elle vent du sort qu'on lui réservait ? Beaucoup de défiance, et non sans motif, se mêlait à son amour conjugal. Elle redoutait d'être incarcérée dans quelque forteresse. Un jour, tandis que la Cour faisait route vers Ségovie, elle s'arrêta, tout à coup, en pleine campagne ; on était près d'un hameau ; un château montrait sa menaçante silhouette. Soit qu'elle eût été prévenue, soit qu'elle en eût l'appréhension, Jeanne refusa d'aller plus loin : elle passa la nuit entière à cheval ; ni les prières, ni les menaces ne purent la décider à entrer dans le village.

Comment ne se serait-elle pas défiée, incessamment ballottée entre son père et son époux qui, selon les besoins de leur cause, la proclamaient ou folle ou de sens rassis ? On l'a vue, tout à l'heure, à l'instigation de Philippe, écrire une lettre parfaitement sensée ; peu après, le même Philippe, qu'aucun scrupule ne retenait, reconnaîtra publiquement la débilité mentale de sa compagne, croyant ainsi mieux servir ses intérêts.

Comme notre sérénissime épouse, proclame-t-il dans un document officiel, ne veut en aucune manière s'occuper ni rien entendre d'aucune administration, ni d'autre objet analogue, et comme d'ailleurs, si elle voulait s'y

entremettre, ce serait pour la totale destruction de ces royaumes, à cause de ses maladies et de ses égarements, que l'on ne définit point ici par courtoisie ; comme nous voulons, néanmoins, pouvoir remédier et obvier aux inconvénients et dommages qui pourraient s'ensuivre, il a été convenu et accordé, entre nous et le Roi, notre beau-père, que, dans le cas où la Reine, soit par elle-même, soit excitée par d'autres, prétendrait s'immiscer dans le gouvernement, nous n'y consentirions pas, mais serions d'accord pour l'en empêcher, ce que nous avons juré d'observer fidèlement sur la Croix et les Évangiles.

Le père, tout en feignant d'accepter cette clause, comme les autres conditions du traité signé avec son gendre, affirmait, dans une protestation secrète, qu'il n'avait cédé qu'à la violence, et que, loin de consentir à la captivité de sa fille, il ferait tous ses efforts pour hâter sa libération et l'aider à recouvrer le gouvernement de la Castille.

On est maintenant fixé sur le double jeu que jouait cet époux, prétendant que sa femme était tombée en démence, pour exercer le pouvoir à sa place ; ce père, qui ne cherchait à dépouiller ses enfants qu'à son profit propre.

Les deux fourbes devaient finir par s'entendre, pour séquestrer celle qui les gênait dans leurs frauduleuses combinaisons ; mais, dans le fond

de leur âme, ils n'avaient qu'un objectif : se leurrer mutuellement. Qui triompherait des deux? Un événement subit, imprévu, dénouera brutalement l'imbroglio.

Philippe avait dépêché un message à son beau-père, pour l'inviter à se retirer dans l'Aragonais, ayant lui-même l'intention de venir prendre en personne possession du royaume de Castille, qui ne pouvait, disait-il, obéir à deux maîtres. Devant cette arrogante mise en demeure, Ferdinand fit mine de s'incliner et prit ses dispositions pour recevoir les nouveaux souverains.

Le 10 janvier 1506, Jeanne et Philippe s'embarquaient à Flessingue, avec une troupe composée de trois mille hommes; la flotte qui les emportait vers l'Espagne ne comportait pas moins d'une quarantaine de navires. La traversée fut des plus mouvementées. La tempête rejeta le vaisseau royal sur les côtes d'Angleterre. Après avoir séjourné dans ce pays quelques mois, on remettait à la voile, bannières, enseignes et étendards déployés, trompettes et clairons sonnant, serpentins, canons et couleuvrines menant grand bruit.

Les deux époux arrivaient à la Corogne à la fin d'avril; le traité en vertu duquel Ferdinand, Philippe et Jeanne devaient, conjointement, admi-

nistrer les royaumes de Castille et de Léon, fut proclamé le 16 juin; il avait été signé au mois de décembre précédent.

Pendant les négociations, Jeanne était restée dans le château de Mucientes, à deux lieues de Valladolid; elle se tenait dans une salle obscure, assise dans l'embrasure d'une fenêtre; habillée de noir, le chaperon qu'elle avait sur la tête lui descendait jusque sur le visage.

Devant les menaces d'un soulèvement général de la Castille, Philippe avait emmené sa femme, avec lui, à Valladolid. Les Cortès ayant refusé de proclamer l'incapacité de Jeanne, Philippe s'était établi à Burgos, ne songeant qu'à se divertir. Le 17 septembre, après avoir longtemps joué à la paume, il buvait coup sur coup plusieurs verres d'eau glacée; le lendemain, il était pris d'une fièvre intense.

Durant sept jours, Jeanne se tint à son chevet, lui servant elle-même à boire et à manger; bien qu'en état de grossesse avancé, ni jour ni nuit elle ne l'abandonna. Alors que son mari entrait en agonie, elle l'exhortait encore à prendre les médecines qui lui avaient été ordonnées, les absorbant pour l'encourager. Tous ces soins furent inutiles : Philippe le Beau expirait, le 25 septembre 1506, âgé à peine de vingt-huit ans.

Une fin aussi rapide devait donner lieu à bien

des soupçons : on crut généralement que Philippe avait succombé au poison.

Deux médecins, qui avaient ouvert et embaumé le corps, déclarèrent qu'aucune trace n'en avait été découverte ; mais ils n'avaient examiné ni l'estomac ni les intestins.

D'après certains, on aurait fait disparaître l'auteur du forfait ; heureusement pour la réputation de Ferdinand, écrit un historien que la passion n'égare pas, la mort de Philippe fut entourée de circonstances trop peu mystérieuses et rapportée par trop de témoins oculaires, pour donner prise à la moindre suspicion d'empoisonnement. Philippe le Beau avait été victime de son imprudence ; le crime était étranger à sa fin.

Le désespoir de Jeanne fut immense, d'avoir vu ce mari, « le plus beau du monde », mourir sous ses yeux. Elle se prit à le baiser longuement, refusant de s'éloigner de son cadavre, qu'elle étreignait comme de son vivant : couvert du manteau royal, son épée nue et son sceptre placés des deux côtés du corps, le monarque resta deux jours exposé à Burgos, dans le palais des connétables de Castille.

Cependant il avait été décidé de transporter le corps de Philippe à Mireflorès, au couvent des Chartreux. Jeanne tint à l'y accompagner. Elle fit préparer des vêtements de deuil et des habits de

religieuse, imaginant chaque jour une toilette nouvelle. Arrivée au lieu de destination, elle se fit descendre dans la fosse, et après qu'elle y fut restée pendant tout le temps que dura l'office, elle donna l'ordre d'ouvrir le cercueil; puis, l'enveloppe de plomb, le bois et les toiles, cirées et embaumées, ayant été successivement brisés, elle se mit à baiser les pieds du défunt et y demeura tant et si longuement, qu'on fut contraint de l'emmener, lui disant : « Madame, vous reviendrez bien une autre fois, quand il vous plaira. »

Toutes les semaines, elle accomplit ce qu'elle considérait comme un pieux devoir. Les Flamands avaient parlé de revendiquer les restes de Philippe le Beau; la reine n'eut point de cesse qu'elle ne se fût assurée que le vol sacrilège n'était pas accompli. Après avoir entendu la messe, elle déjeuna; malgré les remontrances de l'évêque de Burgos, elle fit ouvrir la bière et retourna le cadavre décomposé; elle revint ensuite à Burgos, d'où elle envoya, pour parer le cercueil, les rideaux verts et rouges, brodés d'or, de son lit nuptial, des tapis et une robe rouge et blanche.

Peu de temps avant Noël, Jeanne se rendit une fois encore au couvent de Mireflorès, faisant apporter le corps auprès d'elle; malgré l'embaumement, le cadavre en putréfaction exhalait une odeur nauséabonde; Jeanne, néanmoins, voulut

le toucher et l'embrasser, avant de consentir au départ.

Le jour venu, elle partit avec le corps, accompagnée de quatre évêques, d'un grand nombre d'ecclésiastiques de diverses religions, et de gentilshommes porteurs de torches. Le lugubre cortège se déroula à travers la Castille; il ne voyageait que de nuit; dans la journée, on s'arrêtait dans quelque monastère.

La jalousie de la reine avait survécu à la mort d'un époux chéri, plus encore que de son vivant, par delà la tombe.

Traversait-on une ville ou un village, défense était faite aux femmes de s'approcher. Près de Hornillos, on aperçoit un couvent. C'est le soir : on convient de s'arrêter dans ce lieu d'asile pour la nuit, mais on apprend que le monastère est habité par des religieuses : la reine donne l'ordre de fuir au plus vite, et bien que le vent souffle avec violence, que l'ouragan menace, on se remet en route, non sans que la reine se soit assurée que le cadavre n'a pas quitté son cercueil.

Au cours de cet étrange voyage, relate un témoin des événements qu'il raconte, ses manies d'isolement la reprenaient; elle oubliait où elle était. Malgré la peste qui sévissait dans les parages, elle se refusait à s'éloigner du village de Torquemada. « Elle ne remue pas; ou, si une fois elle



L'odyssée macabre de Jeanne la Folle (D'après le tableau de *Pradilla*)
(Collection Henry-André).

s'est assise, elle ne sait plus ou ne veut plus bouger de là. »

A d'autres moments, elle paraissait, au contraire, sortir comme d'un rêve et donnait audience, près du char funèbre, à tous ceux qui voulaient s'approcher.

S'il faut ajouter une foi entière à ce récit, il est évident que nous sommes en présence d'une monomanie, d'une espèce particulière, et que de pareilles démonstrations, en présence de tout un concours de personnages, devant un cadavre exhumé et en voie de putréfaction, ne sont pas le fait d'un cerveau équilibré.

Combien de temps se sont prolongés ces épisodes macabres? On l'ignore ; assez, vraisemblablement, pour que la légende se soit créée et que l'imagination populaire l'ait rendue indestructible.

Mais est-ce une légende? A n'en pas douter, répondent ceux qui ont mis en doute la folie de Jeanne; et nous-même avions été impressionné par leurs arguments, lorsque nous abordâmes pour la première fois le problème que nous reprenons aujourd'hui [1].

D'après M. Bengenroth, qui nous avait fait partager sa conviction, les contemporains sont restés muets sur ce point; on a lieu de s'étonner,

1. Cf. *Indiscrétions de l'Histoire*, t. V.

qu'un officier de la maison de Flandre, qui a assisté aux derniers moments de son maître et en donne une description détaillée, n'ait pas dit un mot des excentricités que l'on prête à sa veuve ; ce n'est, d'après l'historien précité, que dans une histoire de Charles-Quint, écrite vers le début du



FERDINAND LE CATHOLIQUE, roi d'Espagne.

dix-septième siècle, que se trouverait la première mention des faits singuliers qui se sont produits à l'occasion de la translation des restes de Philippe le Beau.

On a dit plus : Jeanne était alors captive ; comment eût-elle pu faire rendre à son mari les honneurs solennels dont parle la légende ? Cependant

nous avons des témoignages formels, ne serait-ce que l'attestation de Pierre Martyr, qui occupait à la cour de Ferdinand et Isabelle une charge importante.

Qu'à cela ne tienne, de répliquer les tenants de l'autre thèse. Admettons que l'on se soit rendu aux instances de Jeanne, demandant à accompagner le corps de son époux, mort à Burgos, et qui devait être déposé dans la crypte royale de Grenade. Comme Tordesillas, où devait être conduite la reine, se trouvait sur le chemin de Burgos à Grenade, on économisait des frais assez notables, en chargeant l'escorte de la reine de la conduite du cadavre ; alors que le manque d'argent était une plaie chronique, on ne reculait pas devant les pires moyens pour économiser quelques « escudos ». Ce serait donc une considération financière qui aurait dicté la conduite du roi Ferdinand en cette circonstance.

Pourtant, hasardent ceux que cette conjecture ne satisfait pas, ce n'aurait jamais pu être là qu'un motif secondaire ; le motif principal de ce bizarre arrangement fut, certainement, le désir de produire sur l'esprit des masses une impression profonde, et de répandre la fable de la veuve inconsolable, folle de douleur, obstinée à croire vivant son époux mort.

Mais qui avait intérêt à imaginer une pareille

fable ? Ferdinand, le propre père de Jeanne, est-il répondu.

Henri VII d'Angleterre avait, effectivement, demandé la main de Jeanne, dès qu'il avait appris le veuvage de celle-ci. Ferdinand, qui ne voulait pas de cette union, mandait à son ambassadeur de Londres, que sa fille, gardant continuellement auprès d'elle le corps de don Philippe, son défunt époux, nul prétendant n'avait chance d'être agréé. Henri VII, humilié d'apprendre qu'on lui préférait un cadavre, n'avait plus qu'à prendre le parti, qu'eût pris quiconque en l'occurence, de se retirer ; ainsi Ferdinand, après s'être défait du mari, se débarrassait des prétendants à la main de sa fille.

Pour si machiavélique que fût le roi catholique, il est difficile d'admettre qu'il ait pu tromper de la sorte un souverain comme Henri VII, qui entretenait à la Cour d'Espagne des personnages chargés de le renseigner jour par jour sur ce qui se passait. Les faits étaient trop de notoriété pour qu'on pût les dissimuler, et la vérification des allégations du roi de Castille trop aisée, pour que celui-ci se fût hasardé à travestir de la sorte la vérité.

Faudrait-il une autre preuve que Ferdinand n'a pas inventé la fable du cercueil, nous la trouverions dans une lettre du 10 août 1518, écrite, de

Tordesillas, où était enfermée Jeanne, à Charles-Quint, par le marquis de Dénia, gouverneur de la maison de la reine, ou plus exactement son geôlier.

En 1518, deux ans après le décès du roi d'Aragon, on avait proposé de transférer la recluse à la ville d'Aranda, afin de la mettre à l'abri d'une épidémie qui désolait Tordesillas :

Si telle nécessité se présentait, écrivait le marquis de Dénia, il faudrait une mule pour la reine, avec une selle à dossier garnie de drap de Bluriel, et une autre mule avec ses harnais et sa selle à dossier de velours noir pour l'infante... Votre Majesté n'ignore pas que, dans le cas où la reine, notre maîtresse, s'en ira d'ici, *il faudra emporter le corps du roi, notre maître, votre père.* Je vais donc faire réparer le char qui le transporta ici et j'ai donné des ordres pour que les bêtes de somme soient prêtes pour l'instant où on en aura besoin.

Donc, nous trouvons d'un côté des conjonctures ; de l'autre, des pièces d'archives : l'hésitation n'est plus permise. La prétendue légende du cercueil est une douloureuse réalité.

Jeanne la Folle n'aurait-elle montré des signes de détraquement cérébral que dans une circonstance déterminée, on pourrait croire à un affaiblissement des facultés mentales chez une femme

que hante une idée fixe, une obsession dont elle ne parvient pas à se dégager ; mais il y a tout un ensemble de faits concordants qui nous autorisent à être plus affirmatif que nous n'avions cru devoir l'être, après une information moins complète.

L'historien Sandoval rapporte qu'à la mort de Philippe le Beau, l'évêque de Catane, sous le prétexte que la reine n'avait pas le jugement assez sain pour gouverner (*la reyna no tenia sano el juyzio para governar*), demanda au Conseil royal, réuni à Valladolid, de prendre des mesures pour la sûreté de l'archiduc, qui résidait à Simancas ; que ce jeune prince ayant été amené à Valladolid, son précepteur, un dominicain, fut chargé d'aller à Burgos en informer la reine, mais il ne put en obtenir audience, parce que le manque de raison (*falta di juyzio*) était grand chez elle, et que le chagrin de la mort du roi avait augmenté sa mélancolie, au point de refuser de se laisser voir. Elle ne voulait pas que son fils quittât certains appartements, elle le faisait manger avec excès, jusqu'à compromettre sa santé, et même sa vie.

En 1518, le marquis de Dénia, rendant compte à Charles-Quint de l'état de sa mère, lui mandait que, la veille de la Saint-Jacques, elle avait frappé violemment deux de ses femmes avec un gros bâ-

ton, ne donnant d'autre raison de sa conduite que l'aversion que ces femmes lui inspiraient; déjà, en 1505, recevant de nobles personnages, le prince de Chimay entre autres, elle avait frappé d'une pelle l'un d'eux au visage.

En 1520, à la suite de la révolte des « comuneros », la plupart des serviteurs de Jeanne, et non tous, comme nous l'avions cru tout d'abord, s'étant rangés du parti des vainqueurs, avaient déclaré que la veuve de Philippe était injustement détenue depuis quatorze ans, quoique saine d'esprit; ce qui ne les empêchait pas d'écrire peu après aux conseillers de Valladolid, que la cause de tous les maux dont souffrait le royaume résidait dans le « manque de santé » de la reine. Evidemment, les chefs des comuneros, en parlant de leur reine, ne pouvaient employer le terme de démence (*falta de juyzio*), qu'ils jugeaient irrespectueux.

Quand les comuneros furent expulsés de Tordesillas par les troupes royales, les grands se rendirent au palais, pour baiser les mains de leur souveraine et lui faire les révérences d'usage. « Celle-ci leur montra bon visage, conformément à son naturel, quoique à cause de son infirmité et *manque de raison*, elle tint peu de compte et eût peu de souci des choses qui se passaient. »

Le père de Jeanne ne se faisait, quant à lui,

aucune illusion sur l'état mental de sa fille. Dans un premier testament, daté de Burgos, le 2 mai 1512, Ferdinand recommandait de dépêcher, dès qu'il ne serait plus, des ambassadeurs au prince Charles (Charles-Quint), afin qu'il vînt gouverner les royaumes d'Aragon et de Castille au nom de sa mère, hors d'état de prendre les rênes du gouvernement ; et, pour établir que Jeanne ne pouvait gouverner, trois témoins déclarèrent qu'ils connaissaient la reine ; que, quand elle avait été reçue en Aragon, comme princesse, elle était très discrète, très sensée et douée d'excellentes qualités ; mais que, depuis longtemps, elle avait perdu la raison, *pero que de muchos años hasta entonces avia perdido el judizio.*

Ces mêmes témoins rapportèrent qu'ils l'avaient vue, à Arcos et à Tordesillas, vêtue d'une façon malséante pour une personne royale et occupée de choses qui ne l'étaient pas moins ; ils avaient surtout remarqué en elle des mouvements des yeux, de la bouche et des mains qui ne leur laissaient aucun doute sur le dérangement de ses facultés ; pour surcroît de preuves, ils contèrent plusieurs autres extravagances qu'elle avait commises. A la suite de ce rapport, deux curateurs furent désignés pour assister la reine, tant que durerait son infirmité.

Un prêtre fut appelé pour l'exorciser : ne la

disait-on pas ensorcelée ? Durant plusieurs jours, il fit des conjurations dans un cabinet attenant à la chambre où elle se tenait, et d'où il pouvait la voir, sans qu'elle le vît, et sans même qu'elle pût se douter de sa présence. Quand il fut reconnu que ces pratiques restaient sans effet, on renvoya le moine.

Il faut dire qu'à cette époque, on ne savait pas traiter les maladies mentales et qu'on considérait les faibles d'esprit comme des possédés. L'internement était le seul moyen auquel on eut recours. Cet internement, déjà rigoureux sous l'administration de Ferdinand, semble l'avoir été plus encore sous Charles-Quint, soit par la négligence de ce prince, soit, croirions-nous plutôt, par le zèle maladroit des subalternes.

Pendant une longue période, la captive avait donné des signes, non équivoques, de monomanie : le souvenir de son époux défunt l'occupait entièrement. Étrangère à tous les intérêts du monde, elle restait, durant des heures, plongée dans une sombre mélancolie ; toujours misérablement vêtue, elle poursuivait son existence inutile et désolée.

En 1510, son père lui rendit visite, dans l'espoir de faire diversion aux préoccupations de sa fille et aussi, pour s'assurer *de visu* de la situation où elle se trouvait et des mesures qu'il convenait de prendre pour l'améliorer.

Entre autres choses, il prescrivit de veiller à la régularité de sa vie extérieure, de prendre soin de sa personne : trois nouvelles dames d'honneur furent préposées à cet office. Selon les idées du temps, il avait la conviction d'avoir accompli tout son devoir paternel, en prescrivant les réformes susceptibles de rendre à sa fille la santé, physique et morale.

Mais les dispositions prises ne paraissent pas avoir été bien efficaces ; après le départ du roi, Jeanne reprenait sa manière de vivre accoutumée, couchant sur la dure, opposant un entêtement farouche à ceux qui prenaient souci d'elle, allant jusqu'à refuser la nourriture qui lui était offerte, continuant à se vêtir de vêtements sordides.

La petite infante, doña Catalina, qu'elle avait voulu conserver auprès d'elle, était, par ses ordres, vêtue d'une jupe grossière, recouverte d'un mantelet de cuir : ainsi l'avait exigé sa mère, qui, elle-même, ne portait que du drap commun.

L'infante n'avait d'autre compagnie que celle des deux vieilles femmes qui la servaient. Le gouverneur du palais, pour lui procurer quelques distractions, avait fait pratiquer, dans sa cellule, une fenêtre, d'où elle voyait les gens se rendre à l'église ou à la promenade, les chevaux que l'on conduisait à la rivière, les enfants qui jouaient ; pour attirer ces derniers, et pour les voir s'ébattre

sous ses yeux, elle leur lançait quelques pièces de monnaie : tels étaient les passe-temps de cette petite-fille, fille et sœur de rois!

A son avènement, don Carlos — le futur Charles-Quint — avait donné des instructions qui révèlent la plus tendre sollicitude à l'égard de sa mère ; il ne s'en tint pas là, il voulut se rendre compte si elles avaient été fidèlement suivies; en conséquence, il fit annoncer sa prochaine visite à Tordesillas, ainsi que celle de sa sœur aînée, l'infante Leonor. La mère fit à ses enfants l'accueil le plus empressé, bien qu'elle eût hésité un moment à les reconnaître : ils avaient tant changé, depuis qu'elle ne les avait vus!

Au cours de l'entrevue, le prince et la princesse n'avaient pu ne pas être frappés de l'appareil lugubre dont leur mère s'était volontairement entourée ; mais ils furent, davantage encore, impressionnés par la situation de leur plus jeune sœur, âgée alors de dix ans, que l'obstination irréfléchie de sa mère conduisait à une existence de recluse et qui subissait, avec une patience inerte, la destinée qui l'avait fait naître en des jours de deuil, et ne l'avait placée sur les marches du trône que pour la renfermer bientôt entre les murs d'un donjon, où s'écoulait son enfance dans la solitude et dans l'ennui.



Charles-Quint, enfant, et sa mère, Jeanne de Castille
(Collection de l'auteur).

A l'âge où étaient don Carlos et sa sœur, dix-sept et dix-neuf ans, on a le cœur généreux et prompt. Touchés de compassion pour le sort de l'infante, ils résolurent de la soustraire à sa mère et machinèrent le plan d'un véritable enlèvement.

Ce fut un coup terrible pour la malheureuse Jeanne, qui tomba dans une crise de larmes et de colère, dont l'entourage fut grandement effrayé. Ayant déclaré à ses serviteurs qu'elle ne mange-

Signature de JEANNE LA FOLLE.

rait ni ne boirait avant que la princesse lui fût rendue, on dut accéder à son désir et don Carlos remit, en personne, sa sœur entre les mains de leur mère.

Cet épisode et bien d'autres, notamment les visites très espacées que Charles-Quint rendit à celle dont il tenait le jour, témoignent d'une sécheresse de cœur que les historiens n'ont pas manqué de souligner. Les plus modérés sont obligés de reconnaître que Charles-Quint s'est

borné à des manifestations d'intérêt tout à fait insuffisantes, en face d'une aussi navrante infortune.

Il eut, en outre, l'inspiration fâcheuse de confier la garde de la prisonnière à un fonctionnaire aveuglément attaché à sa consigne, incapable de tact et de modération, trop porté, en un mot, à transformer sa charge de majordome en un emploi de geôlier. Par d'inutiles vexations, des tracasseries incessantes, son manque d'intelligence et une raideur inopportune, ce surveillant, tyrannique et revêche, ne pouvait qu'exaspérer une violence maladive et une agitation d'esprit qui réclamaient plus de ménagements.

Pour conclure, il est indéniable que la reine Jeanne a présenté des symptômes de débilité mentale ; mais peut-on parler de folie, dans le sens que le peuple attache à ce mot ?

« J'ai entendu soutenir, écrit à ce propos un auteur moderne, que la reine Jeanne n'était pas une démente ordinaire, mais une parfaite hystérique. » En Espagne, c'est, paraît-il, le diagnostic qui jouit du plus grand crédit. Le docteur Masoin, qui a repris la question en ces derniers temps, inclinerait plutôt vers la neurasthénie ; non point une neurasthénie légère, s'effaçant sous l'influence du temps et d'un traitement

approprié, mais « une atteinte grave et précoce, aboutissant à une véritable démence hallucinatoire, après avoir toujours confiné à la folie elle-même. »

Il fut, en effet, une période de la vie de Jeanne qui pourrait justifier un tel diagnostic ; nous en avons parlé à une autre place; mais, à nous en tenir à la phase primitive, à celle que nous avons déroulée sous les yeux de nos lecteurs, on ne relève que manies bizarres, humeurs fantasques, violences soudaines, mais transitoires et rares, d'ailleurs ; fantaisies étranges, emportements incompatibles avec le rang suprême. Est-ce là de l'aliénation caractérisée ? Une toilette négligée, de longs séjours au lit, prouvent-ils grand'chose, chez une personne confinée dans un réduit où pénétraient à peine l'air et la lumière ? Elle a, force est bien de le reconnaître, fait preuve de beaucoup de sens à d'autres moments et manifesté, avant le terme de sa maladie, une lucidité parfois remarquable.

Mais elle a manqué d'énergie et de résolution : c'était une véritable *aboulique*, diraient nos techniciens. « Le pouvoir de se déterminer lui manque », écrit d'elle un de ses contemporains; « tout son mal était omission de parler et d'agir », affirme un autre. C'est bien là, en effet, ce que le professeur Raymond a qualifié d' « aboulie sociale, abou-

lie profonde, qui constitue un des stigmates essentiels de la psychasthénie ».

Quelle étiquette donner, en fin d'analyse, à la maladie dont fut atteinte la reine Jeanne ? Un historien, à qui notre langue n'est pas familière, pouvait se contenter de la définir : « une atrabilaire, sujette à des accès aigus de délire intermittent ». On attend d'un homme de science une précision plus rigoureuse.

Tout en nous gardant d'affirmations inconsidérées, et n'oubliant pas, comme nous le rappelle très opportunément le professeur Masoin, que, « depuis les quatre siècles qui nous séparent des faits en litige, les notions médicales, concernant les névroses et l'aliénation mentale, ont subi des transformations multiples et profondes », nous conclurions assez volontiers, avec notre éminent confrère, à la « folie circulaire »; ou bien à une « manie aiguë avec état maniaque consécutif », comme nous le suggère un de nos correspondants; mais nous rejetons, par contre, toute idée d'hystéro-neurasthénie, qui ne s'impose pas avec assez de netteté.

Quelle que soit l'opinion à laquelle on se rallie, quelque nom que l'on donne à la psychose qui a mérité à la mère de Charles-Quint un qualificatif qui, dans l'esprit des foules, passe pour infamant, il est à présumer qu'un traitement moins rude

que celui dont on fit usage, une sollicitude plus attentive et plus éclairée, un régime moins oppressif, sans empêcher l'explosion du mal, l'auraient atténué dans une notable mesure.

Plus de pitié et moins de calcul auraient pu préserver de la déchéance irrémédiable cette reine infortunée, victime d'une perversion amoureuse, autant que de l'ignorance médicale, de la politique, et de la raison d'État.

Autre signature de JEANNE LA FOLLE.

BIBL. : *Cérémonial français.* — *Revue des Deux-Mondes*, 1er et 15 octobre 1898. — *Étude sur la démence de la reine Jeanne*, par A. HEISS ; Paris, 1892. — *Pierre Martyr d'Anghera, sa vie et ses œuvres,* thèse pour le doctorat ès lettres, par J.-H. MARIÉJOL ; Paris, 1887. — Deuxième voyage de Philippe le Beau (*Collection des Voyages des souverains des Pays-Bas*, publiée par M. GACHARD, année 1506) ; Bruxelles, 1876. — *L'Espagne, terre d'épopée*, par PIERRE SUAU. — *Indiscrétions de l'Histoire*, 5e série, par le Dr CABANÈS. — *Jeanne la Folle*, étude historique, par E. RISTELHUBER ; Paris, 1869 : *Revue des Deux-Mondes,* 1er juin 1869. — ANT. RODRIGUEZ VILLA, *Bosquejo biografico de la Reina doña Juana,* etc ; Madrid, 1874 ; doc. XXVIII (*Archives de Simancas*). — *Études et notices historiques concernant l'histoire des Pays-Bas,* par M. GACHARD ; Bruxelles, 1890 ; etc.

PHILIPPE II

Il est des personnages à l'égard desquels on ne peut se défendre d'une sympathie qu'on n'essaie pas de justifier; d'autres inspirent, dès l'abord, une aversion marquée, comme si un secret instinct mettait en garde notre raison contre un jugement que récuse d'avance notre cœur.

Philippe II est une de ces figures qui, loin de nous attirer, nous repoussent. Nous nous le représentons sous un masque sévère, impassible, ne trahissant aucune sensibilité. Nous le devinons cérémonieux et froid, esclave des rigueurs d'une étiquette surannée, surveillant ses moindres gestes et paroles, gardant en toute circonstance un entier empire sur soi. Toujours replié sur lui-même, il nous apparaît « dans un nuage d'orgueil, de foi entêtée, dans la nuit d'une conscience agitée, morbide, misérablement travaillée de craintes perpétuelles. »

Considère-t-on ses portraits, on revient un peu de ces préventions. Le visage est placide, à peine tourmenté; l'homme qui a cette physionomie doit être calme, pondéré, flegmatique; un léger empâtement des tissus a presque mis de la douceur, là où on cherchait de l'austérité.

Des ambassadeurs résidant à la Cour du monarque, qui approche alors de la trentaine, trouvent que le roi Philippe est l'image fidèle de l'Empereur son père : même carnation, même bouche, même lèvre pendante; mais il est d'une taille inférieure à celle de Charles-Quint, qui, cependant, n'était pas très grand.

Il a le front large et beau, les yeux bleus et gros, les sourcils épais et peu séparés l'un de l'autre, le nez bien proportionné. Il porte la barbe courte et pointue. Il est blanc de peau et a la chevelure blonde : sa tournure est agréable et distinguée; il fait, sur ceux qui le voient dans les tournois, avec ou sans armes, à pied comme à cheval, une favorable impression.

Au début de son règne, on vante sa bienveillance et son affabilité; on ne lui reproche ni cette gravité, ni cette morgue qu'on lui dérouvrira plus tard.

On remarque déjà qu'il a le verbe sobre; qu'il évite de se prononcer, ou retarde ses décisions.

Il apporte, dans les affaires, la même patience et



PHILIPPE II, par LE TITIEN.

la même assiduité que dans les audiences, restant certains jours jusqu'à quatre et cinq heures au Conseil. Il ne montre, par contre, ni élévation d'âme, ni vivacité d'esprit; bien différent, en cela, de l'Empereur, ni l'ambition, ni la soif de gloire ne le tourmentent.

On le juge timide ou insouciant; ne serait-ce pas que sa faible complexion le détourne de tout exercice violent, l'incline à une vie paisible et sans heurts?

Comme il était sujet à des douleurs d'estomac et d'entrailles, les médecins lui conseillèrent la chasse, qu'ils considéraient comme le moyen le plus propre à fortifier son corps et à dissiper la mélancolie qui commençait à enténébrer son esprit.

Contrairement à son auguste père, gros mangeur comme l'on sait, Philippe ne faisait un usage immodéré que de certains mets, des pâtisseries surtout.

Sur le chapitre des femmes, il tenait davantage de Charles-Quint, très adonné à ce genre de sport. Les ambassadeurs vénitiens, friands d'indiscrétions d'alcôve, s'accordent pour affirmer que Philippe II fut très désordonné de mœurs; d'aucuns vont jusqu'à dire qu'il avait le goût des plus grossières débauches: un de ses plaisirs consistait à sortir la nuit, déguisé, afin de pouvoir

visiter librement les lieux de rendez-vous ordinaires du vice. C'était sa distraction à Bruxelles, pour se délasser des affaires de l'État.

Bien que les contemporains gardent, en général, le silence sur sa vie privée, on trouve, dans des lettres particulières de l'époque, que la conduite du prince, lors de son voyage en Angleterre, loin d'être exemplaire, fut « dissolue et licencieuse au plus haut degré, jusqu'à déroger à des amours vulgaires et vivre en concubinage (d'autres disent marié) avec une dame Isabel Osorio, qui lui donna trois enfants ». Sa conduite dans l'affaire de la princesse Eboli montre assez qu'il fut accessible à la jalousie et que celle-ci l'entraîna aux plus regrettables déterminations.

Nous n'avons jusqu'ici que des traits de caractère épars, qui ne permettent pas une vue d'ensemble; en réalité, nous vivons sur une légende, et celle-là est, plus qu'une autre, malaisée à déraciner.

Nul souverain n'a été jugé avec plus de passion que Philippe II; on cherche une appréciation équitable, on ne trouve que des réquisitoires; ou, par esprit de réaction, qui va au delà des bornes permises, des panégyriques tellement outrés, qu'on se rebelle contre un zèle qui dépasse la mesure : telle est l'impression que l'on ressent

à la lecture d'un ouvrage, dont l'auteur, un savant Danois, s'est imposé une tâche entre toutes ingrate.

Ce n'est pas que cet érudit estimable ait tenté une réhabilitation de son héros; il a cherché sinon à reviser un procès, du moins à plaider les circonstances atténuantes. Est-il parvenu à nous faire revenir sur le compte du tyran despotique et cruel que nous ont dépeint les historiens, nous nous permettrons, à cet égard, d'exprimer quelques réserves.

Le nouveau biographe de Philippe II nous le montre, dans les premières années de sa vie, pénétré déjà du sentiment profond du devoir. Étant enfant, il avait l'amour de l'exactitude, parlait lentement, correctement et avec beaucoup de réflexion.

On remarquait, dès son jeune âge, cette gravité mélancolique, qui ira s'accentuant avec les années. Son second professeur et gouverneur, homme supérieurement doué et d'une remarquable culture, s'attacha particulièrement à combattre cette tendance à la taciturnité, qui, de bonne heure, s'était manifestée chez le fils de Charles-Quint. Grâce à cet excellent maître, qui le soumit à des exercices physiques fréquents, au maniement des armes, aux pratiques cynégétiques, l'adolescent frêle et chétif se transforma en un jeune homme sain et robuste.

Mais, à 16 ans, il était encore d'une complexion délicate; son teint était frais, un peu pâle; toutefois, à s'en rapporter à la relation d'un contemporain, son corps était d'heureuses proportions et il s'habillait avec une simplicité qui n'excluait pas la distinction et n'était pas dépourvue d'élégance.

On a beaucoup glosé sur son incurable tristesse et sa mélancolie. « Il ne se permettait jamais un sourire », a-t-on écrit en parlant du jeune roi. On a exagéré, encore que le sombre monarque se déridât rarement.

La vie, convenons-en, ne lui a pas été clémente. Marié à sa cousine, qu'il aimait d'amour sincère, il la perd après moins de deux ans d'union : ce fut un de ses plus gros chagrins. Pendant plusieurs jours, il ira s'ensevelir dans la retraite d'un couvent, près de Valladolid, ayant peine à se consoler d'une perte que les circonstances — doña Maria était morte en donnant le jour à un fils[1] — lui avaient rendue plus sensible encore.

1. Un historien flamand, van Meteren, a prétendu qu'à l'occasion d'un autodafé, qui eut lieu à Valladolid et où plusieurs luthériens furent brûlés, toutes les Dames de la Cour ayant quitté le chevet de la princesse, celle-ci en avait profité pour manger du melon, ce qui aurait hâté sa fin. L'historien Leti conteste la véracité de l'anecdote (*Vita di Filippo II*, I, 164 165).

Trois ans plus tard, Philippe entreprenait son premier grand voyage à l'étranger, que l'Empereur avait jugé nécessaire, pour compléter son éducation intellectuelle et l'initier aux mœurs des peuples sur lesquels il était appelé à régner.

Durant tout le voyage, il ne montra aucune joie, bien que fêté partout avec enthousiasme. N'ayant pas appris le flamand, parlant difficilement le français, et resté Espagnol par-dessus tout, il se sentait dépaysé dans ce milieu si nouveau pour lui, et une nostalgie profonde l'envahit, qui le faisait paraître sombre et de manières embarrassées, contrastant avec l'affabilité de son père.

L'existence déréglée des seigneurs allemands choquait la nature, froide et pondérée, de Philippe, plus encore que celle des Flamands, à laquelle il avait eu bien de la peine à s'habituer.

Les excès de table, en Allemagne, sont signalés par tous les historiens de l'époque, excès tels, au dire d'un contemporain, que, quand un Allemand est sobre, on le croit malade. Pour sacrifier aux usages, le jeune prince, à la prière de l'Empereur, dut boire deux fois plus qu'à son ordinaire ; mais on voyait qu'il faisait effort et on lui reprochait d'être hautain et peu familier.

Il produisit meilleure impression sur les Anglais, quand il leur rendit visite à l'occasion de

son second mariage. Chacun vantait sa bonté et son aménité ; bien qu'ignorant la langue, — il en avait appris quelques mots, afin de ne pas se montrer trop gauche, — il y suppléa par une bonne grâce, que les dames surtout ne manquèrent pas d'apprécier. Dans les présentations, il les baisa toutes, matrones comme jeunes filles, « afin de ne pas violer les coutumes du pays », et toutes s'en montrèrent également satisfaites.

Sur les rapports du prince avec sa jeune femme, les informations sont assez contradictoires. Alors que les uns assurent que les deux époux se haïssaient mutuellement, d'autres prétendent qu'ils se portaient une affection réciproque. Et Philippe y avait d'autant plus de mérite, que la reine n'était « nullement belle, étant petite, plutôt maigre que grasse, très pâle, fort blonde et sans sourcils, et s'habillait très mal ».

L'année 1555 marque une date dans l'histoire du monde : le 25 octobre était le jour fixé pour l'abdication de Charles-Quint. L'empereur fatigué, malade, tourmenté par un rhumatisme goutteux qui ne lui laissait point de répit, avait jugé le moment venu de confier à son fils, qui allait atteindre sa vingt-neuvième année, le fardeau qu'il se sentait désormais hors d'état de supporter.

Le cérémonial de l'abdication a été trop souvent

rapporté pour que nous le rééditions à nouveau ; cette scène dramatique a été consacrée par le pinceau, autant que par la plume, et nous n'avons rien à relater qui ne soit connu de tous. La personnalité de Philippe doit seule nous occuper et nous retenir.

Pour nous le représenter à cette date, nous n'avons qu'à nous reporter à une relation qui dénote, chez son auteur, un remarquable esprit d'observation.

Frédéric Badoaro était arrivé dans les Pays-Bas, où se trouvait alors Charles-Quint, en 1554 ; il avait été désigné pour représenter la République vénitienne auprès de l'Empereur. Il continua d'être accrédité auprès de Charles-Quint, quand ce monarque eut cédé à son fils toutes ses couronnes héréditaires ; et après que Charles se fut retiré au monastère de Yuste, il était resté à la cour de Philippe II. Nous lui avons emprunté le croquis physique du nouveau roi, dont nous avons fait état plus haut ; son portrait moral ne sera pas une contribution moins utile à l'étude physiologique qui est notre objectif.

Le diplomate nous signale d'abord les sentiments religieux du souverain :

« Tous les jours, il entend la messe et il assiste aux sermons et aux vêpres à chaque fête solennelle... On dit, à la Cour, qu'il consulte son con-

fesseur, pour savoir si telle ou telle chose peut grever sa conscience, et que, dans ce cas, il prend des résolutions différentes de celles qui lui ont été conseillées. »

L'ambassadeur nous le montre « plus porté à la douceur qu'à la colère..., s'accommodant patiemment du caractère de chacun et des étranges demandes qui lui sont faites... Il dit quelquefois des bons mots d'une façon très gracieuse et entend volontiers des facéties ; mais, au temps de ses repas, si des bouffons sont admis en sa présence, il ne s'abandonne pas à l'hilarité comme dans sa chambre, où sa gaîté est sans bornes ». Voilà de l'inattendu ; sa tristesse et sa gravité n'auraient-elles été qu'une façade ? Il nous revient d'autre part, que, jusqu'à un âge assez avancé, il sut s'amuser des plaisanteries, parfois un peu crues, des fous de la Cour ; et, peu de mois avant sa mort, on le vit s'occuper d'organiser un bal masqué ! Quant à ses rapports avec les gens de sa maison, ils furent toujours empreints de bienveillance.

Philippe possédait un cœur bon et charitable, quand il rentrait dans le privé, et portait l'intérêt le plus marqué à ses moindres serviteurs, s'entretenant avec eux de la façon la plus familière. Mais reprenons le récit de notre ambassadeur :

« Il a (dit-il en parlant du roi) une bonne tète (*sic*) et est capable de traiter de grandes affaires ; mais il ne possède pas toute cette activité qu'exigeraient les mesures à prendre pour la réforma-



PHILIPPE II
(Collection de l'auteur).

tion de tant de cités et de tant de royaumes ; néanmoins, il travaille beaucoup et trop même quelquefois, eu égard à la faiblesse de sa complexion... Il est très attentif à tout ce qu'on lui dit, mais, ordinairement, il ne regarde pas la personne qui lui parle, et il tient les yeux baissés ;

ou s'il les lève, c'est pour les promener çà et là. Il répond brièvement et avec promptitude sur chaque point, sans prendre toutefois de résolution par lui-même... ».

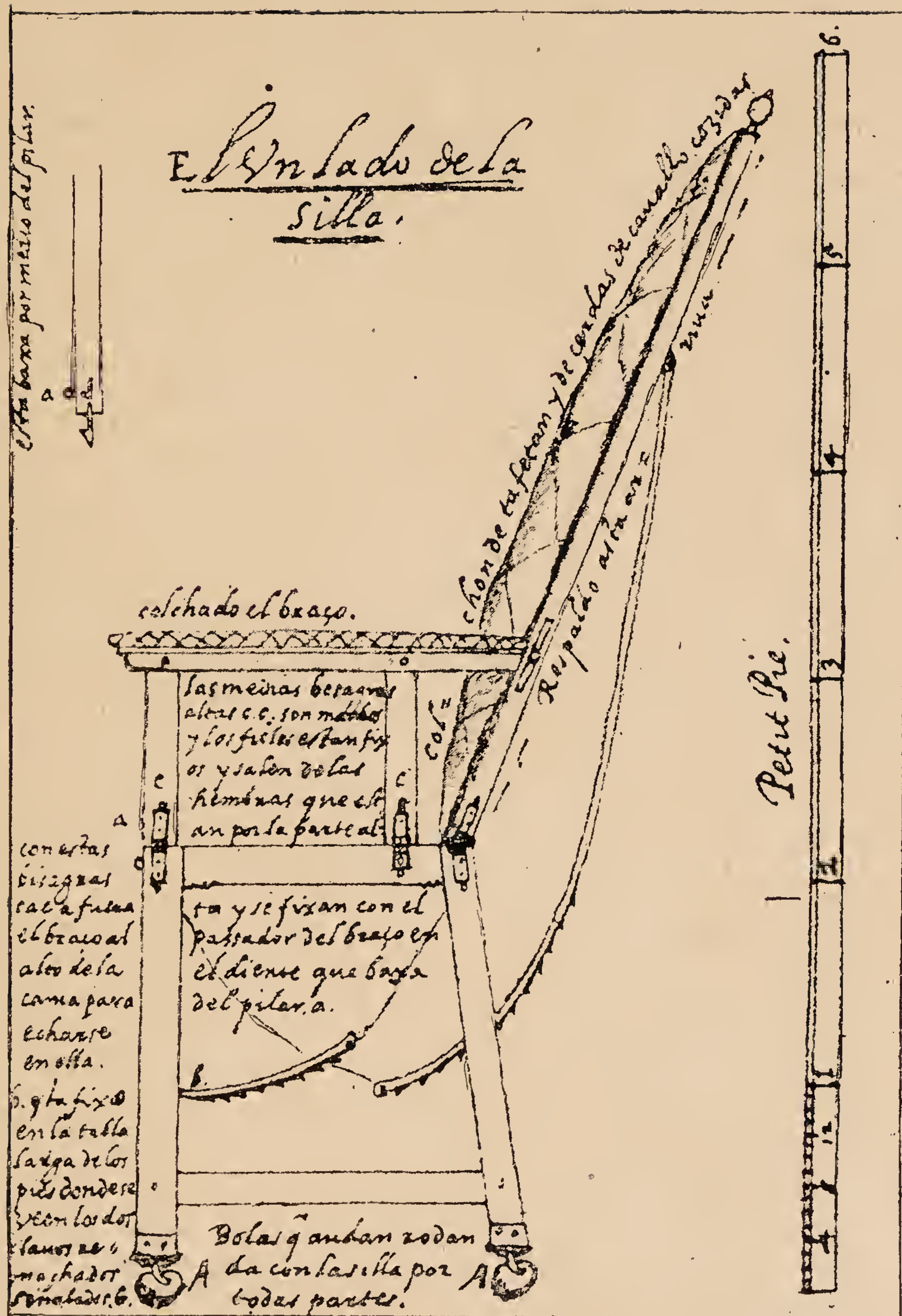
Il montre plus de défiance qu'il ne conviendrait et ne se livre qu'à bon escient ; mais il recherche les hommes de talent et d'expérience.

Il a peu de goût pour la guerre, étant d'humeur pacifique ; et, contrairement aux princes de son âge, « s'il est exercé dans les joutes et les tournois, ça été moins pour son propre agrément que par respect pour l'opinion du monde et afin d'être agréable à ses sujets, qui aiment à voir dans leur seigneur le goût de pareils exercices ».

De bonne heure, Philippe a témoigné de dispositions pour l'étude, ainsi que le constatait déjà celui qui nous l'a dépeint dans sa trente-et-unième année. Il était particulièrement versé en histoire et en géographie ; mais il prenait aussi plaisir aux arts d'agrément ou de précision. Il possédait de solides connaissances en architecture, et l'on assure qu'il mania, non sans habileté, le pinceau et la palette. Si on ne connaît aucune peinture ou sculpture qui puisse lui être attribuée à coup sûr, on peut tenir pour certain qu'il a exécuté personnellement une foule de dessins de monuments et s'est occupé de leur décoration intérieure.



Fauteuil mécanique, inventé par PHILIPPE II, atteint de la goutte.



Coupe du fauteuil de PHILIPPE II

Il fit même une application de l'art à la recherche des criminels qui mérite d'être rapportée : un écrivain estimé, qui appelle le roi d'Espagne le « miroir des princes de son temps », affirme que Philippe fit peindre un grand nombre de portraits du gentilhomme Juan Tacon, qui s'était enfui, et que celui-ci put être ainsi reconnu et arrêté au moment où il voulait s'embarquer dans un port des Asturies.

Le seul art qu'il n'encourageât point, c'était l'art dramatique : l'austérité de ses sentiments religieux l'éloignait de ce passe-temps frivole, auquel son tempérament ne le poussait guère.

La religion, faisait alors partie des convenances du monde. « A en juger par les apparences, lisons-nous dans la relation précitée de l'ambassadeur vénitien, faisant la description de la Cour d'Espagne, tous ces personnages étaient religieux, car on les voyait continuellement assister aux offices divins, et les gentils-hommes espagnols les plus illustres se faisaient gloire de servir la messe. Quand ils rencontraient un prêtre portant, par les rues, le corps du Christ, ils le suivaient jusque dans la maison où il allait administrer les sacrements et, au retour, l'accompagnaient jusqu'à l'église. »

La piété de Philippe était-elle de l'hypocrisie ; son fanatisme, un instrument au service de pro-

jets purement séculiers et politiques ? La question vaut d'être examinée.

Certes, on ne saurait nier qu'il professât, pour toutes les choses et les gens d'Église, un respect sans bornes : les prêtres, à ses yeux les représentants qualifiés de Dieu sur terre, il les tenait en estime telle que jamais il ne voulut permettre qu'un ecclésiastique lui baisât la main ; mais il chassa de la Castille les moines mendiants et, en général, les moines des ordres monastiques, qui menaient une vie scandaleuse. Il vénérait les images religieuses et les reliques sacrées ; il n'était, cependant, pas, sur d'autres points, superstitieux, et il méprisait les prophéties des astrologues.

Mais sa religiosité n'était-elle pas quelque peu maladive et n'alla-t-elle pas jusqu'au mysticisme, confinant à l'aliénation ? Ses admirateurs les plus déterminés ne tentent pas d'y contredire. Tout au plus l'expliquent-ils par « ce même désir de vie contemplative, ce même souci du salut de son âme, qui conduisit Charles-Quint à Yuste, lia Philippe à l'Escurial où, comme un simple moine, il participait aux pieux exercices des frères ».

Sa piété ne pouvait être plus ardente qu'elle ne l'était ; sa vie ressemble plus à celle d'un ascète

qu'à celle d'un roi ; viendra un temps où la prière et l'état extatique occuperont les trois quarts de ses journées.

Des heures entières il restait agenouillé devant un crucifix ou un portrait de la Vierge ; les écrits des saints mystiques étaient ses lectures de prédilection.

Qu'il fût tenace dans ses croyances, nul n'eût songé à lui en faire grief, du moins parmi ceux qui gardent leur esprit libre de toute prévention à son endroit ; mais ne fût-il pas intolérant pour les autres, persécuteur des ennemis de son Église, prêt à user des mesures les plus cruelles pour extirper l'hérésie ? N'a-t-il pas été, pour tout dire en quelques mots, le fondateur de l'Inquisition, l'inventeur des autodafés ?

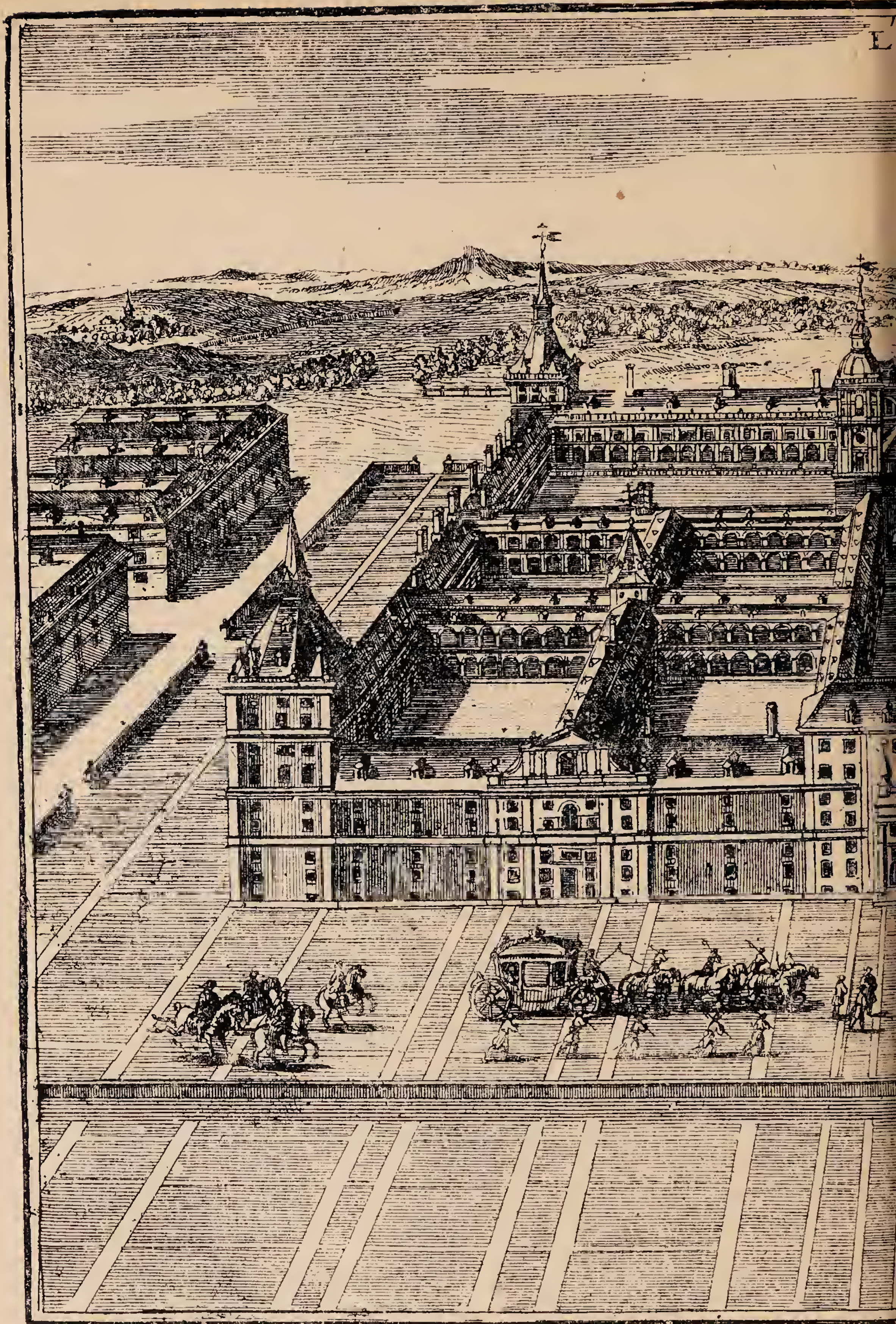
Ce serait un gros procès à instruire et cette question, passionnément controversée, mériterait d'être tirée au clair ; mais, à nous en tenir aux rapports de Philippe II avec le terrible tribunal, force nous est de reconnaître que s'il a trouvé l'instrument tout forgé ; s'il a suivi les instructions de son père ; si, en certaines circonstances, il a fait montre de quelque humanité ; si la procédure de ce tribunal de sang a été parfois supérieure à celle des tribunaux séculiers ; et s'il est possible, à la rigueur, de voir, dans l'organisation des prisons de l'Inquisition espagnole, le

commencement de beaucoup de réformes qu'a depuis adoptées l'administration civile de la justice, il n'est pas contestable que le roi Philippe a fait preuve, en maintes circonstances, d'une sévérité implacable, d'une dureté extrême, qui peuvent témoigner d'un zèle louable pour la religion, mais nous le rendent odieux au regard de notre mentalité.

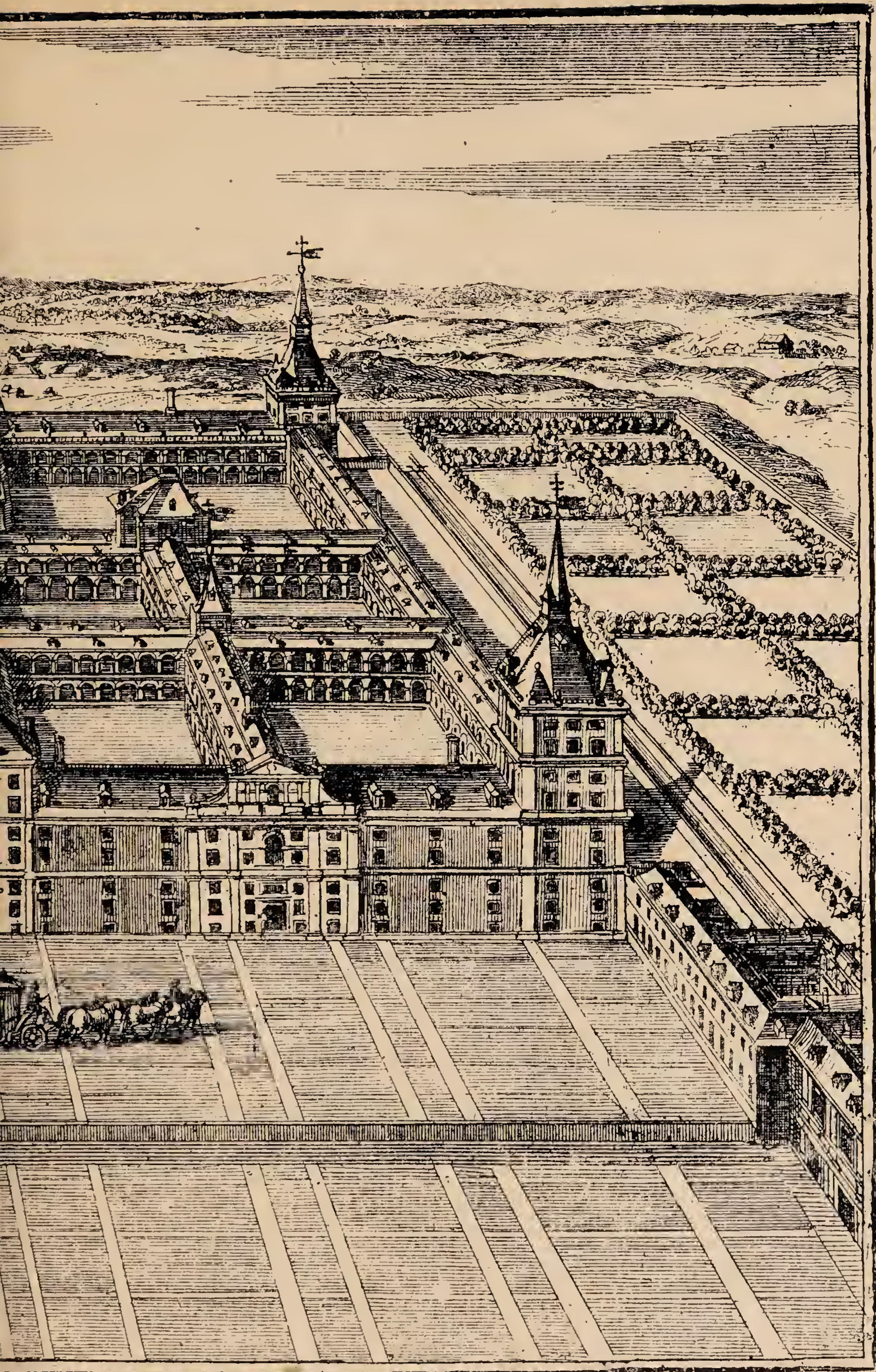
Sans doute, une telle conduite indigna moins ses sujets, que ces continuelles hécatombes d'idolâtres laissaient plus froids que nous, et qui professaient, pour la plupart, que toute pitié était faiblesse, tout pardon accordé aux infidèles, une offense à Dieu. De plus, Philippe se croyait chargé d'une mission, qu'il devait exécuter jusqu'au bout : représentant et défenseur d'un certain ordre politique en Europe, il se jugeait désigné pour opposer une digue au flot montant de l'hérésie ; mais comment ne pas déplorer que l'acteur n'ait pas été supérieur à son rôle ; qu'il ait plié sous le faix d'une tâche que ses faibles épaules ne pouvaient supporter ?

Car il ne faut voir en lui, selon l'expression d'un historien psychologue, qu'une « ombre déformée de Charles-Quint, outrant tout ce qu'avait aimé ou glorifié son père, poussant tout à l'excès et, pour ainsi dire, au monstrueux... »

Charles-Quint était un politique, il avait pour-



Le palais de 1



e Philippe II

tant des scrupules de conscience, qui tournèrent chez son fils jusqu'à la casuistique. N'avons-nous pas dit que Philippe ne prenait aucune décision, sans en référer, au préalable, à son confesseur ?

Insensiblement, il avait introduit les formules de la dévotion jusque dans les détails administratifs. Ses serviteurs lui écrivaient, par exemple : « J'ai reçu la très sainte réponse du roi. » En marge du rapport d'un de ses serviteurs, le roi consignait : « Je me confesserai, je recevrai la communion, je me recommanderai à Dieu. » Cette confiance absolue en Dieu, cette foi en sa mission divine peuvent expliquer une impassibilité qui touche de près à l'anesthésie morale.

Son fatalisme hautain dédaignait les ivresses de la victoire, autant que les découragements de la défaite. Quand le courrier proclama, d'une voix haute et retentissante, la triomphante nouvelle de la victoire de Lépante, Philippe resta impassible, ne donnant ni marque d'émotion ni de témoignage d'attention ; il se tint sur son prie-Dieu sans sortir de son recueillement et fit seulement signe de continuer les vêpres. A la fin des vêpres, il demanda un *Te Deum*.

A la mort de son fils, don Fernando, il se contenta d'ordonner des processions et des prières

publiques, et de rendre au Tout-Puissant des actions de grâces, pour la faveur qu'il avait faite à l'infant de l'avoir rappelé à lui.

Perd-il sa propre femme, sa sécheresse de cœur se manifeste dans ce laconique billet au duc d'Albe :

Elle accoucha d'une fille de quatre ou cinq mois une heure et demie avant de mourir : l'infante reçut l'eau du saint baptême et s'en alla au ciel, conjointement avec sa mère.

Comme l'a noté un des biographes qui ont vu le mieux au fond de son âme, Philippe II n'eut jamais ni hésitation ni remords ; la défaite, le malheur ne lui inspirèrent le moindre doute ni sur ses droits, ni sur les moyens qu'il avait employés pour les faire triompher.

Les faiblesses de l'homme faisaient la force du roi, écrit un autre historiographe ; il descendait incessamment dans sa conscience et il en ressortait avec de tels sentiments d'horreur pour ses propres faiblesses, qu'il se croyait tenu de faire régner dans la partie du monde commise à ses soins une discipline plus dure et plus inflexible.

Simplement intempérant, dégagé de toute pensée sérieuse, il eût pesé d'un poids moins lourd sur l'humanité ; mais son excès de ver-

tu se tourna en cruauté, d'aucuns disent en crimes : comment qualifier autrement l'exécution du baron de Montigny, qui avait eu l'insigne audace de déclarer tout haut qu' « il est mal de verser le sang en matière de religion » ; l'empoisonnement, par ses ordres, du secrétaire de don Juan ; enfin, et pour ne pas allonger la liste de ses forfaits, sa conduite à l'égard de don Carlos ?

On a diversement jugé le rôle de Philippe II dans cette affaire ; on a mis en doute qu'il ait hâté la mort de son fils. Il en est qui ont voulu voir un drame de la jalousie, où d'autres ont découvert un acte de justice, de défense contre un vulgaire conspirateur. Philippe, pour justifier l'emprisonnement de don Carlos, car il dégagea toute responsabilité de sa mort, n'allègue rien autre chose que les « travers d'intelligence et de caractère, qui le privent absolument de l'aptitude nécessaire au gouvernement d'un État. »

En prenant la détermination d'enfermer son fils, il n'entendait que préserver ses peuples de la domination d'un halluciné, d'un fou. Il s'en est expliqué, avec plus de précision encore, dans une lettre adressée à la grand'mère de l'infortuné qu'il sacrifiait :

Ma résolution, lui écrivait-il, n'a pas été provoquée par une faute ni par un manque de respect. Si c'était un châtiment, il aurait son temps et sa limite, et je n'espère pas

voir mon fils se modifier ; il y a une autre cause et une autre raison : le remède n'est ni dans le temps ni dans les expédients. J'ai voulu faire en cela un sacrifice à Dieu de ma propre chair et de mon sang, et préférer son service et ses intérêts et le bien de la chrétienté à toute autre considération humaine.

Qu'il ait ou non avancé l'heure du dénouement; qu'il ait abrégé ou non l'existence de don Carlos, c'est assez qu'il n'ait jamais témoigné la moindre pitié pour ses souffrances, qu'il ait refusé de se rendre auprès du malheureux prisonnier quand celui-ci réclamait sa visite, qu'il ait interdit à la reine de l'aller voir dans sa prison, pour le marquer d'un signe de réprobation ineffaçable.

Le souvenir de son fils ne cessa de le hanter dans cet Escurial qu'il s'était choisi comme le décor qui convenait le mieux à ce pessimisme amer, cette noire mélancolie, que les années ne firent que développer. Il mourait seul, comme il avait vécu, cloîtré physiquement, comme il l'avait été moralement, mais de quelle agonie lente, prolongée, comme s'il avait à expier toutes les morts injustes qu'il avait infligées.

Il nous apparaît, malgré tout, comme un sujet de pitié plus que d'horreur, car il fut le martyr d'un idéal qu'il pouvait croire élevé par-dessus tout, et parce qu'il eut, de la fonction qu'il exerça, une conception allant jusqu'au délire. Si, sans

aller jusqu'à l'absoudre, nous hésitons à prononcer une sentence de condamnation, c'est que tout fut sacrifié, chez lui, à la charge qu'il avait assumée.

Mais son âme, enivrée de toute-puissance, était logée dans un corps sujet à toutes les misères, à toutes les faiblesses humaines ; et c'est peut-être là le secret de cette dualité du roi et de l'homme, dont la notion est nécessaire, pour débrouiller cette énigme psychologique qu'est le personnage de Philippe II.

Bibl. : *Viage de Felipe II a Inglaterra,* par Andrès Munoz ; Zaragoza, 1554. — François de Belleforest, *Histoires tragiques*, etc., 7e tome ; Lyon, Rigaud, 1595.— *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles-Quint et Philippe II*, par M. Gachard ; Bruxelles, 1855. — Aug. Laugel, *Fragments d'histoire* ; Paris, 1886.— Forneron, *Histoire de Philippe II.* — Ch. Bratli, *Philippe II, roi d'Espagne :* étude sur sa vie et son caractère ; Paris, Honoré Champion ; 1912, etc.

LES ROMANOFF



MICHEL ROMANOFF
Fondateur de la dynastie.

I

PIERRE LE GRAND

Si Pierre Ier, que l'histoire a qualifié de *Grand*, a été le créateur incontesté de l'empire de Russie ; si, par son activité réformatrice, il a inauguré un nouvel ordre de choses, en établissant un régime différent de ceux qui l'ont précédé, il convient de ne pas oublier que d'autres lui ont frayé la voie, qui, s'ils ont eu un rôle moins glorieux,

ont su, par des qualités moins prestigieuses, mais des vertus plus solides, faire accepter du peuple russe une dynastie dont trois siècles ont fortifié la puissance et l'autorité.

En choisissant, en l'an 1613, Michel Romanoff, la Russie entendait porter au pouvoir le fils d'un ministre de paix : l'amour de la paix, le rétablissement de la tranquillité intérieure, tel fut le titre principal du fondateur de la dynastie à la reconnaissance de ses peuples.

Celui qui lui succéda fut, au contraire, un guerrier redoutable, mais un législateur qui s'efforça d'améliorer les codes, un administrateur qui ne négligea aucun moyen de mettre en valeur les richesses du sol, de fonder des manufactures, de faire appel à la main-d'œuvre étrangère.

Le tsar Alexis attira dans ses États des artistes en tous genres. Ce fut un prince clément et religieux; il fut, aussi, un respectueux observateur des volontés de son peuple : n'est-ce pas respecter la nation que de convier les États-Généraux à délibérer des grandes questions d'intérêt public ? Ce même prince secourut Charles II dans sa disgrâce, protesta, seul de tous les souverains de l'Europe, contre le supplice infligé par les Anglais à leur roi, tandis qu'à Versailles on avait la faiblesse de prendre le deuil de son bourreau.

Des trois fils issus d'Alexis, celui qui conquerra les lauriers immortels, sera, par un caprice du sort, précisément le dernier. Son frère aîné ayant succombé, après un règne court et sans éclat [1], les Grands refusèrent la couronne à l'imbécillité du second fils d'Alexis, Ivan [2], et la donnèrent à Pierre Ier, son frère d'un second lit.

Mais ce n'est pas toujours sur une pente douce que le Destin conduit les événements. Avec l'aide des Strélitz, la sœur d'Ivan, Sophie [3], faisait rendre à celui-ci un sceptre, qu'elle tiendra haut et ferme, à défaut de celui qui l'avait laissé échapper de ses mains débiles. Cette princesse, conseillée et dirigée par un homme supérieur, le prince Basile Galitzin, régnera pendant sept ans, jusqu'au jour où un coup hardi mettra un jeune adolescent de dix-huit ans à la tête d'une nation barbare ; où Pierre, avec le concours de mercenaires, atteindra l'objet de ses convoitises, non sans avoir répandu le sang, on dit même de sa propre main, « jusqu'à en avoir le poignet fatigué » !

1. Fœdor n'avait que quinze ans, quand il monta sur le trône ; il était d'un tempérament faible et valétudinaire.

2. Presque privé de la vue et de la parole, il fut attaqué souvent de convulsions.

3. Des six filles qu'eut Alexis, la princesse Sophie est la seule qui ait laissé un nom dans l'histoire.

Ces mœurs peuvent étonner ; gardons-nous de trop nous indigner. Pierre ne fut pas seulement une individualité puissante, nous devons voir en lui la personnification la plus élevée, la plus compréhensive de l'âme russe, à son époque.

Qualités et défauts, tous les traits de cette physionomie, on les retrouve, à un degré moins éminent, chez ses compatriotes ; mais s'il a émergé de la masse, s'il est parvenu à dompter, dans quelque mesure, sa nature physique et morale, c'est qu'il sut persévérer, s'obstiner vers le but poursuivi ; c'est qu'il choisit délibérément sa voie, si hasardeuse fût-elle ; c'est qu'il n'hésita jamais dans le choix des moyens, sans s'arrêter à les justifier, et qu'il attendit son heure résolument, patiemment, stoïquement.

Tout son secret est là.

D'aucuns ont vanté sa grandeur d'âme, sa rectitude de jugement, une vigueur d'esprit en harmonie avec un tempérament particulièrement robuste. C'est ici que le médecin peut et doit intervenir, et son appréciation, dégagée de toutes contingences, contribuera, du moins nous en gardons l'espoir, à éclairer d'un jour nouveau cette figure, qui s'impose plus à notre admiration qu'elle n'éveille notre sympathie.

La naissance de Pierre est entourée de ténè-



Pierre le Grand
(Collection de l'auteur).

bres si épaisses qu'on s'égarerait dans un labyrinthe à vouloir en percer le mystère.

Alors que ses frères et sœurs sont chétifs et malingres, qu'ils charrient dans leurs veines un sang vicié, on se demande de qui celui-ci tient cette carrure d'athlète, cette musculature de fer, cette abondance de sève, qui lui permettent de transgresser avec impunité les lois de la nature, de soumettre son corps à la discipline la plus rude, de se livrer, sans dommage apparent, à toutes sortes d'excès.

Est-ce le fruit d'une éducation et d'un régime spéciaux ? Son développement semble, cependant, avoir été lent. Ce colosse a eu de la difficulté à se tenir sur ses jambes : à trois ans, il n'avait pas quitté sa nourrice ; à onze ans, il ne savait ni lire ni écrire.

L'enfant ne laisse guère pressentir le futur héros : très nerveux, très impressionnable, il a des angoisses et des épouvantes qu'il aura beaucoup de peine à surmonter dans un âge plus avancé.

Longtemps il ressentira de la répulsion pour l'eau, pris de tremblement à la vue de l'élément humide. On conte qu'à cinq ans, passant sur une digue et dormant sur le sein maternel, le bruit des flots l'éveilla en sursaut et lui donna une émotion telle qu'il en prit la fièvre ; depuis ce temps, il n'aurait pu voir sans frémir ni un lac

ni une rivière. Deux de ses habituels compagnons l'enhardirent peu à peu, en lui faisant passer fréquemment des ruisseaux, comme par occasion, et en le menant dans un jardin où il y avait nombre d'étangs. Là, on engageait des jeunes gens, dont on s'était assuré à l'avance l'agrément, à se jeter à l'eau. Pierre détournait d'abord les yeux, puis reprenait confiance, quand il voyait sortir, sains et saufs, ceux qui avaient pris ce bain improvisé.

Une vieille chaloupe, au bois à moitié pourri, aurait, en attirant l'attention de l'enfant, vaincu ses répugnances et déterminé sa vocation de marin. Lui qui s'annonçait comme un *terrien* obstiné, il en arriva, quand il était à proximité d'un port, à ne vouloir coucher à terre qu'en cas de maladie grave ; encore prétendait-il mieux se soigner en prenant la mer : en 1723, ayant été, à Riga, saisi d'un violent accès de fièvre tierce, qui l'avait engagé à débarquer, il fit reporter son lit à bord d'une frégate, y surmonta son mal et ne manqua pas d'attribuer sa guérison à cet expédient.

Contrairement à l'idée qu'on s'en fait, Pierre était un timide ; mais chez lui, comme cela s'observe fréquemment, la violence s'alliait à la timidité ; une violence, parfois calculée, souvent ir-

réfléchie, impulsive, échappant au contrôle de la raison et de la volonté. Ainsi entrait-il en fureur, quand on l'éveillait : cela provenait, a-t-on prétendu [1], de ce que les Strelitz avaient souvent interrompu son sommeil, et comme il s'en était toujours suivi des événements fâcheux pour lui, il en avait contracté l'habitude d'être furieux toutes les fois qu'on l'obligeait à sortir du lit, convaincu qu'il courait, comme jadis, un danger imminent.

Cette peur, contractée dans le jeune âge, dégénéra plusieurs fois en des « mouvements convulsifs, en sorte qu'il tirait les lèvres et tout le visage ». Ces convulsions le prenaient en pleine compagnie, et les personnes qui étaient alors avec lui s'empressaient de baisser les yeux, car il n'aimait pas qu'on le fixât en ces moments, ou même qu'on parût s'apercevoir de son tic convulsif. Si celui-ci devenait trop fort, on en instruisait son cuisinier, qui courait bien vite tuer une pie, la rôtissait tout entière, avec ses plumes et ses entrailles, en faisait ensuite une poudre, dont on lui administrait une bonne dose, ce qui suffisait à calmer l'attaque.

1. *La Russie au dix-huitième siècle* : Mémoires inédits sur les règnes de Pierre le Grand, Catherine I[re] et Pierre II, publiés et précédés d'une Introduction, par le prince AUGUSTIN GALITZIN ; Paris, 1863.

Il n'y a pas à se méprendre sur le caractère, nettement épileptique, de ces accès ; la description qu'en a donnée un témoin oculaire[1] dissiperait les doutes, s'il en restait après ce que nous venons de dire.

Ce monarque, écrit-il, encore jeune et jusqu'à sa mort, fut sujet à de fréquents et courts accès d'un *spasme violent dans le cerveau.* C'étoient des espèces de *convulsions* qui le jettoient pour un certain tems, souvent même pendant des heures entières, dans un état si fâcheux qu'il ne pouvoit souffrir personne, pas même ses meilleurs amis. Ce paroxysme s'annonçoit toujours par une *forte contorsion du cou vers le côté gauche, et par une violente contraction des muscles du visage.*

Nous sommes renseignés, de la même source, sur l'origine de ce *mal comitial.* On l'attribuait, communément, à l'une ou à l'autre de ces deux causes : ou à l'extrême frayeur dont il avait dû être saisi dans le monastère de Troïtz, lorsque, étant entre les bras de sa mère, aux pieds de l'autel, il vit le sabre nu d'un rebelle levé sur sa tête ; ou à l'effet d'un poison que lui aurait fait donner secrètement sa sœur *Sophia Alexievna.*

1. *Anecdotes originales de Pierre le Grand,* recueillies de la conversation de diverses personnes de Saint-Pétersbourg et de Moscou, par M. de Stœhlin ; Strasbourg, 1787.

Si la harpe de David suffit à dissiper les fureurs de Saül, on avait trouvé, paraît-il, un remède non moins simple, ni moins efficace, pour calmer le tsar Pierre. C'est à un de ses pages qu'en reviendrait le mérite.

Quand il voyoit ce prince tomber dans l'accès, il se retiroit à l'instant, mais il revenoit bientôt après avec l'impératrice Catherine ou, quand il ne la trouvoit pas, avec une autre jeune personne, souvent la première qui se présentoit. Il la conduisoit à l'appartement du prince, comme s'il l'eût envoyée chercher pour lui parler, l'introduisoit sans se faire annoncer et se contentoit de dire : « Pierre Alexievitz, voici la personne à qui tu voulois parler » ; puis il la laissoit seule avec le monarque.

Était-ce l'aspect subit d'une jeune et jolie personne, dont les charmes opéraient sur une nature essentiellement inflammable ? Était-ce le son enchanteur de sa voix, l'agrément de sa conversation ? Quoi qu'il en soit, le résultat ne se faisait pas attendre : les convulsions cessaient presque aussitôt et celui qui, tout à l'heure, grimaçait horriblement, se présentait à son entourage avec un visage souriant et rasséréné.

Comme Napoléon, cet autre grand nerveux, avec lequel il offre plus d'un trait de ressemblance, brave et résolu dans les circonstances critiques, on le voit, à d'autres heures, pusilla-

nime, prompt à l'abandon et au découragement. En apprenant la défaite de son armée sous les murs de Narva, Pierre le Grand versa, dit-on, des torrents de larmes et resta dans un tel état de prostration, que personne n'osait l'entretenir des mouvements de son armée.

La vue de certains insectes suffisait à le faire tomber en défaillance. Rien ne lui répugnait autant qu'une espèce de scarabées noirâtres, qui se multiplient dans les maisons malproprement tenues, surtout dans l'endroit où l'on serre la farine et les autres provisions. Ces insectes sont communs en Russie, surtout à la campagne ; on les y connaît sous le nom de *dermestes*, ou scarabées disséqueurs ; ils ont beaucoup de ressemblance avec cette autre espèce de scarabées, qu'on nomme *blattes* ou *teignes*.

Bien qu'il se défendît de ces faiblesses, il n'en va pas moins qu'un seul de ces insectes, dans un appartement, le mettait en fuite. Dans ses fréquents déplacements, il eut cette préoccupation constante.

Un jour, il avait accepté l'hospitalité qui lui était offerte par un officier auquel il portait intérêt ; il lui avait témoigné toute sa satisfaction de la réception qui lui avait été ménagée, de l'ordre, de la somptuosité de sa demeure, quand on passa

dans la salle du festin, préparé à l'intention du tsar.

On avait commencé de manger, quand le prince demanda à son hôte s'il n'était pas incommodé par les blattes. — « Si peu, répondit inconsidérément l'officier, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. Ce matin encore, j'en ai cloué un tout vif à la muraille » ; et, en même temps, il montrait du doigt l'endroit où l'insecte, transpercé par un clou au mur, était encore palpitant. Le Tsar, à ces mots, se leva sur-le-champ, administra un violent soufflet sur la joue de l'imprudent bavard, et sortit avec toute sa suite, sans vouloir achever son repas [1].

Pierre était fréquemment sujet à l'emportement et ses accès de colère étaient terribles. Il les regrettait, le plus souvent quand il était trop tard. On a conté, à ce propos, maintes anecdotes ; en voici une, parmi les moins connues.

Après être monté sur le trône, le tsar Pierre avait appris le métier de tourneur, en ivoire et en bois, et il y passait une grande partie du temps qu'il ne consacrait pas aux affaires. Il avait fait venir les meilleurs instruments de Paris et de Londres et il était arrivé à acquérir, dans cet art,

1. D'après le témoignage de Jahn Hofy, chirurgien de S. M., consigné par STOEHLIN.

une habileté dont les chefs-d'œuvre sortis de ses mains, et qui ont été conservés à l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, offrent l'irrécusable témoignage.

Il avait son atelier dans le palais et y travaillait sous la direction d'un très habile mécanicien de la Cour, qui devint, dans la suite, conseiller sous l'impératrice Anne.

Dès que le monarque se présentait au laboratoire, un jeune apprenti, qui avait gagné les bonnes grâces du prince, par son adresse et par sa gaieté, s'approchait pour lui ôter son bonnet.

Sa Majesté étant venue un jour travailler comme à son ordinaire, et ayant oublié de quitter son bonnet, le jeune homme s'avança promptement vers Elle, pour le lui enlever, comme il en avait coutume, mais il le fit d'une manière si brusque qu'il tira du même coup un gros paquet de cheveux, et assez fort pour que le souverain en ressentît une vive douleur. Le monarque, furieux, s'élança aussitôt, son couteau de chasse à la main, à la poursuite du maladroit et lui aurait fendu la tête, si celui-ci ne s'était sauvé à toutes jambes. On fit partout chercher le fuyard, mais vainement. Le tsar fit publier en tous lieux qu'il l'assurait de son pardon ; mais le jeune homme, méfiant, et peut-être à bon escient, se garda de se représenter chez son patron ; il prit un nom

d'emprunt et ne revint à Saint-Pétersbourg qu'après la mort du tsar.

Ayant affaire à un peuple sauvage, si Pierre Ier avait fait preuve de douceur à son égard, cela eût passé, a-t-on prétendu, pour faiblesse. L'explication est peu vraisemblable, quand on connaît la brutalité de son tempérament. Aussi a-t-on pu dire, non sans vérité, que son pied, son poing et sa canne furent « ses trois grands instruments de civilisation[1] ».

L'approchait-on de trop près, il se débarrassait des curieux, en leur assénant un coup de poing sur la tête : c'est ce qui arriva en Hollande. Quelqu'un s'étant écrié, en guise de raillerie : « Fort bien, Marsje, (ainsi se nommait la victime), vous voilà armé chevalier », le surnom de chevalier lui en resta.

Pierre avait la main prompte, et lourde non moins : après la bataille de Pultava, on le vit rosser un de ses officiers, qui avait mal parlé de Charles XII. A la prise de Narva, il souffleta le comte de Horn, l'accusant d'avoir fait répandre le sang inutilement.

Sur une fausse dénonciation, il frappa son architecte ; mais, quand on lui eut démontré son er-

1. Lorédan Larchey, *Gens Singuliers* ; Paris, 1867.

reur, il saisit le délateur au collet, en le frottant rudement contre un mur.

Au cours d'une de ses tournées d'inspection, ayant trouvé un pont mal entretenu, il s'en prit à son lieutenant-général de police et lui caressa l'échine de sa canne.

Mais il ne s'en prenait pas qu'aux individus, il frappait en masse, quand les circonstances le commandaient. Lorsqu'il se trouva entouré des Strélitz, réunis pour l'assassiner, il distribua des bourrades à tort et à travers, sans oublier d'en réserver une bonne part pour le capitaine de sa garde, venu trop tard pour le dégager.

Il aimait à s'assurer par lui-même du fonctionnement des rouages de son vaste empire. Les sénateurs avaient reçu l'ordre de se réunir tous les jours et la séance devait commencer dès huit heures du matin. Un jour, Pierre surgit à l'improviste et ne trouve personne en séance ; comme le souverain ne leur faisait jamais l'honneur de leur rendre visite, les sénateurs n'avaient pas cru bon, ce jour-là, de rien changer à leurs habitudes et ils étaient restés tranquillement chez eux, à dormir la grasse matinée. Le tsar, souffrant d'attendre, envoie prendre les pères conscrits à leur domicile respectif et, se tenant sur le seuil du lieu des séances, administre à chaque nouvel entrant un bon coup de sa *Dubina* ;



MENCHIKOFF, favori de Pierre I[er]

(Collection de l'auteur.)

c'était un gros jonc à pomme d'ivoire, qui, manœuvré par un géant de six pieds trois pouces, comme l'était Pierre le Grand, était sensible aux épaules qui le recevaient. Un sénateur, âgé et infirme, prévenu par les sentinelles, implora son pardon : « Si tu me frappes comme les autres, Père, s'écria-t-il sur un ton suppliant, je suis perdu ! » L'histoire ne dit pas s'il fut épargné.

Ni la situation, ni le rang ne mettaient à l'abri du gourdin impérial. Un ambassadeur à la Cour de Perse en fit la dure expérience, encore pour une faute qu'il n'avait pas commise. « Très fâché, lui dit le tsar, une fois l'erreur reconnue, de vous avoir infligé cette correction ; mais il vous arrivera bien de la mériter et, ce jour-là, faites-moi souvenir que vous avez du crédit. »

Dans son journal, à la date de mai 1721, le ministre saxon Lefort consigne que le tsar « devient de jour en jour plus insupportable ; bien heureux celui qui n'est pas obligé d'être autour de lui ».

Au cours d'un banquet, Pierre s'emporte contre le généralissime ; avec son épée nue, il frappe la table, en s'écriant : « Je couperai ainsi en morceaux ton régiment tout entier et je te ferai tirer la peau par-dessus les oreilles ! » Deux convives ayant essayé d'intervenir, il se jette sur eux : l'un

a les doigts de la main à moitié coupés; l'autre reçoit plusieurs blessures à la tête[1].

A quelque temps de là, soupant chez un colonel, il piétine le ministre saxon; et son propre favori, Menchikoff, s'étant avisé de danser l'épée au côté, il le soufflette si fort, que le favori saigne du nez.

Menchikoff eut à subir maintes fois les effets de la mauvaise humeur de son maître. Il avait beau être en grande tenue, dans son carrosse à six chevaux, au milieu d'une nuée de pages et de chambellans, si le tsar était mécontent, il lui fallait bien vite descendre, pour accepter publiquement une ration de coups de canne, puis remonter en voiture avec la même sérénité que s'il avait reçu des compliments.

Le bâton légendaire fut placé, après la mort de son possesseur, dans une vitrine du musée de l'Académie, à côté des habits que le tsar portait d'ordinaire. La vue de cet instrument rappelait plus d'un souvenir désagréable aux visiteurs. Stœhlin raconte comment, se promenant au musée, il entendit le cuisinier qui avait dirigé l'office au temps de Pierre, dire au conservateur :

1. On a rapporté que le Tzar *tua*, un jour, à coups de canne, un domestique coupable d'avoir mis trop de lenteur à se découvrir devant lui. (Popoff, *Tatichtchef et son temps*: Moscou, 1831, 531; cité par K. Waliszewski, *Pierre le Grand;* Paris, Plon, 1897, 129.)

« Vous devriez bien mettre cet instrument de côté et ne pas le montrer, car ceux qui le voient tremblent qu'il ne danse sur leur dos, comme il a fait si souvent sur le mien. »

Quand il fut las de châtier de sa propre main, Pierre le Grand nomma un fonctionnaire spécial, chargé de punir ceux qui manquaient à leur devoir. Il est superflu d'ajouter que la charge n'était pas une sinécure.

Il arrivait, cependant, que *Dubina* se reposait, mais celui qui échappait à ses rudes caresses n'avait pas toujours lieu de s'en féliciter : Pierre ne faisait que varier le mode du châtiment.

On a conté qu'un de ses favoris, l'amiral Golovine, ayant refusé de manger de la salade, parce que le vinaigre l'incommodait, Pierre lui en vida un grand flacon dans la bouche, au risque de l'étouffer. Et il y a bien d'autres anecdotes semblables : des jeunes filles au tempérament délicat, contraintes de boire la ration d'eau-de-vie d'un grenadier ; des vieillards décrépits, condamnés à courir les rues, en costume de saltimbanques, etc.

En 1723, ne lui prit-il pas fantaisie de faire sonner le tocsin pendant la nuit, de tirer de leurs lits tous les habitants de Pétersbourg ? Il ne se possédait pas de joie, quand, affolés et courant dans la direction du sinistre présumé, ils arrivè-

rent sur une place où des soldats, ayant allumé un brasier par son ordre, leur dirent en riant : *Premier avril !* Gaminerie, sans doute, mais indigne d'un homme qui occupe le pouvoir suprême. Encore lui aurait-on passé ces boutades, quelque peu puériles, s'il n'avait gardé de sa sauvagerie native des instincts de cruauté qu'il ne cherchait pas à refréner.

Fut-il seulement insensible ; la souffrance n'était-elle à ses yeux qu'un phénomène naturel, comme la maladie ou la santé, et dont il n'y a pas lieu de s'émouvoir ? Il semble qu'il y ait eu chez lui autre chose, et qu'il ait éprouvé une âpre volupté à voir couler le sang, ou à le verser lui-même.

Il ne se contente pas, en effet, d'assister, dans les chambres de torture, aux interrogatoires des condamnés, à les entendre hurler, quand on les soumet à l'estrapade ou au knout, il ressent une joie manifeste au spectacle des exécutions, et l'on assure qu'il fit, à l'occasion, le métier de bourreau ; mais nous aurons à y revenir et nous nous contentons de le noter au passage.

Nous n'en avons pas fini, d'ailleurs, avec ses manies et ses caprices, plus ou moins singuliers.

En 1712, un règlement de la Grande Chancellerie de guerre introduisit en Russie l'usage de

marquer les recrues comme des forçats; on prétend même que le tsar aurait imposé à ses soldats le signe de l'Antechrist; la marque adoptée était une croix, dessinée sur la main gauche par un procédé de tatouage; le dessin était piqué sur la peau et recouvert d'une pincée de poudre, qu'on faisait flamber. Par une contradiction qui n'est pas rare chez de pareilles natures, Pierre, faisant allusion à cette méthode barbare, recommandait la plus grande sollicitude à l'égard des pauvres tatoués, pendant les étapes qu'ils avaient à parcourir, pour gagner leurs dépôts respectifs; c'était comme un adoucissement à la mesure qu'il avait prise, quoiqu'il ne fût guère dans ses habitudes de revenir sur ses décisions.

Par un ukase du 29 août 1699, il décréta la proscription de la barbe et la substitution du costume français ou hongrois au vêtement national : le Russe devait désormais, et par ordre, être rasé et vêtu à l'européenne. Aux yeux de Pierre, la barbe symbolisait toutes les traditions, tous les préjugés qu'il s'était proposé de combattre. Dans sa bouche, l'expression *les Grandes Barbes* était un symbole de réaction ; il leur avait juré une haine implacable. De gré ou de force, la plupart se soumirent et se laissèrent couper la barbe ; mais les *moujicks* la conservèrent précieusement, pour la faire placer dans leur

cercueil, redoutant de ne pouvoir pénétrer sans elle en paradis.

Quelques-uns, toutefois, résistèrent. Pierre fit donner le fouet aux récalcitrants. Ils n'en continuèrent pas moins à protester, excités surtout par les prêtres, qui entretenaient leur opposition, leur persuadant que c'était offenser la divinité et commettre un véritable sacrilège, de sacrifier un appendice généreusement fourni par la nature.

Le tsar tira très habilement parti de la situation : il laissa crier les protestataires, leur toléra même le port de la barbe, mais à la condition qu'ils paieraient un impôt de cent roubles (ce qui équivalait à près de 400 francs de notre monnaie). La taxe fut rigoureusement exigée, et l'on donna un jeton, pour quittance, à ceux qui avaient le droit de garder leur ornement pileux. Ces jetons, en or pour les boyards, en cuivre pour les autres, représentaient, d'un côté, un nez, des moustaches et une barbe, avec deux mots écrits en lettres russes, signifiant : *Impôt payé* ; et, sur le revers, un aigle à deux têtes, avec des signes slavons, indiquant l'année de la perception : 1699. Pierre fit placer, à toutes les portes de Moscou et des principales villes de son empire, des officiers de police, accompagnés de barbiers, avec mission de raser impitoyablement tous ceux qui pénétreraient dans la ville ou qui en sorti-

raient, à l'exception des paysans et des prêtres, qui jouissent, encore de nos jours, du privilège de porter la barbe.

L'habit russe ordinaire était une longue robe, descendant jusqu'aux talons et plissée sur les hanches, comme une jupe : Pierre Ier enjoignit, sous peines de fortes amendes, à tous ses sujets, de se vêtir à l'anglaise ou à la française, et de faire garnir leurs vêtements de galons d'or ou d'argent, chacun suivant ses ressources. Il fut seulement accordé un délai aux pauvres gens, pour achever d'user leurs vieux habits. On posa ensuite, à toutes les portes de Moscou, un modèle d'uniforme, avec ordre de s'y conformer ; ceux qui ne s'y étaient pas soumis devaient se tenir agenouillés aux endroits désignés, en attendant qu'un fonctionnaire, préposé à ce soin, vînt retrancher de leur habit tout ce qui touchait à terre. Il y eut bien quelque résistance, mais finalement tout le monde s'exécuta.

Les femmes, particulièrement les dames de la Cour, obéirent, avec d'autant plus d'empressement, qu'elles eurent la liberté, dont elles étaient jusque-là privées, d'être dans la compagnie des hommes, d'assister aux noces et à toutes les cérémonies dont elles étaient auparavant exclues.

Pierre ne se contenta pas d'initier la femme russe à la vie commune du sexe, comme dans les pays d'Occident, il voulut aussi faciliter la fusion des classes et leur mélange avec les éléments étrangers : sur ce dernier point, il ne réussit pas à atteindre le résultat cherché. Les dames russes s'obstinèrent à ne prendre des danseurs que parmi leurs compatriotes et à tourner le dos aux cavaliers qui ne parlaient pas leur langue. Alors, le tsar eut une étrange lubie : puisqu'il ne pouvait imposer sa volonté à cet égard, il décréta que, dans les intervalles entre les danses, danseurs et danseuses, au lieu de se séparer, à la mode russe, sans s'adresser la parole, ne se quitteraient qu'après s'être embrassés — sur la bouche ! A noter qu'à ce moment, il était d'une suprême coquetterie de se noircir les dents.

On se tromperait grandement, si on imaginait la femme russe, au temps de Pierre Ier, sur le modèle d'une grande dame de la Cour de Versailles, pour prendre un terme de comparaison. Dans les fêtes officielles, auxquelles on leur permettait d'assister, il n'était pas rare de voir les femmes, comme les hommes, complètement ivres, avant même que fût achevé le repas. Dans les banquets d'apparat, six grenadiers de la garde apportaient sur la table un grand baquet d'eau-de-vie de grain,

fortement épicée. Avec une cuillère de bois, Pierre en distribuait le contenu à tous les assistants, femmes comprises. On devine les orgies, souvent tumultueuses, qui s'ensuivaient. On roulait sous les tables et d'indescriptibles scènes se passaient, auprès desquelles le festin de Trimalcion eût paru une pastorale.

Pierre n'était pas le moins empressé à jouer son rôle dans ces priapées. Débauché cynique, il n'a jamais eu ni le respect de la femme, ni le souci de sa dignité. Il était trop occupé, et surtout trop grossier, pour s'arrêter aux fadaises galantes. Ses instincts impérieux demandaient à être satisfaits sur l'heure et, à ses yeux, les charmes physiques comptaient peu : tout lui était bon, qui se trouvait à sa portée.

Un historien a conté, de façon fort plaisante, les débuts de la faveur d'une femme, qu'il nous dépeint comme un laideron sans la moindre séduction. A la fin d'un repas, Pierre lui dit tout à coup : « Je ne crois pas que personne se soit jamais avisé de t'en conter : tu es si laide! Mais je ne veux pas que tu meures avec le regret d'avoir ignoré l'amour. » Et, joignant le geste à la parole, il la troussait incontinent, avant qu'elle eût eu le temps de revenir de sa surprise.

Ce sans-gêne, il l'afficha en toute circonstance, et sans s'arrêter à la qualité de celle qui subit

son caprice. De passage à Berlin, il rendit visite à la duchesse de Mecklembourg, sa nièce.

Le Tsar, conte un mémorialiste, courut au-devant de la princesse, l'embrassa tendrement et la conduisit dans une chambre où, l'ayant couchée sur un canapé, sans fermer la porte et sans considération pour ceux qui étaient demeurés dans l'antichambre, ni même pour le duc de Mecklembourg, il agit de manière à faire juger que rien n'imposait à sa passion [1].

Il rencontrait peu de rebelles, et il avait d'autant moins besoin de faire violence à celles sur qui il avait jeté son dévolu qu'il les prenait souvent dans le bas peuple. Il se contentait de simples servantes, de blanchisseuses, de filles de marchands. Ses goûts n'étaient point relevés, il n'était pas délicat sur le choix de ses conquêtes.

Au dire du prince Galitzin, il est représenté sur un tableau, à Péterhoff, assis sur un tonneau, tenant une servante dans ses bras, dans un cabaret hollandais. C'est également en Hollande que lui arriva une aventure souvent rapportée : un jardinier dut le poursuivre avec son râteau, pour l'éloigner d'une ouvrière qu'il empêchait de travailler.

Ces passades finirent par lui coûter cher, et il fut cruellement puni d'avoir voulu butiner sur

1. *Mémoires de Pollnitz*, 1791, cités par Waliszewski, t. II.



PIERRE Ier, czar de Russie

(Collection de l'auteur).

toutes les fleurs, sans prendre garde aux vénéneuses. Le fameux Boerhaave, entre les mains de qui il se mit, ne fut pas heureux dans sa cure ; la maladie que Pierre contracta en Hollande devint le principe de sa mort, par la rétention d'urine et la pierre qu'elle lui causa [1]. On a prétendu même, que l'impératrice, après avoir partagé le lit de son mari, contracta le « gros mal » à son tour, ce qui n'est pas pour surprendre.

S'il s'en fut tenu aux relations normales mais il semble qu'il ait, lui aussi, comme Frédéric II, plus tard, fréquenté la secte d'Epicure ; en termes moins équivoques, qu'il ait été un inverti sexuel. Menchikoff n'avait pas conquis par d'autres moyens la faveur dont il jouissait auprès de son maître ; on a également parlé d'un lieutenant, fort joli garçon, qui servait à ses plaisirs.

Pierre le Grand ne couchait jamais seul ; quand Catherine, ou quelque autre femme, ne partageait pas sa couche, il était dans l'habitude de permettre à ses *denschicks*, c'est-à-dire ses pages, de se mettre à ses côtés ; mais il fallait qu'ils restassent bien cois toute la nuit, car, pour peu qu'ils vinssent à remuer et à réveiller le tsar, celui-ci ne manquait pas de les bourrer d'importance.

1. *La Russie au dix-huitième siècle* : Mémoires inédits, avec Introduction de GALITZIN, 127.

A la campagne et en plein air, ses *denschicks* lui servaient tantôt d'oreillers, tantôt de dossiers. En 1722, il s'avisa de faire peindre un de ses favoris dans un état complet de nudité. Il avait, au dire d'un de ses biographes, des « accès de fureur amoureuse », dans lesquels tout sexe lui devenait indifférent.

Ce ne sont pas les seules distractions auxquelles il se soit livré. A l'instar d'autres souverains, Pierre a eu ses bouffons et ses « fous ».

A la Cour de Russie, on en comptait de quatre espèces : les fous par infirmité naturelle ; les fous condamnés à la folie, pour avoir manqué de sagesse dans l'exercice de leurs fonctions ; les fous par simulation, jouant l'inconscience pour échapper au châtiment qu'ils avaient encouru ; ceux, enfin, à qui le tsar infligeait le port de la marotte, pour avoir fait preuve d'une trop grande ignorance.

Pierre avait tenu à introniser lui-même le chef de cette légion d'êtres disgraciés et falots. Cette promotion donna lieu à une suite de cérémonies burlesques.

Bouffons et arlequins cumulaient et mêlaient leurs dignités et leurs attributions carnavalesques avec des titres portés par des personnages graves : l'un faisait les fonctions de chef de

l'amirauté, l'autre de garde des sceaux, etc. Pour accroître le prestige de ses fous, peut-être aussi pour tourner en dérision la papauté catholique, Pierre leur avait procuré à tous, — ils n'étaient pas moins de 60 — le cordon de l'Éperon du pape, qu'ils devaient porter à la troisième boutonnière.

Dans les derniers temps de sa vie, le tzar tomba dans une mélancolie profonde, que les médecins cherchèrent à combattre, en ordonnant des divertissements et des mascarades. On décida, en conséquence, d'organiser une élection d'un *Pape des Fols.*

Cette parodie de la cérémonie d'investiture du pape romain eut lieu dans une maison au haut de laquelle on avait établi un carillon, muni de deux cloches de bois, deux cloches de plomb et soixante-quatre cloches de pierre. La chambre d'élection était meublée d'un trône à six marches ; sur les degrés, un tonneau était commis à la garde de suppôts de Bacchus, qui avaient toute licence de s'enivrer et en usèrent sans ménagement pendant huit jours. Autour du trône étaient disposées, en rang serré, treize chaises percées, occupées par treize disciples de Bacchus.

Dans l'autre chambre, où devait se tenir le conclave, on avait dressé quatorze loges, séparées par des nattes ; au-devant de chaque loge, pendait

un soulier en écorce d'arbre, qui servait de lustre.

Sur une table, au milieu de la chambre, un tonneau d'eau-de-vie et un tonneau de viande salée étaient livrés à la discrétion des cardinaux improvisés pour ce Sacré Collège.

Le conclave fut ouvert par une cérémonie que nous nous dispenserons de relater ; disons seulement que l'empereur y resta jusqu'à minuit et, en se retirant, mit son sceau sur la porte, en sorte que personne ne put sortir. Chacun des cardinaux était tenu de boire, tous les quarts d'heure, une grande cuiller d'eau-de-vie, sans préjudice d'autres boissons enivrantes.

Le lendemain matin, à six heures, Pierre revint pour ouvrir les portes aux prisonniers. Les conclavistes passèrent ensuite dans la salle de vote et procédèrent à l'élection du nouveau pape ; fonction très enviée, si l'on songe que l'élu jouissait de 2.000 roubles d'appointements, outre une maison à Moscou et à Saint-Pétersbourg, et autant de bière et d'eau-de-vie, de la cave de l'empereur, qu'il lui en fallait pour sa consommation et celle de sa famille.

Chacun fut obligé de lui baiser la main et la mule, sous peine d'une contribution pécuniaire ; de son côté, le pontife versa de l'eau-de-vie lui-même à tous les assistants, que Bacchus tirait du tonneau placé sous le trône.

Ce sont là, dira-t-on, jeux de prince ; mais Pierre eut, par malheur, des fantaisies plus cruelles.

Il fit donner, par deux grenadiers, la « batogue » à sa bonne amie, la comtesse Marie-Pawlowna Hamilton, parce qu'elle avait dit tout haut, que l'impératrice Catherine buvait jusqu'à l'ivresse — ce qui n'était que la stricte vérité. Peu après, il faisait trancher la tête de cette favorite, accusée de s'être successivement débarrassée de ses trois enfants. Bien que, dans l'esprit de la vieille Russie, l'infanticide fût considéré comme une faute, sinon vénielle, du moins susceptible d'être quelquefois excusable, le souverain se montra implacable : Marie Hamilton dut gravir les marches de l'échafaud « en robe de soie blanche, garnie de rubans noirs ».

Son royal amant assista non seulement au supplice, mais tint à y jouer un rôle. Il embrassa la condamnée au pied de l'échafaud, l'exhortant à prier, la soutenant dans ses bras, pendant qu'elle s'inclinait défaillante, puis il s'écarta. C'était le signal convenu. Quand elle releva la tête, le bourreau avait remplacé le tzar.

Mais suivons le dramatique récit d'un témoin qui assistait à la terrifiante cérémonie.

Le Tsar reparaît, quand la hache a fait son œuvre ; il

ramasse la tête sanglante qui a roulé dans la boue et, tranquillement, commence un cours d'anatomie, indiquant aux assistants le nombre et la qualité des organes que le fer a atteints, insistant sur la section de la colonne vertébrale.

Quand il a fini, il approche ses lèvres des lèvres blêmes qui ont eu jadis de lui d'autres baisers, laisse retomber la tête, fait le signe de la croix et s'en va.

Connaît-on beaucoup de scènes qui dépassent celle-là en horreur tragique ?

C'était une des prétentions de S. M. tsarienne, ainsi désignait-on alors le tsar Pierre, d'être familier avec l'anatomie, comme avec toutes les sciences. Comment s'y était-il initié ? Au cours d'un de ces voyages, où il promenait son insatiable curiosité et la mobilité de son caprice.

On a souvent conté que Pierre le Grand se plaisait à examiner, dans tous ses détails, les diverses usines qu'il rencontrait sur sa route, travaillé du désir d'en connaître les moindres rouages, s'occupant à forger de ses propres mains du fer en barres[1], se faisant un amusement de tout voir, de tout examiner. On le voyait dans les ateliers, regardant tout, touchant à tout.

1. Stœhlin, *Anecdotes* (témoignage de Pierre Muller).

En Hollande, il visita les moulins à huile et à papier, les scieries de planches, les corderies, les magasins de fer, les fabriques de voiles, de compas, etc. Le plus souvent, il demandait à manipuler les appareils, et il y montrait une adresse qui remplissait d'étonnement les ouvriers les plus exercés.

A Zaandam, une des premières occupations auxquelles il se livra, dès son arrivée, fut d'acheter un grand nombre d'outils de charpentier, qu'il porta lui-même dans la modeste habitation qu'il s'était choisie. Il se mit aussitôt avec ardeur à la besogne, fabriquant des baignoires et autres objets, se rendant sur les chantiers, la hache à la main, prenant plaisir à servir le contremaître, dont il écoutait les moindres avis avec docilité.

Il s'était engagé sous un faux nom, mais il lui était difficile de garder longtemps l'*incognito ;* on le distinguait toujours à sa haute stature, à un léger secouement de la tête et du bras droit, aussi bien qu'à une petite verrue qu'il portait à la joue droite.

Non content d'apprendre les métiers manuels, de visiter les fabriques et les ateliers, il voulut connaître tout ce que le pays contenait de merveilles en tous genres. Après les artisans, il tint à voir les artistes et les savants.

Au nombre de ces derniers, on lui avait parlé

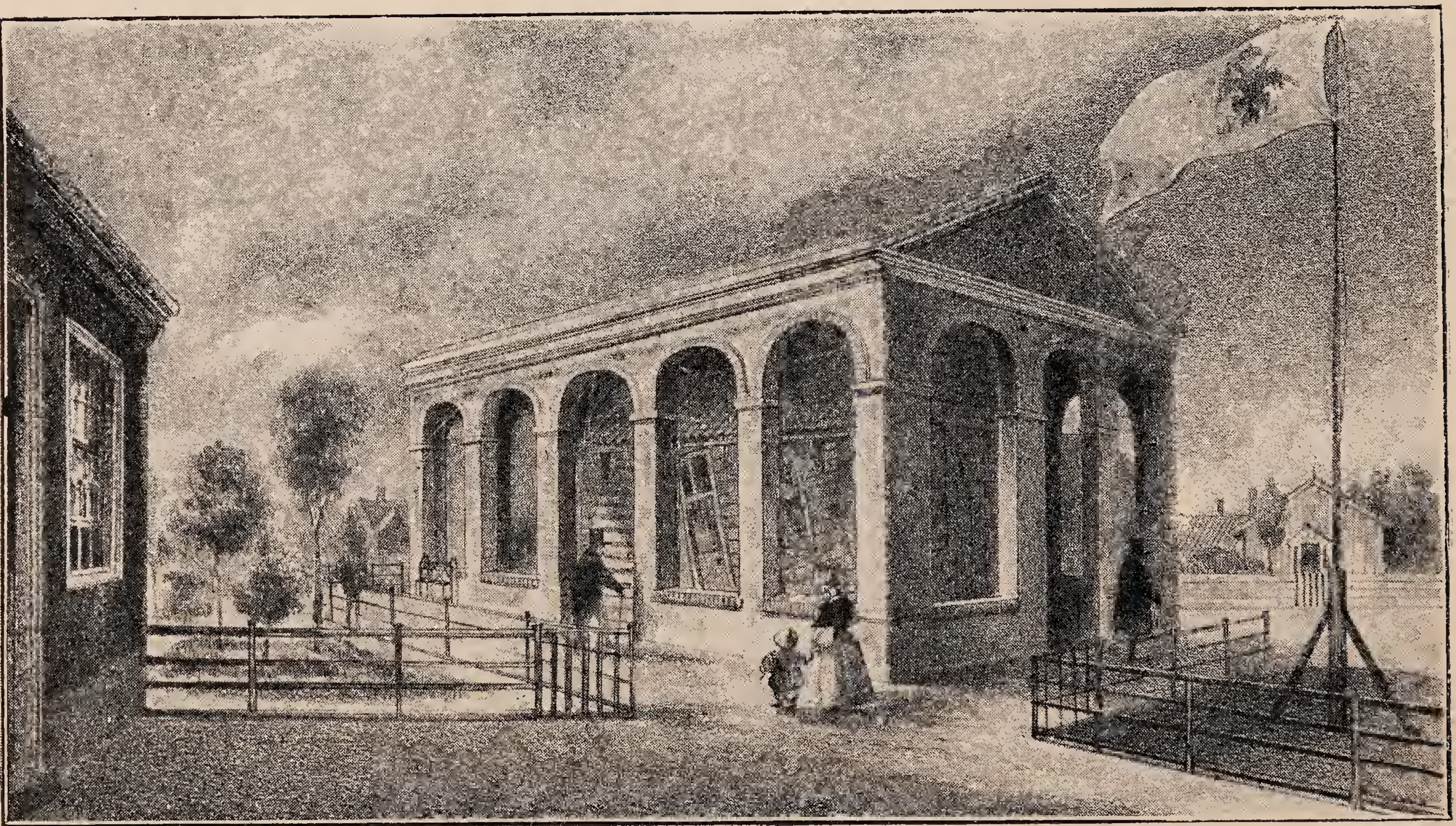
d'un professeur d'anatomie, qui jouissait d'une notoriété dépassant les limites de sa province. Ruysch s'était acquis cette réputation par son habileté à préparer et à conserver les diverses parties du corps humain au moyen de l'injection. Tous les étrangers ne manquaient pas de visiter son cabinet, comme une des choses les plus remarquables de la Hollande.

Le Tsar fut très frappé de tout ce qu'il vit chez Ruysch ; mais ce qui le remplit d'étonnement, ce fut un corps d'enfant si parfaitement conservé, qu'on l'eût dit vivant, avec le sourire aux lèvres ; le monarque ne put se retenir de l'embrasser !

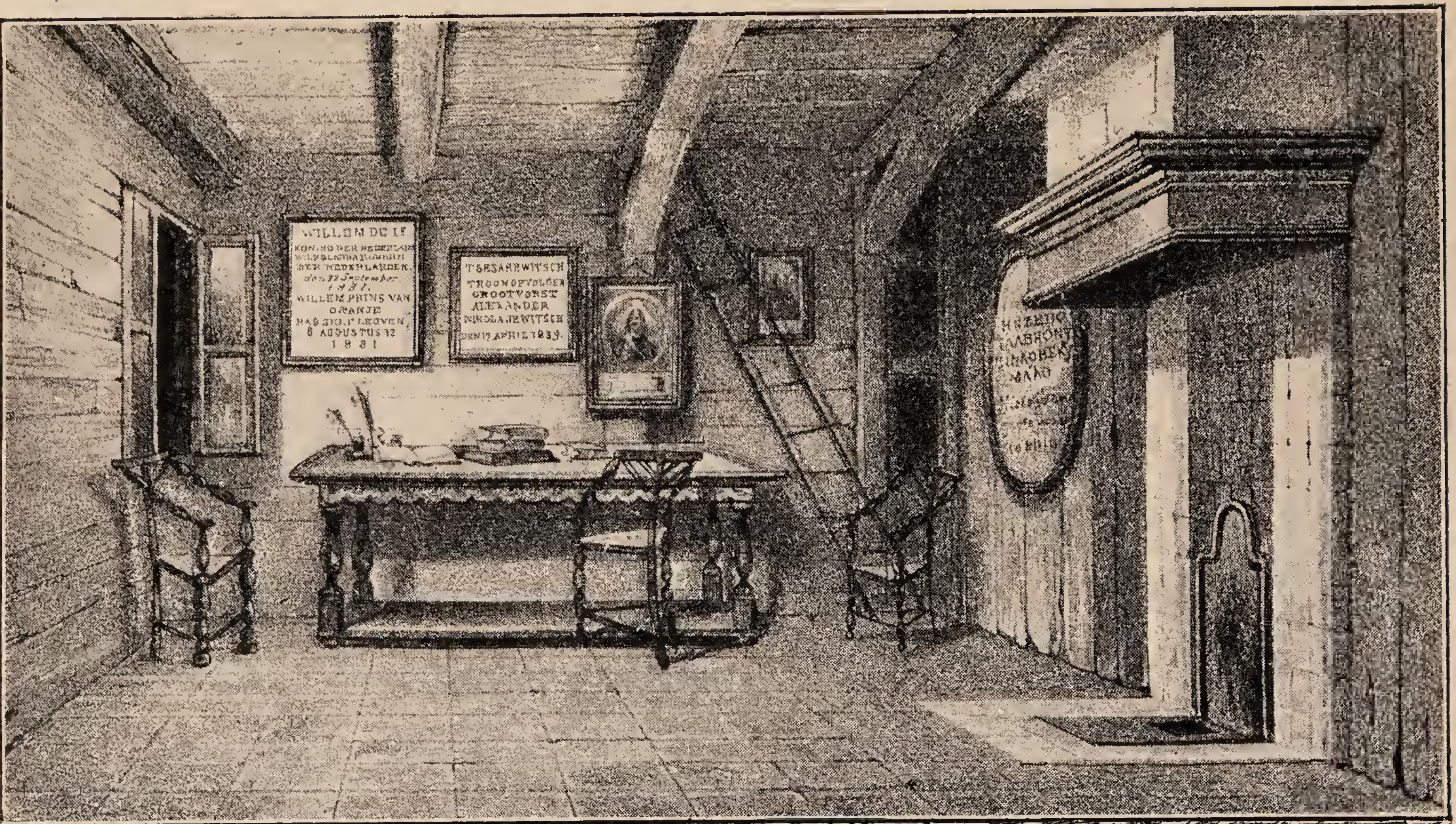
Il revint plusieurs fois chez l'anatomiste, assista fréquemment à ses leçons, voulut en prendre de lui en particulier. Il le suivait chez ses malades, et, comme il passait assez souvent la nuit dans un hôtel contigu à l'hôpital où le prince avait exprimé le désir d'entrer, sans passer par la rue qu'encombrait ordinairement la foule des curieux, on pratiqua, dans le mur séparant les deux édifices, une ouverture dont les traces étaient encore visibles il y a quelques années[1].

Toujours en compagnie du maître qui lui ser-

1. *Anecdotes hist. sur Pierre le Grand*, par SCHELTEMA ; Lausanne, 1842.



Chalet de Pierre Ier, a Zaandam.



Intérieur du chalet de Pierre Ier.

vait de guide, le Tsar se rendit au jardin botanique de la ville, où les bourgmestres le reçurent en corps et lui offrirent des rafraîchissements. Ruysch lui donna de précieux conseils, sur le choix des chirurgiens que Pierre désirait emmener en Russie, pour le service de son armée et de sa flotte. Plus tard, le Tsar acheta le cabinet d'anatomie du célèbre professeur [1], moyennant la somme, considérable pour l'époque, de 30.000 florins.

Après avoir appris l'art de disséquer avec Ruysch, Pierre le Grand fit inviter le fameux Antoine van Leeuwenhœk à venir le voir à bord, étant ce jour-là resté dans son yacht, pour se soustraire à la curiosité importune des habitants de l'endroit où il se disposait à atterrir. Il prit plaisir à examiner le microscope du naturaliste, avec lequel il passa plus de deux heures; il se servit de cet instrument pour faire quelques, expériences sur la circulation du sang chez les poissons.

A Leyde, il tint à voir l'illustre Boerhaave, dont la réputation était arrivée jusqu'à ses oreilles. Il lui fit demander l'heure à laquelle il voudrait lui permettre de visiter le jardin botanique de

1. Ruysch eut, à soixante-dix-sept ans, encore assez de courage pour commencer une nouvelle collection et il réussit à la former après un travail de quatorze années.

l'Académie. Boerhaave en laissa le choix au tsar, qui donna ses préférences à la matinée : quelques minutes après l'heure indiquée, 6 heures, il se trouvait au rendez-vous.

Le prince visita d'abord la salle de dissection (*theatrum anatomicum*) ; il s'arrêta longtemps à considérer un cadavre, dont les muscles étaient mis à découvert pour être imprégnés de térébenthine. Comme les personnages qui l'accompagnaient faisaient une moue de dégoût, il les obligea à détacher un muscle du corps en putréfaction avec les dents, afin de s'habituer à vaincre leur répugnance.

Le désir que témoignait le prince de tout apprendre se manifestait en toute circonstance. Les jours de marché, on le voyait ordinairement au *Botermark*, où il portait son attention à observer les mille moyens mis en œuvre par les divers marchands, pour atteindre un but unique, celui de gagner de l'argent. Il se divertissait à voir les tréteaux des charlatans et il s'étonnait de l'adresse avec laquelle ces bateleurs arrachaient les dents. Tous les instruments leur étaient bons : le manche d'une cuiller, la pointe d'une épée, etc. Il prit fantaisie au tsar de les imiter ; quand il eut appris les principaux de leurs tours, il n'eut plus qu'une idée en tête, celle d'enlever des dents aux gens de sa suite.



Ruysch faisant une démonstration d'anatomie
(Par Van Neck : *Musée d'Amsterdam*).

De retour à Saint-Pétersbourg, l'occasion ne tarda pas à s'offrir à lui d'exercer ce nouveau talent. Un cavalier russe ayant commis une faute grave dans son service, il le fit appeler, pour le traiter à sa façon. Un des amis du militaire réussit à le prévenir du danger qui le menaçait et lui dit d'imaginer, s'il se pouvait, quelque expédient propre, sinon à détourner entièrement, du moins à atténuer le premier choc.

Mais quelle ruse employer ? Notre cavalier était perplexe.

Enfin il a trouvé ! Sans paraître le moins du monde intimidé, il entre dans la chambre de l'Empereur, tenant son mouchoir sur sa joue, comme s'il souffrait d'un violent mal aux dents.

A peine l'Empereur l'a-t-il reconnu, qu'il court à lui, le bâton haut, s'apprêtant à le frapper, quand il voit la tête enveloppée et l'air pitoyable du bonhomme :

— Qu'est-ce ? Que t'est-il arrivé ?

— Depuis hier, j'ai une rage de dents que rien ne peut calmer.

A ces mots, le tsar laisse tomber lentement son bras et le bâton qu'il tient ; son regard perd sa dureté et il demande au pauvre diable, sur un ton radouci, s'il n'a pas une dent creuse.

— Elle ne l'est pas encore complètement, dit

le faux malade ; mais elle est gâtée et me cause des douleurs intolérables.

— Qu'on m'apporte mes instruments, ordonne le tsar. Et, se tournant vers le patient, qui n'ose protester : « Assieds-toi, je vais t'arracher ta dent ! »

Le cavalier, à demi rassuré, obéit sans mot dire, et le dentiste improvisé enlève, avec quelque brutalité, la dent qu'il soupçonne être la cause du mal.

Un officier use du même subterfuge, pour échapper au châtiment qui l'attend inévitablement. Dénoncé au tsar, pour avoir transgressé ses ordres, il prétexte un mal de dents, pour ne pas se rendre au palais, où il a été convoqué afin de fournir des explications. Le monarque lui fait dire qu'il vienne le trouver sans retard, qu'il lui enlèvera la dent qui le fait souffrir.

L'officier arrive : le tsar se fait montrer par lui l'endroit où il souffre, puis il lui commande de s'allonger par terre ; mais, au lieu de lui enlever la dent creuse, il en attaque une saine et avec une telle force qu'il soulève trois fois le patient. Finalement, il la casse, et renvoie le malheureux, après une réprimande légère, lui disant qu'il était assez puni par les douleurs qu'il lui avait causées.

L'auguste opérateur exerça son adresse dans

une autre circonstance assez plaisante, sur la femme d'un de ses valets de chambre, qui trouva un moyen original de punir celle-ci de sa galanterie.

S. M. ayant remarqué, dans son antichambre, son serviteur, qui paraissait plongé dans une profonde mélancolie, lui demande la cause de son chagrin.

— « Ce n'est rien, Sire, si ce n'est que ma femme est fort incommodée du mal de dents.

— Je veux la guérir, réplique le tsar sur un ton d'autorité ; tu vas me conduire auprès d'elle. »

Le prince se rend sur-le-champ, avec le mari, chez la prétendue malade, la fait asseoir pour lui visiter la bouche, quoiqu'elle protestât qu'elle n'y avait aucun mal.

— « Voilà bien le malheur, disait le bon apôtre ; elle nie toujours qu'elle souffre, quand on veut la soulager ; mais elle se désole, dès que le médecin est sorti.

— Allons, allons, dit l'Empereur, bientôt elle ne souffrira plus ; tiens-lui fortement la tête et les bras. » Alors, tirant son pélican, il arrache à la pauvre femme, malgré ses cris, la dent qu'il jugeait être la cause de la douleur, avec une dextérité et une promptitude admirables [1].

1. Le Musée des Arts, à Saint-Pétersbourg, conserve un sac

Quelques jours plus tard, ayant appris, par les gens de l'impératrice, que la malheureuse n'était réellement pas malade, et que c'était un tour de son époux, le tsar fit comparaître ce dernier en sa présence et, après avoir obtenu ses aveux, lui administra lui-même un sévère châtiment[1].

Pierre portait constamment sur lui un couple d'étuis, dont l'un était garni d'instruments de mathématiques, pour examiner et vérifier les dessins et les plans qu'on lui présentait, relatifs à des édifices et des constructions de tous genres ; l'autre était une trousse de chirurgien, car il ne se contenta pas d'être dentiste, il voulut aussi s'ingérer de chirurgie.

Un jour, il enleva vingt livres d'eau à une femme hydropique, qui succombait peu après ; l'infortunée avait eu beau se débattre, sinon contre l'opération, du moins contre l'opérateur, elle avait dû céder devant une volonté formelle. Était-ce le remords d'avoir hâté sa fin, le tsar fit à sa victime l'honneur posthume d'accompagner son convoi funèbre.

Toujours avide de connaissances, sa vivacité, son inquiétude d'esprit s'affirmaient en toute

plein de dents arrachées par le royal praticien. (Cf. Waliszewski, 143.)

1. D'après le témoignage de Velten, chef des cuisines de Pierre le Grand.

circonstance. Arrivé à Dresde le soir, après une journée de voyage où il avait accablé son entourage de questions, il n'eut pas plutôt dîné qu'il voulut être conduit au musée de la ville. Il y fit son entrée à une heure du matin, visita la galerie à la lueur des torches et ne se retira qu'au jour.

Sa curiosité était universelle, inlassable.

A Copenhague, il demande à voir le cabinet d'histoire naturelle du roi, qui passe pour recéler la plus belle et la plus grande momie qui fût alors en Europe. Il prie celui qui la lui montrait de la lui céder. « Sire, lui répond l'honorable fonctionnaire, comme je n'ai pas le droit d'en disposer, je vais en référer à mon souverain. »

Celui-ci n'ayant pas voulu accepter la proposition faite, le tsar, piqué de ce refus, médite sa vengeance. La veille de son départ, il se rend au musée et, après avoir observé différentes raretés, il dit tout à coup au conservateur :

— « Ainsi c'est bien entendu ; vous ne voulez pas me céder votre momie ?

— Sire, la chose n'est guère possible. »

Alors, pinçant fortement le bout du nez de la momie, le tsar le lui arracha, et satisfait de l'avoir mutilée, se retira sans mot dire.

Cete curiosité insatiable entraîna parfois Pierre

le Grand hors des limites du tact et de la mesure. La tsarine, Marthe Apraxine, veuve de Féodor, étant venue à mourir à l'âge de 51 ans, il voulut vérifier de ses yeux un bruit populaire, sur certaine maladie du mari de la défunte, qui aurait contraint celle-ci à conserver des mœurs austères. En conséquence, il fit lui-même l'autopsie du cadavre et en tira, paraît-il, des conclusions satisfaisantes pour la vertu de sa belle-sœur[1].

Les biographes contemporains ont rapporté qu'il se plaisait à conserver quelques sujets vivants, de l'espèce humaine, entre autres un homme affligé d'une infirmité monstrueuse, des enfants mal conformés, etc. Sans doute croyait-il servir la science par ces exhibitions. N'avait-il pas, d'ailleurs, témoigné de cette passion scientifique, en achetant la collection de Ruysch, comme il avait acquis celle de l'apothicaire Seba, qui avait réuni tous les animaux connus, tant de terre que de mer, probablement à l'état de squelettes, sans quoi ils eussent été passablement encombrants ? Ce sont ces deux collections qui formèrent le premier fonds du musée de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

Pierre avait assigné à leur usage un vaste bâtiment en pierre, isolé sur les bords de la Néva,

1. *Mémoires de Dolgoroukoff*, t. I.



Pierre le Grand
(D'après le portrait de Nanteuil).

où il avait coutume de se rendre deux ou trois fois la semaine, dans la matinée, avant de se mettre au travail. Il se plaisait tellement au milieu de ses collections, qu'il donnait audience aux ambassadeurs dans son musée, à une heure des plus matinales.

Il avait quelque orgueil à montrer à ses visiteurs l'ordre et la méthode de son cabinet, à leur expliquer les avantages que l'on pouvait en retirer pour la connaissance du corps humain, pour l'instruction des chirurgiens et pour la pratique de l'art de guérir.

Il intima l'ordre au bibliothécaire qui en avait l'inspection, sous la direction du premier médecin, de laisser l'entrée du musée libre pour tous ceux qui se présenteraient, et de les conduire partout où ils désireraient aller, leur montrant et leur expliquant en détail ce qu'ils voudraient voir. Comme un des personnages de sa suite lui suggérait d'exiger un droit d'entrée :

— « Tu n'y penses pas ! répliqua-t-il vivement. Ton projet, si je l'adoptais, aurait un effet tout contraire à mes vues. Qui s'embarrasserait de mes collections, si je les montrais pour de l'argent ? Tout au contraire : je veux et j'entends, non seulement qu'on laisse entrer tout le monde *gratis* ; mais de plus, quand il viendra une société en partie de plaisir, pour visiter ces cabinets, qu'on

leur offre, de ma part et à mes frais, une tasse de café, un verre de vin, ou quelque autre rafraîchissement, et cela dans le cabinet des raretés. » Conformément à la volonté du tsar, il fut alloué au bibliothécaire, en sus de ses appointements, une somme de quatre cents roubles, afin de subvenir à ces nouveaux frais [1].

Rendons cette justice au souverain moscovite, qu'il s'est efforcé de faire profiter son peuple de tous les progrès scientifiques. On lui doit deux hôpitaux militaires : l'un, pour les gens de mer ; l'autre, pour les troupes de terre. Il fixa un après-midi pour en jeter les fondements, ainsi que ceux de deux amphithéâtres d'anatomie.

Il prescrivit d'attacher à ces hôpitaux des médecins expérimentés, des chirurgiens adroits, et que les malades fussent transportés dans le lazaret des vaisseaux avec toutes les précautions possibles, lorsque les bâtiments seraient en état de les recevoir.

Chaque chirurgien devait en instruire un autre, chargé de le suppléer au besoin. On montrait, aux élèves en chirurgie, le latin, l'anatomie, la physiologie, les opérations, etc.

1. Témoignage du conseiller Schoumacker, bibliothécaire, inspecteur du cabinet d'histoire naturelle, rapporté par Stœhlin.

Pierre le Grand créa également un jardin botanique, où il planta beaucoup d'arbres à essences; des pharmacies.

Un moment, il s'était mis en relations avec le célèbre Leibnitz, qui lui soumit une liasse de mémoires, sur les sujets les plus divers; le savant lui apporta, certain jour, un appareil en bois pour le bras du tsar, souffrant d'une attaque de paralysie locale. La tradition a attribué à l'illustre Allemand, qui se vantait d'appartenir à la race slave, une part considérable dans l'établissement de l'administration collégiale en Russie, mais il semble que l'autocrate n'ait prêté qu'une oreille distraite aux propositions du philosophe et que le courtisan et le solliciteur aient masqué à ses yeux l'homme de génie.

Pierre était, du reste, d'un caractère défiant et ne redoutait rien tant que d'être trompé. Dès qu'il apercevait une supercherie, il la déjouait sans retard.

Un jour qu'il s'était absenté, pour aller visiter les travaux d'un canal situé à quelque distance de Saint-Pétersbourg, on vit le peuple se porter en foule vers une église, située à côté de la nouvelle ville, sur le bruit qui s'était répandu qu'une image de la mère de Dieu y avait versé des larmes. Ce prétendu miracle fit croire à ces naïves gens,

que la Vierge éprouvait de la peine d'être dans cette contrée, qu'elle s'en voulait retirer, ce qui était pour le pays un redoutable présage.

Le grand chancelier, prévenu, essaya de disperser la foule; mais devant la résistance qu'elle lui opposa, il crut de son devoir de prévenir en hâte son maître. Il dépêcha donc un courrier à Pierre, pour l'informer de l'événement. Le tsar partit aussitôt pour rentrer à Saint-Pétersbourg et se rendit sans délai à l'église, où il fut reçu par les prêtres qui le conduisirent à l'image miraculeuse.

Le prince n'aperçut point de larmes; mais il apprit, de plusieurs spectateurs, qu'ils en avaient déjà vu souvent couler et qu'immanquablement, le phénomène ne tarderait pas à se reproduire.

Alors le tsar considéra de nouveau, assez longtemps et avec une attention plus soutenue, l'image pieuse et, remarquant dans les yeux de l'icone quelque chose qui lui parut suspect, il voulut en faire l'examen le plus scrupuleux.

Sans rien laisser paraître de ses impressions, il ordonna à l'un des popes de descendre l'effigie sainte, de l'endroit élevé où elle était, et de l'apporter, à sa suite, dans son palais. Là, en présence du grand chancelier, des principaux seigneurs de sa cour et des dignitaires ecclésiastiques, il scruta avec la plus grande minutie l'ob-

jet qu'il pouvait maintenant tourner et retourner en tous sens. « Il trouva d'abord — nous suivons le récit de l'intendant de la Cour — de très petits trous dans le coin des yeux, que l'ombre formée par l'enfoncement qui les termine rendait presque imperceptibles. L'Empereur retourna l'image, ôta la bordure supérieure du cadre, enleva de sa propre main la seconde toile qui le couvrait par derrière et jouit du plaisir de voir réaliser ses soupçons, en découvrant la source mensongère des larmes de cette pauvre image (*sic*). »

C'était une petite cavité aux environs des yeux, pratiquée dans l'épaisseur de la planche ; il s'y trouvait encore quelques gouttes de l'huile qu'on y avait mise précédemment et le tout était recouvert par une espèce de doublure.

— « Voici le trésor ! s'écria Pierre le Grand ; voici la source des larmes miraculeuses ! » Alors il fit approcher tous ceux qui étaient présents, pour donner plus d'authenticité à sa découverte, et les assurer par leurs propres yeux de l'artifice de la fourberie.

Pour faire bien comprendre le mécanisme aux assistants, le prince leur dit qu'il était tout naturel que de l'huile figée se conservât longtemps sans couler, dans un lieu frais, jusqu'à ce que la chaleur lui rendît sa fluidité ; qu'il leur avait montré les trous au travers desquels elle

filtrait, en forme de larmes, par les coins des yeux, ce qui arrivait toutes les fois que la flamme des lumières qu'on mettait devant était proche et avait échauffé l'air qui l'environnait.

Puis, s'adressant à l'assemblée qui l'entourait : « Vous avez tous vu, dit-il, la source des prétendues larmes de l'image de la Vierge ; publiez partout et faites connaître au public ce que vous avez vu et dont vous êtes maintenant convaincus. Détruisez l'effet de cette imposture et qu'elle soit exposée à une dérision générale. Pour moi, je garde cette image, très ingénieusement fabriquée, pour la déposer dans mon cabinet des arts. »

Le tsar ne s'en tint pas là ; il mit tout en œuvre pour découvrir l'auteur de cette machination et, l'ayant découvert, il le châtia avec rigueur, afin que l'exemple en fût salutaire.

Autant il était ennemi du fanatisme, de la superstition et personnellement indifférent aux cérémonies du culte, autant l'impiété publique le choquait, l'irritait. « Les impies, avait-il coutume de dire, sont la honte d'un État ; ils ne peuvent être tolérés, parce qu'en sapant la base de la religion, ils ridiculisent la sainteté du serment, sur laquelle sont fondés tous les biens de la société. »



Pierre le Grand
(Collection de l'auteur).

Il réitéra néanmoins les défenses déjà faites aux prêtres, de ne pas entretenir la superstition du peuple, en ne lui permettant d'adorer que saint Nicolas, seul patron de la Russie, et ce, sous les peines les plus rigoureuses.

L'abus que le peuple faisait des saints était tel, que si quelqu'un avait été heureux dans une entreprise, ou que les champs de son voisin eussent rapporté plus que le sien, celui qui se croyait déshérité du sort empruntait son saint à qui semblait plus fortuné que lui, et l'attachait à sa charrue, pour se procurer la même bénédiction.

On aura une idée des préjugés de la nation russe, au temps de Pierre I[er], par ces quelques faits véridiques, qui nous sont fournis par un mémorialiste digne de créance[1].

Le Russe, quand il avait le hoquet, faisait le signe de la croix et disait que son âme était invitée à aller dîner en paradis.

Les Russes, en général, et principalement les *Raskolniki*[2], croyaient que l'usage du tabac était un péché, parce qu'il provient d'une racine amère, que saint Jacques représente sous l'emblème de la colère et de la haine ; ils regardaient comme un crime irrémissible d'aller dans un autre pays,

1. GALITZIN, *Mémoires*.
2. Sectaires de l'Église russe.

le patriarche leur ayant interdit de s'expatrier sous peine de mort ; il était, en outre, défendu à ceux qui se mariaient en Russie, de voir leur future avant la première nuit.

Pierre Ier partageait, sinon toutes, au moins quelques-unes des superstitions de son peuple : c'est ainsi qu'il attribuait tant d'efficacité au son des cloches que, lorsque Catherine accoucha de Pierre Pétrowich, nommé tsarewitch à la place du prince Alexis, il courut, au milieu de la nuit, à la cathédrale de la forteresse de Saint-Pétersbourg, pour les mettre en branle ; mais comme il avait donné les ordres les plus sévères, pour qu'on ne laissât pénétrer qui que ce soit dans l'édifice, il se heurta, sans pouvoir la vaincre, à l'obstination de la sentinelle, fidèlement attachée à sa consigne.

En matière de religion, il montra quelque inconséquence dans ses façons d'agir. Tout en se moquant des pratiques, il ne manquait pas de faire célébrer chacune de ses victoires par un service qui ne durait pas moins de cinq heures et, pour Pultava, celui-ci fut prolongé de deux heures : il tenait à honorer convenablement le Dieu des armées.

Dans les églises qu'il fréquentait le plus habituellement, des troncs étaient placés, pour re-

cueillir les amendes qu'il infligeait aux assistants surpris en flagrant délit d'attitude inconvenante, causant ou dormant. Au couvent de Saint-Alexandre Newski, on a conservé un carcan de fer, que la sévérité du souverain réservait aux récidivistes ; au prochain dimanche, ils entendaient la messe, attachés par le cou à un des piliers du temple [1].

Pierre était trop autoritaire, pour laisser au pouvoir religieux une suprématie quelconque sur le pouvoir civil ; comme tous ses sujets, les popes devaient plier devant sa volonté, soumise elle-même à ses caprices.

Partout où il se trouve, il entend que rien ne lui résiste. Cette nature exubérante a besoin de se dépenser ; le bruit, le mouvement lui sont indispensables.

Tantôt il apprend à jeter des bombes et à grimper au haut des mâts ; tantôt, il construit un yacht tout entier, de la poupe à la proue, sans vouloir se faire aider dans sa besogne.

Il a des impulsions brusques, qui ne souffrent aucune résistance. Il quitte tout à coup le service divin, pour aller s'enivrer jusqu'au lendemain en joyeuse compagnie. Il veut toujours avoir autour de lui ses « fous », auxquels il passe

1. *Mémoires de Scherer*, III, 238 (citation WALISZEWSKI).

toutes les fantaisies, même les plus cruelles : ne s'avisent-ils pas, un jour, de tuer des soldats, en guise de divertissement ? Quand on lui rapporte le fait, il ne s'en montre aucunement ému et passe condamnation.

En voyage, il oublie souvent son incognito, surprenant ses hôtes par l'imprévu de ses saillies, par ses plaisanteries, plus ou moins déplacées, ou par ses allures fantasques.

L'Électeur de Brandebourg ayant dépêché auprès de lui son maître des cérémonies, homme du monde accompli, savant et poète par surcroît, il fonce sur lui, arrache sa perruque et la jette dans un coin.

— « Qui est ce personnage ? » demande-t-il.

On lui explique les fonctions que celui-ci remplit. — « C'est bien, réplique-t-il, qu'il m'amène une fille ! »

Le lendemain, croisant dans la rue une dame de la cour, il l'apostrophe brusquement, la contraint à s'arrêter. Il prend la montre qu'il voit à son corsage, regarde l'heure — et tourne les talons.

C'est déjà l'être bizarre qui remplira d'étonnement, et aussi de frayeur, les peuples occidentaux qu'il va visiter.

Actif ou plutôt remuant, il a de brusques sautes d'humeur, se montrant tantôt gai et laissant écla-

ter une verve rabelaisienne, tantôt mélancolique et abattu.

Les accès de violence alternent, chez lui, avec des moments de joie débordante. Un soir qu'il soupe avec l'Électeur, un des servants laisse tomber une assiette ; aussitôt Pierre de se lever en sursaut, les traits hagards, les yeux convulsés. Il tire son épée et en distribue des coups au hasard. Quand on lui a fourni l'explication de ce bruit insolite, il réclame impérieusement le châtiment du coupable ; il ne se déclare satisfait, que lorsqu'on a donné le fouet, en sa présence, à un pauvre diable, condamné pour une autre peccadille [1].

Chez l'Électrice Sophie de Hanovre, qui avait fait un séjour de deux ans à la Cour de Versailles et passait pour la plus jolie et la plus spirituelle femme de son pays, il fait montre d'une sauvagerie qui pouvait bien n'être que de la timidité constitutionnelle.

Au souper qui lui est offert, il commet mille incongruités, embarrassé de sa serviette, dont il ignorait l'emploi, mangeant malproprement, obligeant tout le monde à demeurer quatre heures à table pour boire, se levant chaque fois pour qu'on portât des toasts à sa santé.

1. *Mémoires de Pollnitz.*

Après le repas, il consent à danser, non sans que les princesses lui aient donné l'exemple. Il veut mettre des gants, mais on n'en trouve pas dans ses effets. Quant aux seigneurs qui l'accompagnent, prenant les corsets, garnis de baleines, de leurs danseuses, pour des attributs naturels, ils font tout haut l'observation que « les dames allemandes ont des dos durs en diable. »

Lui-même, en 1718, se trouvant à table avec la reine de Prusse, se met à faire avec une de ses mains, celle qui tient le couteau, des mouvements si violents, que Sophie-Charlotte, prenant peur, veut se lever. Afin de la rassurer, il lui saisit le bras, mais si fort que la reine pousse un cri. « Catherine (sa femme) a les os moins délicats » ; se contente-t-il de dire, en manière d'excuse, avec un haussement d'épaules.

Ces traits de brutalité et de violence décèlent son tempérament névropathique. Ceux qui l'ont observé, lors de son séjour à Paris, l'année précédente, n'ont pas manqué de les souligner.

Dans un document conservé aux Archives des Affaires étrangères, le tsar nous est présenté comme un prince « fort bien fait, s'il n'avait eu mauvais air ».

Il était voûté, marchant plus mal qu'un matelot hollandais, dont il semblait vouloir copier l'allure.

Il avait de grands yeux, la bouche et le nez réguliers, le visage agréable, quoique un peu pâle, les cheveux d'un châtain clair et assez courts. *Il faisait beaucoup de grimaces.* Un mouvement qui lui était familier était de regarder son épée, en essayant de pencher sa tête par-dessus son épaule, et de lever et d'étendre une des jambes en arrière. Il tournait quelquefois sa tête, comme s'il eût voulu mettre son visage au-dessus du milieu de ses épaules. Les personnes qui étaient auprès de lui prétendaient qu'il était affecté de cette sorte de convulsion, quand il pensait avec beaucoup d'application à quelque chose.

Au demeurant, on convient que c'est un très bel homme ; mais sa pénible infirmité et sa mauvaise tenue lui font perdre la plus grande partie de ses avantages. Outre qu'il s'habillait mal, il mettait ses vêtements de travers et paraissait toujours débraillé ; ou bien il choisissait les accoutrements les plus grotesques, les plus hétéroclites.

A Copenhague, en 1716, il se montre aux Danois coiffé d'un bonnet vert, le cou serré dans une cravate noire de soldat, le col de la chemise fermé par un gros bouton d'argent, garni de pierres fausses, comme en portent ses officiers.

Un surtout brun, à boutons de corne, un gilet de laine, des culottes brunes trop étroites, de gros

bas de laine rapiécés et des souliers très sales complètent son costume.

Son entourage intime l'a vu souvent en manches de chemises; s'il a trop chaud, il ôte son habit, même à table. En quelque endroit qu'il se trouve, il ne supporte pas la moindre gêne.

Après la conclusion de la paix avec la Suède, il recevait les diplomates chargés de la lui notifier, vêtu d'une robe de chambre courte, laissant à découvert ses jambes nues, coiffé d'un bonnet de nuit, garni de linge intérieurement, et ses bas tombant sur ses pantoufles !

On se figure l'étonnement, la stupéfaction que produisirent ses étranges manières sur les Français, quand il se fut décidé à visiter notre pays.

Les Conseils de la Régence ayant été instruits de l'arrivée prochaine du tsar en France, le maréchal d'Huxelles arrêta les principales mesures à prendre, pour assurer à l'illustre voyageur la réception et « les commodités » dignes d'un aussi haut personnage. Le difficile était de respecter l'incognito du prince, qui avait déclaré, par avance, vouloir éviter tous « les embarras du cérémonial ».

On envoya au-devant de S. M. un gentilhomme ordinaire de la maison du Roi, sorte de majordome, chargé d'avoir « l'œil sur les gens et de régler la dépense. avec économie ». Il devait at-



PIERRE LE GRAND

(D'après un crayon du *Musée de Chantilly*).

tendre le tsar à Dunkerque[1], s'instruire de la manière dont il désirait être traité dans les lieux qu'il se proposait de parcourir, et lui faire rendre, sur tout le parcours, les honneurs tels qu'il les désirait. Le programme fut suivi à la lettre ; il n'y eut pas d'accrocs, du moins dans les premiers jours.

A Calais[2], l'original visiteur commence à donner libre cours à ses boutades : « il ne veut absolument point voyager en berline » ; on doit chercher quelques « chaises à deux », pour voyager, lui et sa suite immédiate, dont son aumônier et son premier médecin.

Arrivé à Boulogne, le tsar manifestait l'intention d'y passer la nuit, parce qu'il ne se trouvait pas bien d'une chaise à deux et voulait qu'on lui fît un brancard, sur lequel serait posé le corps de sa caisse. Il prit donc pour voiture une espèce

1. Sur le séjour du Tzar à Dunkerque, nous renvoyons à la brochure très documentée de M. le baron Joseph Du Teil, publiée en 1902, et composée d'après les pièces originales.

2. Voici l'extrait d'une lettre écrite de Calais, le 3 mai 1717 : « ... C'était hier la Pâques. S. M. fut à la chapelle depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf, qu'on lui servit à dîner. J'allai voir la cérémonie, qui est assez belle, avec une musique qui n'est pas désagréable. Le Prince baisa tous les seigneurs et les domestiques. Il dîna en public; mais après le dîner, il se renferma avec tous les seigneurs, qui burent jusqu'au soir. Plusieurs se retirèrent bien conditionnés. » Bibl. Nat., Ms. fr. 11371, f° 194; cité par *l'Amateur d'Autographes*, mai 1913.

de petit phaéton découvert, sur des brancards portés comme une litière », qu'on avait improvisé en une journée.

A Amiens, en l'absence de l'évêque qui, ne pouvant interrompre sa tournée pastorale, avait mis son palais à la disposition de l'intendant, on avait fait de grands préparatifs, pour le dîner qu'on se proposait d'offrir à Sa Majesté tsarienne. Il avait été envoyé au devant de lui, en dehors des portes de la ville, un carrosse de gala. Cela n'était pas du goût du monarque qui, pour se soustraire à l'importunité des curieux, prit la voiture mise à sa disposition, traversa la ville à toute allure, et ne s'arrêta qu'au delà des murs, pour donner l'ordre aux relais de venir le rejoindre.

Pour ne pas perdre son « étalage », l'intendant pria les dames de la ville au souper du tsar, qui eut lieu au palais épiscopal. Un grand bal suivit le repas, où ne manquait que l'hôte qu'on voulait honorer.

A Beauvais, même algarade. Mgr de Beauvilliers avait préparé, à l'intention de S. M. « un concert de voix et d'instrumens, une illumination et un feu d'artifice. Elle aurait trouvé ses armes en plusieurs endroits de la maison et dans la chambre où on croiioit qu'Elle devoit coucher, les portraits des grands-ducs de Moscovie, père

et grand-père du Czar ». Mais celui-ci traversait la ville sans s'arrêter, ainsi qu'il avait fait à Amiens, et allait dîner dans un méchant village, à un quart de lieue de la ville, et où il ne dépensait que dix-huit livres, pour lui et ses gens.

Enfin, le 7 mai, à Beaumont, où devait prendre fin, selon l'expression de M. de Liboy, « le hourvari de ce voyage à bâtons rompus[1] », Pierre le Grand trouvait le maréchal de Tessé, qui l'attendait depuis deux jours avec six carrosses à six chevaux, et toute sa livrée magnifiquement habillée.

Après les compliments d'usage, et après avoir traité le tsar splendidement, l'envoyé du Roi l'accompagnait jusqu'à Paris. Le cortège faisait son entrée dans la capitale, le 7 mai, sur les 10 heures du soir.

Dès son arrivée, on conduisait le tsar au Louvre[2], dans l'appartement de la reine-mère; il le par-

1. M. de Liboy ou Du Liboy, gentilhomme de la chambre du roi, était chargé des missions de confiance. « Il avait, écrit Saint-Simon, beaucoup d'esprit et d'entendement, et avait presque toujours été choisi pour ces commissions. »

2. Le Louvre ayant paru trop étroit pour loger toute la suite du souverain, on avait jugé à propos de réquisitionner la salle des séances de l'Académie française. Prévenue, le 5 mai, par un billet du duc d'Antin, intendant des bâtiments royaux, l'illustre Compagnie le remerciait de sa « politesse » et s'empres-

courut pendant une demi-heure, admirant le luxe du mobilier et le nombre prodigieux des bougies. Il ne jeta qu'un regard sur les deux tables de soixante couverts, servies en gras et en maigre, dans la grande salle, demanda un morceau de pain et des raves, goûta les six espèces de vins, but deux gobelets de bière, qu'il aimait beaucoup, et pria... qu'on l'emmenât ailleurs.

Heureusement on avait songé à lui aménager, à l'hôtel Lesdiguières, appartenant à cette époque au maréchal de Villeroi, qui avait consenti à le prêter pour la circonstance, un somptueux logement.

Il y arriva, avec le maréchal de Tessé, dans un carrosse de remise. Il ne s'y trouvait qu'un seul domestique, avec un flambeau à la main ; le tsar le prit, regarda le lit qui lui était destiné et le trouvant trop beau, entra dans une garde-robe, où était celui destiné à son valet de chambre.

— « En voilà assez pour me coucher, dit-il au maréchal ; je préfère les petites pièces aux grandes. » On y transporte aussitôt le souper, plus soixante-huit paires de draps pour sa suite.

Le lendemain de son arrivée, Pierre reçoit la visite du Régent, et, trois jours après, celle du

sait de déménager dans la salle voisine de l'Académie des Inscriptions, où elle devait rester jusqu'au 24 (*Registres de l'Académie française*, 1895, II, 26-29).

petit Roi, qui avait alors sept ans ; il le soulève dans ses bras robustes et l'embrasse à plusieurs reprises.

Les visites d'étiquette accomplies, l'impérial voyageur entend récupérer la liberté de ses mouvements. Après s'être fait conduire aux Tuileries et de là place Vendôme, il veut voir l'Observatoire, les Gobelins, où il accable les ouvriers de questions ; enfin, le Jardin du Roi.

Le 14 mai, il se rend à l'Opéra ; au cours de la représentation, il demande de la bière et trouve naturel que le Régent la lui serve, en se tenant debout, le plateau à la main. Il prend son temps pour vider le gobelet, saisit la serviette qui lui est présentée, quand il a fini, et la reçoit « avec un sourire de politesse et un signe léger de la tête ».

Aux Invalides, qu'il visite deux jours plus tard, il goûte la soupe des soldats, boit à leur santé, et après avoir tâté le pouls à l'un d'eux, que l'on tenait pour perdu, il lui prédit qu'il en reviendrait : pronostic qui se vérifiait, d'ailleurs[1].

On le conduit successivement à Saint-Cloud, à Issy, à Meudon, où il gratifie un valet d'un « écu de papier », qui vient de lui servir pour un usage aussi malpropre qu'intime.

1. V. la visite du Tzar Pierre le Grand en 1717, d'après des documents nouveaux, par le comte D'HAUSSONVILLE (*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1896).

On avait mis à sa disposition un carrosse à six chevaux, il n'en voulut que deux ; souvent il lui arriva de se jeter dans un fiacre, sans dire où il allait ; ou d'user, sans façon, du carrosse des femmes qui s'étaient fait descendre devant sa porte, pour le voir sortir : c'est ainsi qu'il monta dans la voiture de Mme de Matignon, pour aller jusqu'à Boulogne, jouissant, à part lui, de l'étonnement de la dame, quand elle se trouverait à pied.

Le duc d'Antin avait réussi à se procurer un portrait de la Tsarine, qu'en parfait courtisan il avait fait placer au-dessus de la cheminée d'une chambre où le Tsar devait passer : le monarque se montra fort sensible à l'attention ; par contre, il n'accorda qu'un regard, distrait et lointain, à la duchesse d'Antin et à ses filles, venues pour lui présenter leurs devoirs. Saint-Simon, qui avait réussi à l'approcher ce jour-là, l'avait trouvé « assez parlant, mais toujours comme étant partout le maître ». En bon clinicien qu'il était, il n'avait pas laissé de remarquer le tic convulsif qui, par instants, lui tiraillait les traits du visage.

C'est le même Saint-Simon qui nous a conservé le récit de la visite faite par le Tsar à Mme de Maintenon, alors âgée de 82 ans ; mais les choses ne se sont point passées tout à fait comme le mémorialiste l'a rapporté ; voici en quels ter-

mes la veuve du Grand Roi en faisait part à sa nièce :

En ce moment, écrivait-elle à Mme de Caylus, M. Gabriel entre et me dit que M. Bellegarde me mande qu'il veut venir ici après dîner, si je le trouve bon, c'est-à dire le Tsar. Je n'ai osé dire que non et je vais l'attendre dans mon lit. On ne me dit rien de plus. Je ne sais s'il faut l'aller recevoir en cérémonie ; s'il veut voir la maison, les demoiselles ; s'il entrera au chœur ; je laisse tout au hasard.

Le Tsar est arrivé à sept heures du soir, s'est assis au chevet de mon lit ; il m'a demandé si j'étais malade. J'ai répondu que oui. Il m'a fait demander ce que c'est que mon mal[1]. J'ai répondu : une grande vieillesse avec un tempérament assez faible. Il ne savait que me dire et son truchement ne paraissait pas m'entendre. Sa visite a été fort courte. Il est encore dans la maison, mais je ne sais où. Il a fait ouvrir le pied de mon lit pour me voir. Vous croyez bien qu'il en aura été satisfait.

Pierre ne s'en était pas tenu à contempler la relique du grand Siècle, il se fit encore montrer « les cinq classes et toutes les demoiselles, chacune à leur place[2] ». Pendant ce temps, les sei-

1. Il avait, nous l'avons dit, des prétentions à la médecine : certain jour, un négrillon, qui lui servait de page, avait expulsé des débris de tænia ; il s'occupa de l'en débarrasser et y travailla même de ses doigts !.

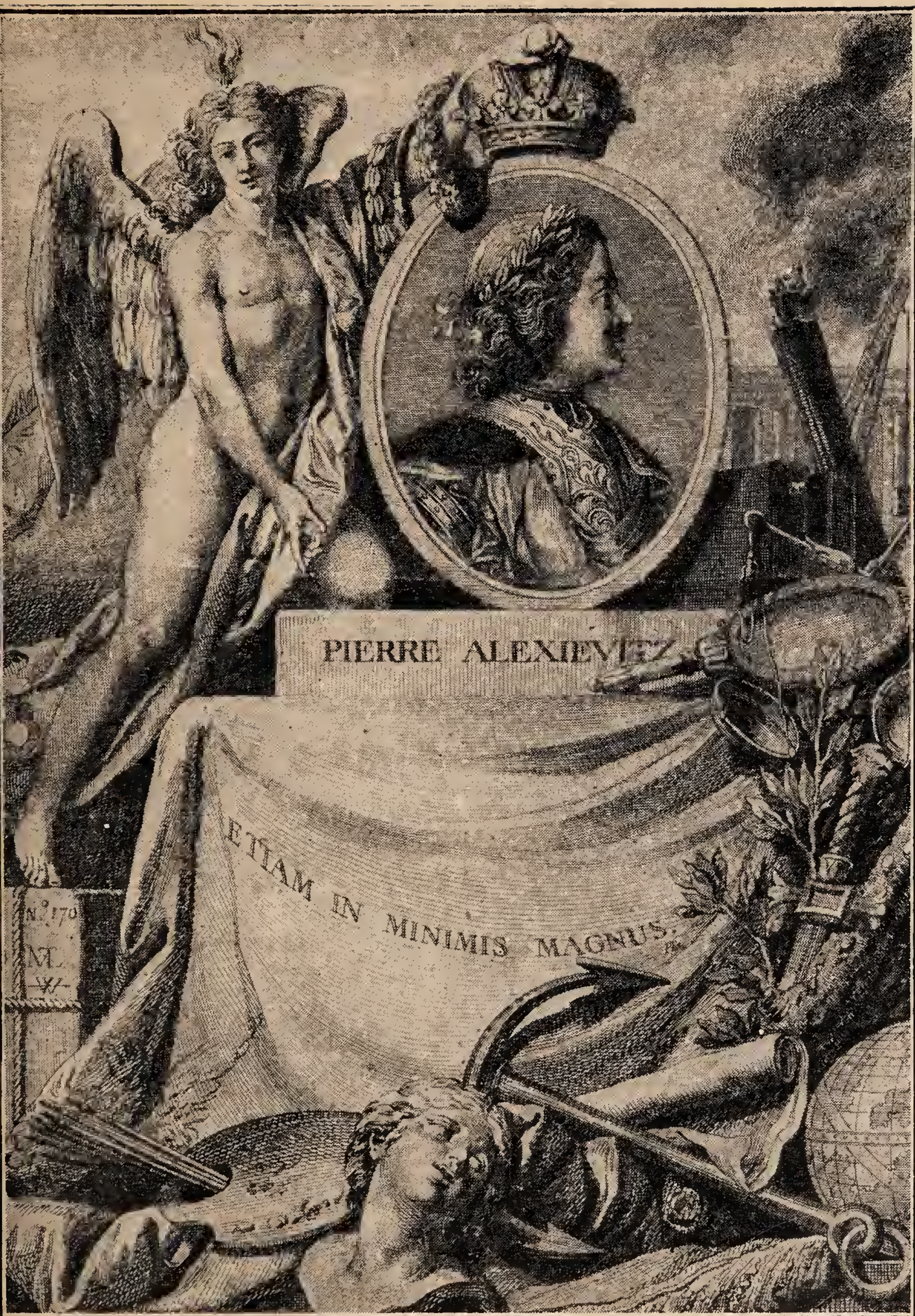
2. *Mercure de France*, cité par M. d'Haussonville.

gneurs de sa suite, qu'il avait laissés à Versailles, y avaient amené d'autres demoiselles, qu'ils firent coucher dans l'appartement de Mme de Maintenon, ce « temple de la pruderie », comme le désigne Saint-Simon. Blouin, l'ancien valet de chambre de Louis XIV, devenu gouverneur de Versailles, s'en montra tout scandalisé.

Rentré à Paris, le tzar visita la Monnaie, où fut frappée une médaille commémorative de son séjour en France ; puis, l'atelier mécanique du P. Sébastien, carme de la place Maubert, où il resta deux heures, se faisant indiquer, par son interprète, le nom et l'emploi de chaque instrument ; de là, il se rendit chez l'oculiste anglais Woolhouse, qui le fit assister à une opération de la cataracte, etc. Il se montra moins intéressé par les joyaux de la Couronne et les travaux du Dictionnaire de l'Académie.

Entre temps, il se livrait à ses extravagances et à ses débauches coutumières. Chez la duchesse de Berry, ayant pris trop de vin, il entra dans un accès de fureur tel, que le Régent parlait de rien moins que de le faire enfermer à la Bastille, pour avoir, égaré par l'ivresse, osé lui manquer de respect.

A Trianon, il lui vint l'idée saugrenue d'inonder, avec l'eau des fontaines, les seigneurs français qui l'entouraient. Il ne s'en tint pas à ces



A la gloire de Pierre le Grand
(Collection de l'auteur).

gamineries, indignes d'un monarque : à Marly, il s'enferma, raconte un contemporain, avec une maîtresse, « à qui il fit toutes ses prouesses [1], dans l'appartement de Madame de Maintenon », après quoi, il renvoya la fille avec deux écus, se vantant de son équipée devant le duc d'Orléans, en termes dont le latin seul pourrait braver l'honnêteté [2]. A Fontainebleau, il avait si bien soupé, que le duc d'Antin monta dans un autre carrosse, pour ne pas rester à côté de lui. A Petit-Bourg, où il s'était arrêté pour la nuit, on dût faire venir deux femmes du village pour le nettoyer...

1. En quittant la France, il se rendit, sur les conseils de ses médecins, à Spa, dont les eaux, selon l'expression malicieuse d'un anecdotier de la Régence, « étaient propres à rétablir les forces épuisées au jeu d'amour ». Selon le régime généralement prescrit aux malades qui fréquentaient cette station thermale, il commença par boire de l'eau de Pouhon, puis essaya l'eau de la Géronstère, alors très peu prescrite, et où il se rendait tantôt en carrosse, tantôt en berline, tantôt à cheval, le plus souvent en chaise à deux chevaux, qu'il conduisait lui-même. Sur le séjour de « Pierre le Grand aux eaux de Spa », nous ne saurions trop recommander la lecture du charmant opuscule de M. Albin Body, le très érudit archiviste de la station belge, qui donne les détails les plus circonstanciés sur cette cure impériale, dont le souvenir est loin de s'être effacé.

2. Voici comment s'exprime Louville, dans ses *Mémoires* : « *Dixit ei se salutavisse quamdam meretricem decies nocte in una, et huic datis pro tanto labore tantum duobus nummis, tunc illam exclamavisse : Sane, Domine, ut vir magnifice, sed parcissime ut imperator mecum egisti* ». *Mém.*, *loc. cit.*, II, 241.

Pour employer les termes d'un biographe contemporain, « il n'y a pas deux manières de juger ces turpitudes et ces aberrations ; on ne saurait différer que sur la manière de les expliquer ».

En Pierre le Grand se retrouve l'âme russe de son temps : c'est un barbare, en qui s'agitent des forces et des instincts primitifs. A la fois tragique et bouffon, il y a, en lui, du Louis XI et du Falstaff.

Ses emportements maniaques tiennent surtout à son infirmité ; sa cruauté serait inexplicable, si on n'admettait pas chez lui un automatisme *comitial*, avec ses impulsions soudaines, ses transports irréfléchis.

S'il se plaît dans les bas-fonds, c'est que lui-même est sorti du peuple et qu'à l'exemple de celui-ci, il recherche les plaisirs grossiers ; mais il serait injuste de méconnaître que ce cynique, ce brutal ait accompli de grandes choses, avec les moyens d'action les plus sommaires, les plus imparfaits.

En dépit de toutes les fautes, voire des crimes qui lui sont imputables, on se sent, néanmoins, porté à l'indulgence, quand on met en balance les écarts, si monstrueux soient-ils, de cette nature fruste, avec les réformes, les inspirations de génie, qui ont jailli de ce cerveau puissant mais déséquilibré.

II.

DE PIERRE LE GRAND A CATHERINE II

Dans l'oraison funèbre du prince de Condé, Bossuet se laissant aller à un de ces mouvements oratoires qui lui étaient familiers, s'écriait : « Loin de nous les héros sans humanité ! Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine. »

Pierre Ier a-t-il étouffé en lui ce don du ciel ; ou, par aventure, ne le reçut-il pas en partage ? Il n'importe : il peut avoir eu de vastes desseins, exécuté de grandes choses, avoir fait preuve d'un génie supérieur à son siècle ; son pays lui doit une immense gratitude pour les routes qu'il a ouvertes, les canaux qu'il a creusés, la marine qu'il a créée, l'armée qu'il a mise sur un pied nouveau ; pour avoir reculé à des limites, insoupçonnées jusqu'à lui, les confins de son empire ;

lui-même a pu tirer vanité d'avoir innové dans l'ordre spirituel, tout comme il avait transformé l'ordre militaire et l'ordre civil, il n'en reste pas moins que, par ses débauches crapuleuses et, plus encore, par ses rigueurs implacables envers ceux qui le touchaient de près, Pierre a mérité la sentence sévère que les historiens ont portée sur son règne.

Comme époux et comme père, il ne saurait être trop rigoureusement jugé.

Sans motif sérieux, il a répudié et fait enfermer dans un couvent la seule femme qui lui fut légitimement unie. Quant à son fils, après lui avoir solennellement promis de lui pardonner ses imprudences, il le faisait enchaîner ; puis, après un simulacre de procès, dictait à ses juges une condamnation capitale. Que le tsarévitch soit mort de frayeur en entendant son jugement ; ou qu'il ait péri suffoqué entre deux matelas par des mains vénales, c'est incontestablement son père qui l'a tué[1] ; et ce crime, de tous points inexcusable, livre le réformateur russe à l'exécration de la postérité.

A défaut de l'épouse, à défaut du fils, qui allait succéder à l'autocrate ? S'affranchissant de la loi héréditaire, Pierre le Grand s'était arrogé le droit

1. Cf. *La Russie au dix-huitième siècle*, par le prince GALITZIN.

de choisir son successeur ; comment et pour quel motif n'a-t-il pas profité de ce droit ? On ne l'a jamais démêlé ; toujours est-il qu'à défaut du grand-duc Pierre, fils de l'infortuné tzarevitch Alexis, dont nous venons de dire la triste fin, la couronne revenait à l'impératrice Catherine, que Pierre avait épousée après la répudiation de sa première femme. Mais quels chemins l'ont conduite au trône ! Quels échelons eut-elle à gravir !

Si nous en croyons les écrits du temps, le général Chéréméteff avait cédé Catherine, que la guerre lui avait livrée esclave, à Menchikoff ; peu de jours après son entrée dans la maison de son nouveau maître, elle avait pris sur celui-ci un tel ascendant, qu'on pouvait déjà pressentir sa destinée future.

Sur ces entrefaites, le tsar partait en poste de Saint-Pétersbourg (qui se nommait alors Neuhaus), pour se rendre en Pologne. Arrivé en Livonie, le monarque descendait chez son favori Menchikoff. Ayant remarqué Catherine au nombre des femmes qui servaient à table, il s'informa de quel pays elle était, comment son hôte en avait fait l'acquisition. Puis il se prit à considérer la jolie fille, la questionna, lui trouva de l'esprit, et termina son badinage, en lui disant de porter, lorsqu'il irait se coucher, le flambeau dans sa

chambre. C'était un arrêt sans appel et la belle, avec le consentement de son maître, passa la nuit dans la chambre du czar.

Pour cette fois, Pierre s'en tint à une passade; quelques années plus tard, les intolérables exactions de Menchikoff rappelaient l'empereur dans la province qu'administrait le favori.

Après avoir adressé ses réprimandes et peut-être infligé, à sa manière et selon son habitude, une correction à celui qui, malgré ses fautes, revenait bien vite en faveur, Pierre exprimait à ce dernier son étonnement de ne pas voir la belle servante dont il avait conservé le tendre souvenir. « Qu'est-elle devenue ? lui dit le tzar ; pourquoi n'est-elle point là ? » Sur un signe, Catherine s'avança, parée de ses grâces naturelles, mais l'embarras peint sur son visage. Menchikoff était troublé, Pierre était ému, Catherine seule conservait son sang-froid. Le repas était près de prendre fin ; la jeune fille s'approcha, tenant une soucoupe, sur laquelle il y avait plusieurs petits verres ; le tzar, en prenant une de ses mains, s'exprima en ces termes familiers : « A ce qu'il paraît, nous ne sommes plus en aussi bons termes qu'à mon premier voyage ; mais je compte bien que nous ferons notre paix ce soir ; » et se tournant vers Menchikoff, il ajoutait, sur un ton qui n'admettait pas de réplique : « Je l'emmène. »



Catherine Ire, Tsarine de Russie
(Collection de l'auteur).

Trois jours après, le souverain, comme frappé d'une réflexion subite, disait à son favori : « Je garde Catherine ; elle me plaît ; il faut que tu me la cèdes. »

Jusqu'alors Pierre, avait été dominé surtout par une grossière sensualité ; sa puissante nature trouvait sa pleine satisfaction dans l'orgie, et ses conquêtes improvisées ne duraient que l'espace d'un moment ou d'une nuit. Catherine lui révéla le charme du véritable amour ; elle fut sa première et, probablement, son unique passion. La brute s'était transformée, humanisée à son contact ; la violence de son tempérament ne faillit reparaître que lorsqu'il se vit bafoué, ridiculisé par celle qui avait foulé aux pieds le serment de fidélité qu'elle lui avait juré. Sans le prince Repnine, qui parvint à l'en détourner, Pierre eût renouvelé la sanglante tragédie d'Anne de Boleyn. Il eut, un instant, en effet, la tentation de se venger de la mère sur les deux filles qu'il avait d'elle. Voici la scène dont fut témoin une jeune Française, attachée au service des princesses.

Le czar, revenant un soir de la forteresse de Saint-Pétersbourg, où l'on travaillait au procès du sieur Mœns de la Croix — le chambellan qui avait attiré les regards de Catherine — le czar entra, inopinément et sans suite, dans la chambre

où les deux jeunes princesses s'occupaient à des ouvrages de leur sexe, avec plusieurs jeunes filles placées près d'elles, pour leur éducation et leur amusement. Il avait l'air si terrible, si menaçant et si hors de lui, que tout le monde fut saisi de frayeur en le voyant entrer. Il était pâle comme la mort, et avait les yeux étincelants et égarés. Son visage et tout son corps étaient agités de tremblements convulsifs.

Pendant plusieurs minutes, il se promena dans la chambre, sans proférer la moindre parole, regardant avec des yeux terribles ses filles qui, effrayées et tremblantes, s'esquivèrent tout doucement et se réfugièrent, avec le reste de la compagnie, dans une autre pièce.

L'empereur tira et remit plus de vingt fois dans le fourreau le couteau de chasse qu'il portait ordinairement à son côté ; il en frappa les murailles et la table à plusieurs reprises, en faisant des grimaces si affreuses, que la dame de compagnie qui, seule, n'avait pu réussir à se sauver, ne sachant où se mettre, se dissimula du mieux qu'elle put sous la table, où elle resta jusqu'à ce que le furieux fût sorti. Cette scène muette dura près d'une demi-heure, pendant laquelle le czar ne fit que frapper des poings et des pieds, jeter par terre son chapeau et tous les objets qui se présentaient à lui. Enfin, en sortant, il tira la porte

avec une violence telle qu'elle éclata en morceaux.

Quel sort eût subi l'impératrice, si Pierre eût vécu plus longtemps ! On le devine, d'après la scène que nous venons de rapporter. La seule vengeance qu'il tira d'elle, ce fut de la promener lentement dans une carriole, où il avait pris place à ses côtés, autour du cadavre de son amant, cherchant à surprendre sur sa figure une émotion, un trouble quelconque ; mais ses traits demeurèrent impassibles, aucun signe ne trahit ses sentiments.

Son époux mort, les droits de Catherine eussent été douteux, sans l'intervention de Menchikoff, dont l'audace la plaça sur le trône. Elle ne l'occupa que deux ans ; mais son passage n'y fut ni sans dignité ni sans éclat. « Elle gouverna ses peuples avec plus de douceur que son mari, tout en suivant ses règles et maximes de gouvernement », a écrit un mémorialiste contemporain [1], ajoutant « qu'elle montra un rare courage et une valeur peu commune dans les personnes de son sexe ; qu'elle se plaisait dans le bruit des armes et dans la vie des camps, où elle avait toujours accompagné le czar ; que peu de personnes piquaient un cheval avec plus de grâce qu'elle ; que, par un goût extraordinaire pour la naviga-

1. *Mémoires de Villebois.*

tion et la marine, elle se donnait, presque tous les dimanches et fêtes, le spectacle d'un combat naval ; qu'elle visitait souvent les arsenaux et les ateliers de son amirauté ; et qu'en 1726, si son conseil ne s'y fût opposé formellement, elle eût monté sur sa flotte, pour aller en personne combattre celle d'Angleterre et de Danemark combinées, qui étaient venues arrogamment mouiller dans la rade de Revel, sous prétexte de pacifier les affaires du Nord ».

Tout en parlant facilement plusieurs langues, Catherine ne savait ni lire, ni écrire. Sa fille, Élisabeth, écrivait et signait pour elle ; mais, seule, l'impératrice prenait les décisions. Elle sut gouverner avec fermeté, mais elle n'ignora pas non plus l'art d'aimer et elle ne se piqua pas de constance : en moins de deux ans, elle donna deux successeurs à l'infortuné Mœns de la Croix, qui avait, pour lui éviter l'outrage du déshonneur, subi le dernier supplice, pour un crime imaginaire dont il avait consenti à s'accuser.

A la mort de Catherine Ire, le bruit courut à Saint-Pétersbourg qu'elle avait été empoisonnée par du café préparé à cet effet ; toujours est-il qu'après s'être rétablie, du moins en apparence, d'un mal de langueur qui la tenait alitée depuis près de deux mois, elle ressentit des douleurs violentes et succomba presque subitement.

La loi laissait à Catherine le choix de son successeur ; par son testament, elle désigna, pour régner après elle, un enfant de onze ans, le grand-duc Pierre Alexiewitch, fils du tzarewitch mis si cruellement à mort par son père, Pierre I[er].

Le règne de Pierre II fut éphémère et sans éclat. Après les fiançailles du nouvel empereur, on mit tout en œuvre pour le distraire ; on organisa des parties de chasse, des fêtes de toute espèce. L'empereur, qui s'était livré sans ménagement à ces exercices et ces divertissements, tomba tout à coup malade et présenta bientôt les symptômes de la petite vérole ; il en était presque complètement guéri, lorsque, se mettant à la fenêtre pour respirer l'air, il eut une rechute, à laquelle il ne tarda pas à succomber.

Pierre II avait à peine fermé les yeux que le Conseil de l'Empire proclamait à l'unanimité, pour lui succéder, Anne, fille cadette d'Ivan, frère aîné de Pierre le Grand et qui, conjointement avec ce dernier, avait régné pendant quelque temps. Anne était veuve, sans enfants, du dernier duc de Courlande.

La duchesse de Courlande avait pris l'engagement d'exercer le pouvoir aux conditions qui lui avaient été imposées par les deux assemblées qui constituaient le Grand Conseil de l'Empire ; elle

s'était prêtée d'autant plus docilement à ce qu'on exigeait d'elle, qu'elle avait été appelée à régner sans y avoir aucun droit. Elle avait solennellement juré de ne déclarer la guerre, ni signer la paix, ni établir de nouveaux impôts, ni nommer aux grandes charges, sans avoir, au préalable, pris l'avis du Conseil. Elle reçut, en récompense de sa soumission, tous les honneurs dus à son rang.

Bientôt elle s'affranchit de cette tutelle encombrante, et, dès qu'elle fut véritablement maîtresse, elle rappela auprès d'elle, en lui confiant les fonctions de chambellan, un de ses favoris, qu'elle combla d'honneurs et de richesses.

Cependant la vie de l'impératrice Anna Ivanovna touchait à son terme. Sur le point de quitter ce monde, elle fit connaître sa volonté dernière : elle déclara qu'elle laissait la couronne à son fils, Ivan VI, encore au berceau, et désigna le duc de Courlande comme régent, pendant la minorité de l'enfant-roi. Mais une révolution de palais ne tardait pas à renverser le duc, et la princesse Anne, nièce de l'impératrice défunte, prenait sa place.

Quelques mois à peine s'étaient passés, qu'un nouveau coup d'État se produisait. Le 25 novembre 1741, la princesse Élisabeth, fille de Pierre le



Anne-Iwarowna, Czarine de Russie

Grand et de Catherine Ire, suivie de trois cents grenadiers, pénétrait, à une heure du matin, au palais impérial et faisait arrêter le jeune empereur, sa petite sœur et des personnages de moindre importance, faisant partie de leur suite ou de leur maison. A sept heures du matin, tout était fini : le trône était acquis à la branche pétrovienne, qui l'a conservé jusqu'à nos jours.

Le véritable auteur de ce coup d'audace avait été un Français, M. de la Chétardie, secondé par un chirurgien du nom de Lestocq. Élisabeth les récompensa l'un et l'autre, magnifiquement, de leur service. M. de la Chétardie, rappelé peu de temps après la révolution qui venait de s'accomplir, reçut, en partant, des présents évalués à un million de francs. Quant à Lestocq, il fut nommé premier médecin, avec de gros appointements, conseiller privé, ce qui lui donnait le rang de général, président du collège médical, et il lui fut en plus alloué une pension de sept mille roubles [1].

1. L'ambassadeur anglais, M. Finch, écrivait à la date du 19 décembre (1741) : « L'impératrice a donné à M. Lestocq une pension de 7.000 roubles par an, et le titre de conseiller intime actuel, qui lui donne le rang de général en chef. Il reste médecin ordinaire de Sa Majesté, et il va avoir la direction du département de la médecine en Russie. Sa Majesté lui a donné aussi son portrait entouré de pierres précieuses, de la valeur de 20.000 roubles, qu'il porte autour du cou, attaché à un ruban

Hermann, comte de Lestocq, mérite quelques lignes de biographie.

Fils d'un chirurgien français protestant, il avait quitté son pays à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes et était parti en Russie, pour s'y créer une situation. Envoyé, pour nous ne savons quel méfait, en Sibérie, il ne tarda pas à être rappelé d'exil.

Devenu premier chirurgien de la princesse Élisabeth, il sut lui persuader qu'elle avait des droits au trône, travailla pendant une année entière à lui gagner un parti. Comme celle-ci hésitait à se lancer dans une aventure, Lestocq dessina, sur une carte, la princesse, la tête rasée, et lui, sous une roue ; au revers de la carte, la même princesse était représentée sur un trône, tandis que le médecin était sur les marches, paré d'un grand cordon. Lui montrant ces deux images symboliques, Lestocq dit à la future impératrice : « Ce soir, l'un ; ou demain, l'autre ! »

Cette nuit-là même, il la conduisait au palais, escortée de cent vieux soldats, qui avaient servi sous Pierre le Grand. En arrivant au premier corps de garde, un tambour commençait à battre

bleu. Le jour anniversaire de la naissance de l'Impératrice, sa femme était à la Cour le matin, et le soir au bal, où tout le monde s'estimait très heureux d'avoir l'honneur de danser avec elle. »



Élisabeth Pétrowna, fille de Pierre Ier.

(Collection de l'auteur).

l'alarme ; mais ou Lestocq ou la princesse — car ils se sont toujours disputé l'honneur d'avoir eu cette présence d'esprit — en crevèrent la caisse d'un coup de couteau.

La sentinelle, qui gardait la chambre du jeune Empereur, ayant voulu s'opposer au passage des conjurés, et ayant effleuré de sa baïonnette la poitrine de celle qui était à leur tête : « Malheureux ! lui cria Lestocq [1] ; que fais-tu ? Demande ta grâce à ton Impératrice ! » Et la sentinelle abaissa son arme. Ce fut le signal de la débandade, et du ralliement au pouvoir naissant.

Le portrait de la fille de Pierre Ier a été souvent esquissé. C'était, à ce qu'il semble, une assez bizarre souveraine, « agitée et indolente à la fois, ardente au plaisir et pourtant curieuse des affaires, employant des heures à sa toilette, faisant attendre, des semaines ou même des mois, une signature et un ordre... Voluptueuse, dévote, incrédule et superstitieuse [2] ; passant, à tout in-

1. Sur une accusation de haute trahison, dont la preuve ne fut jamais faite, Lestocq fut arrêté, dépouillé de tous ses biens, puis exilé dans un village du gouvernement d'Archangel, où il vécut jusqu'à la mort d'Elisabeth, dans la plus extrême indigence.

2. « Tantôt impie, tantôt fervente, dit d'elle le chevalier d'Eon, qui l'avait approchée, incrédule jusqu'à l'athéisme, bigote jusqu'à la superstition, elle passe des heures entières à genoux

stant, des excès d'une débauche qui ruine sa santé à des excès d'exaltation religieuse qui égarent sa raison[1] ».

Une névrosée complète, dirions-nous aujourd'hui.

Le baron de Breteuil a relaté, dans un de ses rapports diplomatiques, qu'ayant à signer, en 1760, le renouvellement du traité conclu avec la cour de Vienne quatorze ans auparavant, l'impératrice Élisabeth avait déjà écrit les trois premières lettres de son nom : *Éli*, quand une guêpe vint se poser sur sa plume. Elle s'arrêta net, et ne se décida qu'au bout de six mois à compléter sa signature.

Le portrait ne serait pas complet, si nous n'ajoutions que Sa Majesté avait un goût marqué pour les liqueurs fortes : il lui arrivait d'en être incommodée, au point de tomber en syncope ; il fallait alors, au plus vite, couper sa robe et son corset. Elle n'avait pas besoin d'être sous l'influence de l'alcool pour être d'humeur peu accommodante : elle battait, dit-on, sans le moindre motif, ses serviteurs et ses femmes, et elle se montra particulièrement cruelle à l'égard de l'une d'elles, qui avait eu surtout le tort d'être sa rivale et d'être

devant une image de la Vierge, parlant avec elle, l'interrogeant avec ardeur et lui demandant en grâce dans quelle compagnie des gardes elle doit prendre l'amant du jour. »

1. *La Jeunesse de Catherine II*, par Ch. du Bouzet ; Paris, 1860.

plus belle qu'elle. Élisabeth lui fit percer la langue d'un fer rouge, et administrer vingt coups de knout de la main du bourreau, alors que la malheureuse était enceinte et près d'accoucher !

Bien qu'en apparence solidement assise sur le trône qu'elle avait conquis par surprise, Élisabeth vivait dans des transes continuelles. Elle avait eu sous les yeux trop d'exemples de retours imprévus de fortune, pour s'en croire définitivement à l'abri.

Ivan, encore en bas âge, était tenu dans une étroite et rigoureuse captivité ; ses partisans, s'il lui en restait, se cachaient ; il avait été interdit, sous les peines les plus sévères, de prononcer son nom, et même de conserver une seule des pièces de monnaie frappées sous son règne.

Élisabeth n'était cependant pas tranquille ; elle cherchait en vain à se rassurer contre un péril qu'elle sentait toujours imminent, dormant rarement deux jours dans la même chambre ou dans le même palais, ne fermant pas l'œil la nuit, dans la crainte d'un événement qu'elle ne cessait d'appréhender.

Afin d'ôter à Ivan toute chance de reprendre la couronne, Élisabeth, déterminée à ne pas se marier, mandait d'Allemagne, auprès d'elle, son neveu, le duc de Holstein-Göttorp, fils de sa sœur aînée, et qui fut déclaré héritier de sa tante, avec le titre de grand-duc de Russie.

Bien que le grand-duc n'eût pas l'âge nubile, Élisabeth ne perdit pas de temps pour lui trouver une femme. Son choix tomba sur la petite princesse Sophie d'Anhalt-Zerbst, qui devait prendre plus tard le nom de Catherine II, sous lequel elle s'est rendue célèbre.

Les deux époux futurs étaient quelque peu parents : leurs deux grands-pères étaient frères.

La politique n'avait pas contribué seule à cimenter cette union ; l'amour fut, dit-on, de la partie. Comment disparut-il sans retour ? Les circonstances méritent d'en être rapportées.

Le fiancé, à la suite de la petite vérole, avait été horriblement défiguré ; la maladie « dévora ses traits, dépouilla son front, déforma son corps, si élégant autrefois ».

Catherine était alors à Moscou. Elle se hâta, terrifiée, de revenir à Pétersbourg, traversa en courant les salons du palais d'hiver, s'élança au-devant de son mari, le regarda sans mot dire, fit un geste d'invincible horreur et s'évanouit. Que ce récit nous livre la vérité sans quelque déformation, nous n'oserions en répondre ; quoi qu'il en soit, les préparatifs du mariage commençaient peu après cet événement, qu'on a si diversement commenté.

En raison de l'état de santé du grand-duc, qui

se rétablissait lentement, la date de la cérémonie avait dû être plusieurs fois remise ; elle fut enfin célébrée le 1er septembre 1745.

Mais, avant de poursuivre notre historique, faisons plus ample connaissance avec les jeunes époux.

Et d'abord, le grand-duc s'offre à notre crayon, empressons-nous de le silhouetter ; nous y serons aidé par de nombreux mémorialistes et par le mieux informé de tous, la grande-duchesse elle-même, dont les confidences viendront s'ajouter aux témoignages multiples recueillis aux sources les moins suspectes.

Le jour de la naissance de l'enfant qui sera Pierre III, le premier ministre du grand-duché de Holstein mandait à Saint-Pétersbourg, que la tzarevna, Anne Petrovna, venait d'accoucher d'un garçon « bien portant et robuste ». Simple fiction diplomatique : le nouveau-né était, au contraire, chétif et mal bâti ; sa mère mourait trois mois plus tard « de phtisie ou de consomption ».

La faiblesse de sa constitution imposa de grands ménagements à ceux qu'on avait chargés de son éducation ; jusqu'à sept ans, il resta entre les mains des femmes. Il eut ensuite un maître de langue française ; presque simultanément, on faisait passer l'enfant sous la discipline des officiers

de la garde holsteinoise. On projetait déjà d'en faire un militaire, un « soldat de chambrée et de corps de garde », plutôt qu'un homme ; ainsi contracta-t-il « le goût du métier, dans ce qu'il a de plus bas, dans ses vulgarités, ses rudesses et ses minuties ».

Est-ce dans le commerce de la soldatesque qu'il acquit la funeste passion dont il ne parvint jamais à se guérir ? Nous ne chercherons pas à le déterminer ; contentons-nous d'enregistrer le fait : à dix ans, Pierre marquait un penchant décidé pour la boisson, et bien qu'on exerçât sur lui une surveillance continuelle, on avait de la peine à l'empêcher de se griser. Catherine a conté, dans ses *Mémoires*, qu'un jour, ayant été conviée avec son mari à la table impériale, le grand-duc, assis entre l'impératrice et le maréchal du palais, se grisa si fort avec ce dernier, qu'il passa toute mesure, ne sachant plus ni ce qu'il disait ni ce qu'il faisait, balbutiant et divaguant, au point que l'impératrice, scandalisée, se leva de table plus tôt qu'à l'ordinaire, afin d'éviter un éclat.

Quand il devint empereur, Pierre III se mit à boire de la bière et à fumer avec excès, « jusqu'à ce qu'il tombât ivre-mort [1] ».

Une scène, dont le baron de Breteuil nous a

1. *Le Roman d'une impératrice*, par K. Waliszewski.



PIERRE III, czar de Russie.

conservé le récit[1], atteste qu'il s'oubliait complètement, quand il se trouvait dans ce fâcheux état.

C'était le 25 février 1762, à un souper offert par le chancelier Vorontsof. On était resté à table depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures du matin et, durant tout le repas, le tzar n'avait cessé de « brailler, boire et déraisonner ».

A la fin du souper, il se leva en titubant, pour porter un toast au roi de Prusse : ce fut un chaos de paroles inintelligibles ; après quoi, le tsar, suivi de ses invités, passa au salon de jeu, où, pendant des heures entières, il tint la partie, tout en buvant de la bière anglaise et du punch.

Sous le règne d'Élisabeth, il avait plus de contrainte ; mais, déjouant la police de la souveraine, il avait réussi à organiser une véritable contrebande des liquides. Un accident imprévu fit tout découvrir : le feu ayant pris à la maison qu'habitait le futur tsar, on se mit en devoir d'enlever en hâte les meubles dont elle était remplie ; or, il y avait, parmi ceux-ci, de grandes commodes, auxquelles Pierre avait recommandé de veiller avec un soin particulier ; mais, en dépit

1. C'est M. de Breteuil qui écrivait, peu après l'accès au trône de Pierre III : « La vie que l'empereur mène est la plus honteuse. Il passe les soirées à fumer, à boire de la bière et ne cesse ces deux exercices qu'à cinq ou dix heures du matin, et presque toujours ivre-mort. »

de ses recommandations, les tiroirs s'ouvrirent au cours de ce déménagement improvisé, et il s'en échappa quantité de bouteilles : bouteilles de vin, bouteilles d'eau-de-vie, bouteilles de liqueurs ; ces commodes recélaient la cave secrète de Son Altesse !

Jusqu'à son mariage, et même longtemps après, Pierre passa son temps à des enfantillages indignes de son rang et de son âge : à la lettre, il jouait à la poupée, tantôt seul, tantôt en compagnie de ses valets.

Il avait fait dresser un théâtre de marionnettes dans sa chambre et il y invitait même des dames. Ce spectacle, au dire de Catherine, était « la chose du monde la plus insipide ».

Voulait-on lui faire sa cour, on lui donnait des joujoux d'enfant, qu'il aimait à la folie ; mais, sentant le ridicule de ces jeux, il ne s'y livrait qu'en cachette. Pendant le jour, il les dissimulait sous son lit ; aussitôt après son souper, le grand-duc se couchait et, les verrous tirés, jouait jusqu'à une ou deux heures du matin, obligeant parfois la grande-duchesse à prendre part à ce divertissement, pour lequel elle ne se sentait qu'une médiocre attirance ; souvent elle en prenait son parti, mais parfois elle en était excédée, voire incommodée

Une nuit, quelqu'un vint troubler la fête.



PIERRE III.

C'était une envoyée de l'Impératrice, qui sans doute avait eu vent de ces amusements nocturnes ; on n'eut que le temps de dégarnir le lit et de fourrer tous les brimborions qui l'encombraient sous la couverture. Cela fait, on ouvrit; mais la dame, furieuse qu'on l'eût fait attendre, se retira en murmurant, annonçant qu'elle allait se plaindre à sa maîtresse de ce manque d'égards et de la désobéissance aux prescriptions impériales.

Était-il fatigué des poupées, le jeune Pierre prenait ses soldats, de bois et de plomb, les disposait en rangs de parade, et les passait en revue, « en grand uniforme, bottes à éperons, hausse-col et écharpe ». Il ne manquait pas de célébrer très régulièrement les fêtes de cour par un feu roulant, produit avec des bandes de laiton, clouées le long des tables.

Un jour que Catherine rentrait, sans s'être fait annoncer, dans l'appartement de son époux, sa vue fut frappée par un gros rat, que celui-ci avait fait pendre, avec tout l'appareil du supplice, au milieu d'un cabinet, qu'il s'était fait ménager à l'aide d'une cloison. Quel crime avait commis le rongeur, pour mériter la peine capitale? Il avait grimpé par-dessus les remparts d'une forteresse en carton et avait mangé deux sentinelles,

en amadou, en faction sur un des bastions! Le coupable, jugé selon les lois de la guerre, avait été condamné à la potence; il devait rester exposé pendant trois jours en public, « pour l'exemple ».

Comme le remarque malicieusement Catherine, le rat aurait pu arguer, pour sa justification, qu'il n'avait pas été admis à présenter sa défense.

Comment s'était-on saisi du rat, pour lui infliger le châtiment suprême? Un chien de la meute grand-ducale s'en était chargé.

Cette meute comprenait huit ou dix chiens de chasse, que le grand-duc avait, par une de ces délicatesses dont il était prodigue, logés derrière une cloison de bois, qui séparait seule le chenil de la chambre à coucher de la grande-duchesse.

Celle-ci se plaignait-elle de l'odeur infecte qui pénétrait dans la pièce, il répliquait qu'il n'y avait pas possibilité de les loger dans un endroit autre que ce réduit, où on ne pouvait en soupçonner la présence, et qu'il fallait supporter cette incommodité, faute de trouver mieux.

Pierre avait tenu à dresser lui-même ses chiens, et sa méthode de dressage était, pour le moins, originale.

Dès le matin, il les poursuivait d'une chambre à l'autre à grands coups de fouet, en criant comme à la chasse. Ceux de ces animaux qui se déro-

baient à ses coups, ou qui refusaient de marcher, étaient châtiés avec la dernière rigueur, ce qui les faisait aboyer encore plus fort. Entendant un jour des plaintes d'un de ces chiens, un « petit charlot de race anglaise », que le doux adolescent soulevait par le collier d'une main et frappait avec un manche de fouet de l'autre, tandis qu'un domestique kalmouck le tenait par la queue, Catherine crut devoir intervenir en faveur de la pauvre bête, mais la brute ne fit que redoubler les coups. Ne pouvant supporter ce spectacle cruel, la jeune femme se retira, les larmes aux yeux, dans son appartement.

Lorsqu'il était las de cet exercice, « détestable pour les oreilles et le repos de ses voisins », le jeune autocrate se mettait à râcler du violon ; il ne connaissait pas une note, mais cela n'avait à ses yeux aucune importance, car il faisait consister la beauté de la musique dans la force avec laquelle il tirait des sons de l'instrument. Parfois, il lui prenait fantaisie d'en jouer pour divertir ses gens. Un hiver qu'il n'y eut aucun divertissement à la Cour, il imagina d'organiser des mascarades ; tout le personnel reçut l'ordre de se travestir ; il les fit danser et dansa même avec eux, dans la propre chambre de sa femme. La fête s'étant prolongée assez avant dans la nuit, Catherine, sous prétexte de migraine, s'assoupit

sur un canapé, mais toujours en habit de masque, pour obéir aux caprices de son fantasque époux, lesquels se manifestaient sous les formes les plus imprévues, comme dans la circonstance suivante.

Un samedi saint, Catherine, harassée des exercices de dévotion de la semaine et devant veiller la nuit de Pâques, s'était couchée dès cinq heures du soir. A peine était-elle au lit, que le grand-duc arrivait tout hors d'haleine : « Levez-vous de suite ; vous allez manger des huîtres du Holstein ! » Il prisait fort ces mollusques et il les aimait d'autant mieux qu'ils lui arrivaient de son pays natal. Catherine ne voulant pas désobliger son mari, et désireuse d'éviter une querelle qu'un refus n'eût pas manqué de provoquer, obéit à l'injonction maritale. Bien qu'ayant touché à peine au mets qui lui avait été servi, elle en fut très incommodée ; il convient d'ajouter qu'elle s'était couchée par là-dessus, puis s'était relevée au milieu de la nuit pour aller à l'église : le froid, la fatigue, autant que les huîtres, l'avaient indisposée.

Elle en arriva bientôt à ne plus pouvoir supporter le vacarme qu'on menait dans l'appartement de son mari, où l'on faisait un tapage de corps de garde. Pierre se plaisait à faire faire

l'exercice à ses valets, leur donnant des grades ou les dégradant, selon son humeur, changeant d'uniforme jusqu'à vingt fois par jour. Lorsqu'il fut installé à Oranienbaum, il enrégimenta toute sa suite : chambellans, gentilshommes de la chambre, adjudants, domestiques de la cour, chasseurs, jardiniers, tous eurent le mousquet sur l'épaule. Catherine n'eut d'autre ressource, pour ne pas être importunée par le bruit, que de se reléguer dans une pièce étroite, munie de trois portes et deux fenêtres, et où l'air pénétrait de tous les côtés. La grande-duchesse condamna une des portes, mit une portière en drap et un paravent, puis plaça de ce côté la chaise longue qui lui servait de lit; grâce à ces précautions, elle en fut quitte pour une série de fluxions, qui durèrent tout l'hiver.

Non content de se montrer l'être grossier et insupportable qu'il n'avait jamais cessé d'être, Pierre s'appliquait, en toute occasion, à se rendre odieux. Fréquemment, il se mettait au lit ivre-mort, et, entre deux hoquets, s'épanchait en confidences sur ses amours de passage. Quinze jours après leur mariage, il ne laissait pas ignorer à sa jeune femme qu'il était violemment épris d'une demoiselle d'honneur de l'Impératrice. Il déclarait à son chambellan, presque sous les yeux de Catherine,

qu'il n'y avait pas de comparaison entre cette demoiselle et sa femme, et se fâchait contre le malavisé, qui avait osé le contredire. Il accusait, du reste, sur ce chapitre, une perversion de goûts singulière, semblant prendre un malin plaisir à choisir de préférence les êtres les plus disgraciés de la nature, comme par bravade. L'Impératrice ne parvenait pas à en prendre son parti ; il dédaignait ses observations et passait outre.

Un jour de l'an, Sa Majesté avait fait au grand-duc et à la grande-duchesse l'honneur de les admettre à sa table, sous le dais impérial. Élisabeth était, ce soir-là, de très bonne humeur et en veine de causerie. Au cours du dîner, son regard s'arrêta soudain sur une figure qui la choquait ; en la désignant, elle demanda quelle était « cette personne si maigre, si laide, à cou de grue », assise à la place qu'elle indiquait. — « C'est Mlle Marthe Chafiroff », lui fut-il répondu. Mlle Chafiroff était, depuis peu, la Circé qui avait conquis le cœur du grand-duc. L'Impératrice se mit à rire aux éclats et, se tournant vers Catherine, se contenta de dire, parlant de la peu intéressante personne : « Elle me rappelle le proverbe russe : *Long cou n'est bon que pour la pendaison.* »

Le grand-duc dut l'entendre, comme tout le

monde, mais il garda le silence ; le sarcasme impérial passa de bouche en bouche, sans qu'il songeât à élever la voix. Malgré cette leçon, il n'en continua pas moins à poursuivre de ses assiduités celles qui lui opposaient d'autant moins de résistance, qu'en raison de leurs imperfections physiques elles étaient plus négligées.

Il y avait, entre autres, une princesse de Courlande qu'il ne quittait d'un pas, lui prodiguant mille galanteries, en présence même de sa femme. Elle n'était, cependant, pourvue d'aucun de ces charmes capables de retenir les hommes : petite, laide, contrefaite, elle réunissait en elle tout ce qui pouvait les rebuter.

Un soir, au moment où Catherine se levait de table, une de ces dames s'enhardit à lui dire : « Tout le monde est surpris et choqué de voir le grand-duc vous préférer cette bossue. — Qu'y faire ? » répliqua Catherine, et pour ne pas laisser voir à vif la blessure de son amour-propre, elle retint les larmes qui allaient couler de ses yeux et se retira dans sa chambre. Son mari vint bientôt l'y rejoindre, ivre comme à son ordinaire. Il se mit à entretenir sa femme des qualités de sa belle, ne s'apercevant pas ou feignant de ne pas s'apercevoir que Catherine, plongée dans le sommeil, ne pouvait l'entendre. Alors le grand-duc éleva la voix. Voyant que la grande-duchesse s'obstinait à ne

pas se réveiller, il lui donna deux ou trois coups de poing assez forts dans les côtes, en grommelant contre ce sommeil par trop rebelle; puis, de guerre las, s'endormit à son tour. « Je pleurai beaucoup cette nuit, écrit Catherine, de la chose même et des coups de poing qu'il m'avait donnés et de ma situation à tous égards aussi désagréable qu'ennuyante (*sic*). Le lendemain, il parut avoir honte de ce qu'il avait fait. Il ne m'en parla pas et je fis semblant de ne pas l'avoir senti [1]. »

Il parut s'assagir pendant quelques jours ; puis il recommença à faire la cour à toutes les demoiselles d'honneur de sa femme. Celle qu'il distingua et pour laquelle il alla jusqu'à vouloir répudier Catherine, fut la « freiline » Vorontsoff, gravée de la petite vérole, « dont le teint était olive et qui était malpropre au suprême degré ».

Un jour, soupant avec sa maîtresse, il envoyait chercher le comte Hordt, qui tenait compagnie à l'Impératrice. Le Suédois, n'osant dire à Catherine où on lui demandait d'aller, se décidait à décliner l'invitation ; alors, Pierre arrivait

1. *La Jeunesse de la grande Catherine;* souvenirs autobiographiques de l'Impératrice, annotés, d'après les documents d'archives et les mémoires, par Albert Savine; Paris, Louis-Michaud, 1910.

lui-même, annonçant brutalement au comte qu'on l'attendait chez la Vorontsoff et qu'il devait se résoudre à l'y suivre.

Par ce que nous avons dit, on a pu voir se dégager, dans ses lignes principales, la physionomie de l'être qui devait tenir en mains les rênes d'un grand empire; mais il nous faut compléter, par quelques traits, un dessin encore imparfait.

A la date des 10 et 11 mai 1746, moins de neuf mois après l'union des jeunes époux, deux documents, relatifs au grand-duc et à la grande-duchesse, étaient soumis à la signature de l'Impératrice régnante : il s'agissait d'instructions rédigées par le chancelier Bestoujef, pour le gouverneur et la gouvernante de leurs Altesses.

La « personne de distinction » appelée à tenir compagnie au grand-duc, est-il dit dans la pièce émanée de la chancellerie, « s'emploiera à corriger certaines habitudes malséantes de son Altesse Impériale : comme, par exemple, étant à table, de répandre le contenu de son verre sur la tête des gens de service ; d'interpeller ceux qui ont l'honneur de l'approcher, et jusqu'aux personnages étrangers admis à la cour, avec des propos grossiers et des plaisanteries indécentes ; de se défigurer en public avec des grimaces et des contorsions conti-

nuelles, imprimées à tous ses membres... » Quant à Catherine, on articulait contre elle des imputations qui ne laissaient pas d'être sérieuses : on lui reprochait notamment sa « familiarité excessive avec les jeunes seigneurs fréquentant la Cour, les gentilshommes de chambre, voire les pages et les valets ; » nous verrons comment elle s'en défendra, sans parvenir à nous convaincre de l'innocence de ses intentions et du peu de gravité de ses actes. On articulait, en outre, contre la jeune épouse, un grief dont il lui fut beaucoup plus aisé de se justifier.

L'Impératrice s'était montrée particulièrement fâchée que le couple restât si longtemps stérile et voulut savoir à qui des deux intéressés en remontait la responsabilité. Elle leur fit annoncer, par une dame attachée à son service, qu'elle enverrait un médecin pour visiter le mari, une sage-femme pour examiner sa compagne. Comme on était dans la première semaine du carême, l'Impératrice dispensait les époux, par une faveur spéciale, de faire leurs dévotions, parce que le grand-duc disait que le bain nuisait à sa santé.

Comme toutes les autres coutumes et habitudes russes, le grand-duc avait pris les bains en aversion. Il soutint, devant l'envoyée de l'Impératrice,



CATHERINE II.

qu' « il ne fallait pas lui ordonner ce qui répugnait à sa nature; qu'il savait que le bain, où il n'avait jamais été, lui était contraire ; qu'il ne voulait pas mourir ; que la vie était ce qu'il y avait de plus cher et que l'Impératrice ne l'obligerait jamais d'y aller ». Devant une volonté aussi opiniâtre, il fut pris le parti le moins ferme, celui de céder. On se montra moins accommodant sur le chapitre, autrement important, que nous allons aborder.

On saisit un prétexte spécieux pour renouveler à la grande-duchesse des remontrances qui lui avaient été déjà faites. Catherine avait coutume de s'habiller en habit de cheval et de « monter en homme » : un jour de Cour, l'Impératrice dit à sa dame de confiance, Mme Tchoglokoff, que cette manière de monter empêchait d'avoir des enfants et que cet habillement ne convenait point à une jeune femme. Mme Tchoglokoff répliqua que, « pour avoir des enfants, il n'en était pas question ; que ceux-ci ne pouvaient venir sans cause et que, quoique leurs Altesses Impériales fussent mariées depuis 1745, cependant la cause n'en existait pas. » Alors, S. M. gronda sa suivante de n'avoir pas prêché les parties en cause sur cet article et elle marqua, en cette circonstance, beaucoup d'humeur.

Auquel des deux époux la stérilité était-elle

imputable ? Le problème n'est pas d'une solution aussi aisée qu'il semblerait.

A s'en rapporter au factum rédigé par Bestoujef et qui est un document psychologique d'un prix inestimable; la grande-duchesse aurait eu quelques torts, on l'engageait, en termes dépourvus de toute ambiguïté, « à se prêter, plus docilement que par le passé, aux goûts de son mari; à se montrer complaisante, agréable, amoureuse, ardente même au besoin ; à employer, enfin, tous les moyens en son pouvoir pour obtenir la tendresse de son mari et accomplir sa tâche ».

Catherine paraît avoir eu à cœur de ne pas rester sous cette accusation. « Si le grand-duc avait voulu être aimé, riposte-t-elle sans embarras, il ne tenait qu'à lui ; j'étais naturellement encline et accoutumée à remplir mes devoirs. »

Quant au grand-duc, il avait donné ses preuves. Ses bonnes fortunes étaient connues ; s'en serait-il tenu à de platoniques démonstrations ? Ces mystères d'alcôve sont terriblement difficiles à élucider. Où trouver la vérité ? Où nous l'avons bien des fois cherchée et où la Providence des chercheurs nous a bien souvent aidé à la découvrir : dans les dépêches diplomatiques !

Dans un mémoire, rédigé pour le Cabinet de Versailles, en 1758, M. de Champeaux mandait à son souverain, que « le grand-duc, sans s'en

douter, se trouvait incapable d'avoir des enfants, par un obstacle auquel la circoncision remédie chez les peuples orientaux, mais qu'il crut sans remède. La grande-duchesse, qui n'avait plus de goût pour lui, et qui n'était pas encore frappée de la nécessité d'avoir des héritiers, vit sans peine cet accident ».

Un biographe de Catherine se montre plus explicite : « Telle était, dit-il, la honte dont l'accablait son malheur, qu'il (le grand-duc) n'eut pas même le courage de le révéler, et la princesse, qui ne recevait plus ses caresses qu'avec répugnance, et qui n'était pas alors plus expérimentée que lui, ne songea ni à le consoler, ni à lui faire chercher des moyens qui le ramenassent dans ses bras. »

Est-ce là tout ce qu'on sait sur ce chapitre de mœurs intimes ? Recourons de nouveau à notre premier informateur et laissons-le continuer ses révélations.

A Péterhoff, narre M. de Champeaux, on fit plusieurs parties de chasse. La grande-duchesse, sous prétexte d'indisposition, ne se trouva point à la plupart. M. de Soltikoff obtint la permission du grand-duc de ne pas les suivre... Ici, quelques coupures indiquent une lacune dans le texte reproduit. Nous le reprenons :

« M. de Soltikoff chercha les moyens de dé-

terminer le grand-duc à faire tout ce qui était nécessaire pour se donner des héritiers. Il lui fit sentir toutes les raisons politiques qui devaient l'y engager. Il lui donna aussi une idée de plaisir tout nouveau et parvint à le rendre incertain sur ce qu'il avait à faire. Le jour même, il arrangea un souper des personnes que le grand-duc voyait avec le plus de plaisir et, dans un moment de gaieté, tous se réunirent, pour obtenir de ce prince qu'il consentît à ce qu'on lui demandait. En même temps entra M. Boerhave avec un chirurgien et, dans la minute, *l'opération fut faite et réussit très bien*. M. de Soltikoff reçut de l'Impératrice, à cette occasion, un très beau diamant [1]. »

L'événement ne pouvait manquer de faire jaser. On alla jusqu'à insinuer que cette opération n'était qu'une feinte, pour « colorer un accident dont on voulait faire le grand-duc l'auteur ».

L'impératrice se montra très émue des bruits qui couraient et, pour être fixée sur leur valeur, exigea des preuves de l'état dans lequel Catherine devait être restée jusqu'à ce jour. Pour la satisfaire, le grand-duc, « le matin même de la nuit où le mariage fut consommé, envoya, dans une cassette, scellée de sa propre main, à cette princesse, les preuves de la sagesse de la grande-

(1) *Histoire de Catherine II*, par Bilbassof, t. I.

duchesse, qu'elle avait témoigné vouloir avoir ».

La liaison de cette dernière avec le beau Soltikoff pouvait être désormais reprise en toute sécurité.

Le comte Soltikoff était un des chambellans du grand-duc et on le disait son favori. Il était jeune, bien fait de sa personne, et passait pour un homme à bonnes fortunes. A s'en rapporter à un témoin bien placé pour observer, on fit entendre à Soltikoff qu'il ne tenait qu'à lui d'être l'amant de Catherine, qu'il n'avait qu'à se déclarer. Celle-ci était, d'autre part, officieusement invitée à ne pas repousser le galant, afin de satisfaire au vœu le plus cher de l'Impératrice, qui était que le trône ne restât pas sans héritier. Les choses se sont-elles passées exactement de la sorte ; la grande-duchesse avait-elle attendu l'autorisation de l'Impératrice, pour encourager un amant par lui-même très entreprenant, est-il besoin de le discuter ? Le fait à retenir, c'est que Catherine devint enceinte jusqu'à trois fois, coup sur coup ; et, qu'après deux fausses couches, elle mit au monde un fils, qui a régné depuis sous le nom de Paul Ier.

Bien que, physiquement et moralement, Paul ressemblât à son père légitime, on a mis en doute la paternité de Pierre II. Tandis que les

uns reconnaissaient en Soltikoff le véritable père, d'autres accréditaient une version différente.

« Cet enfant, écrivait le marquis de l'Hôpital, est, *dit-on*, de l'Impératrice, ayant fait changer le fils de la grande-duchesse contre le sien. » Les apparences étaient en faveur de cette hypothèse ; la conduite de la tsarine, loin de dissiper les soupçons, vint au contraire les fortifier.

L'enfant avait à peine vu le jour, qu'il était emporté au loin et on ne laissait auprès de Catherine qu'une femme de chambre, chargée de vaquer aux soins indispensables. « Il sembla qu'elle fut devenue soudain, pour tout le monde, un être indifférent, qu'elle ne comptât plus pour rien. » Jeune mère et jeune épouse, elle était tombée dans un isolement plus profond que jamais, « entre un berceau vide et un lit nuptial depuis longtemps désert ».

Pendant un temps elle s'était résignée, trompant l'ennui et le vide de sa vie par la lecture de ses auteurs de prédilection, ou par de violents exercices physiques. Mais cette existence monotone ne convenait guère à l'ardeur de son tempérament.

Née avec le germe de passions monstrueuses, entourée d'amoureux ou d'intrigants, ayant sous les yeux l'exemple de la cour la plus licencieuse

qui fût, comment sa vertu aurait-elle résisté à tant d'assauts ? Une sainte eût surmonté la tentation, mais Catherine était loin d'être une sainte : la sainteté est chose rare et, d'ailleurs, elle n'en avait pas la vocation.

A l'entendre, elle n'aurait succombé qu'après bien des hésitations, après de nombreux combats intérieurs; et, si, à bout d'efforts, elle a chancelé, c'est que la chute était inévitable. Sa confession à cet égard est intéressante.

« Lorsque je vins en Russie, écrit-elle, et pendant les premières années de notre union, pour peu que ce prince (son mari) eût voulu se rendre supportable, mon cœur aurait été ouvert pour lui... Je compris dès le commencement qu'aimer un mari qui n'était pas aimable, ni ne se donnait aucune peine pour l'être, était une chose difficile sinon impossible... De tous les objets imaginables, j'étais celui auquel il prêtait le moins d'attention, précisément parce que j'étais sa femme... Je me dis qu'avec cet homme je ne manquerais pas d'être très malheureuse, si je me laissais aller à des sentiments de tendresse aussi mal payés ; et qu'il y aurait de quoi mourir de jalousie, sans aucun profit pour personne. Mais, pour n'en être pas jalouse, il n'y avait d'autre moyen que de ne pas l'aimer. »

Ce moyen, Catherine s'empressa d'en user.

N'espérant plus le bonheur dans la vie régulière, blessée à la fois dans son orgueil et dans ses sentiments, elle ne rêva que de s'affranchir de tout ce qui la retenait encore au devoir.

En vraie femme du dix-huitième siècle, elle ne s'embarrassa pas des préjugés et des convenances sociales, professant cette maxime que « le bonheur et le malheur sont dans le cœur de chacun », et qu'il faut faire en sorte que « le bonheur ne dépende d'aucun événement ». Malgré les plus beaux préceptes de morale, disait-elle encore, « quand la sensibilité s'en mêle, on est infiniment plus avancé qu'on ne croit. Peut-être la fuite serait-elle un remède ; mais il y a des cas, des situations, des circonstances, où la fuite est impossible. Comment fuir, tourner le dos au milieu d'une cour ? La chose même ferait jaser. Or, si vous ne fuyez pas, il n'y a rien de plus difficile d'échapper à ce qui plaît foncièrement ». Catherine avait devancé et prévu Nietzche ; à toutes les objections, elle avait une réponse prête : « On ne tient pas son cœur dans sa main. »

D'aussi périlleuses théories mènent loin. Quand on est résolu à ne s'embarrasser d'aucun obstacle, l'abîme est proche et le pied glisse. Catherine, résolue à se jeter complètement, éperdument dans le plaisir, en oubliera toute mesure, toute dignité. La souveraine, destinée à tenir les rênes d'un

vaste empire, ne sera bientôt qu'une nymphomane, — Messaline « tout entière à sa proie attachée ».

Son premier amant, Soltikoff, est déjà oublié : un plus heureux a pris sa place.

C'est un Polonais, dont, cette fois, s'est éprise Catherine, un gentilhomme accompli, de figure agréable, mais qui est loin d'avoir les avantages physiques de celui auquel il succède. Il a, par contre, du vernis, de belles manières, et plaît surtout parce qu'il s'efforce de plaire.

Nul ne s'entend mieux à tourner un madrigal, ou à tenir un propos galant. Capable de dissimulation, il feint une sensibilité outrée, destinée à le poser avantageusement auprès d'un sexe qui réclame plus d'attentions que de convictions. La frivolité de ses goûts et un certain tour d'idées romanesques ne pouvaient qu'augmenter ses chances de réussite auprès d'une jeune femme en quête de distractions et brûlant de connaître un héros de roman.

Stanislas Poniatowski présentait un autre avantage, assez inattendu chez un jeune homme qui avait vécu à Paris, dans la société la plus dévergondée de l'époque ; mais ici laissons-le lui-même s'expliquer, dans un fragment de Mémoires qui lui sont attribués :

« Une éducation sévère, confesse-t-il, m'avait éloigné de tout commerce crapuleux ; ensuite, l'ambition de percer et de me soutenir dans tout ce qu'on a appelé (surtout à Paris) la haute compagnie, m'avait préservé dans mes voyages, et un concours de singulières petites circonstances, dans les liaisons que j'avais ébauchées dans les pays étrangers et dans le mien, et en Russie même, avait semblé me réserver exprès *tout entier à celle qui depuis a disposé de mon sort.* »

Le Polonais se recommandait, en outre, par les modes qu'il rapportait de Paris, par ses airs de corruption élégante. On le recherchait, pour lui entendre réciter des chants entiers de *la Pucelle* de Voltaire, qui circulait manuscrite, en attendant le permis d'imprimer. La grande-duchesse ne pouvait être longtemps à distinguer quelqu'un qui parlait à la fois la langue de Voltaire et celle des héros de Mlle de Scudéry. Il ne manquait qu'un complaisant pour aider au rapprochement de deux êtres si bien appareillés.

Les premiers rendez-vous eurent lieu dans la propre maison du consul anglais et, plus tard, dans celle d'un confident subalterne, dont le nom nous est livré dans un de ces papiers diplomatiques, qui recèlent tant de secrets autres que des secrets d'État[1].

(1) Le sénateur Yelaguin, confident des amours de l'Impéra-



Stanislas Poniatowski, favori de Catherine II.

Cette liaison fut assez publiquement affichée pour que, quand la grande-duchesse accoucha pour la seconde fois, d'une fille, qui vécut seulement quinze mois, l'opinion ait attribué au beau Polonais une paternité qui ne semblait pas douteuse.

Son mari fut-il, comme il est d'usage, le dernier à s'en apercevoir ? Ou aurait-il eu les yeux brusquement dessillés ? Il y eut un moment où l'on redouta un éclat de cette « brute bizarre et bigarrée de folie », comme l'a, d'une touche rude mais exacte, caractérisée Sainte-Beuve. A l'instant où Catherine était prise des douleurs de l'enfantement, vers deux heures du matin, Pierre, prévenu, faisait irruption dans la chambre où gémissait sa femme, « habillé de son uniforme de Holstein, en bottes et en éperons, son écharpe autour du corps et une énorme épée au côté ». Catherine lui ayant demandé, d'une voix faible, ce que signifiait un aussi singulier accoutrement : « Ce n'est, lui répondit-il que dans les grandes

trice, disait à une femme avec laquelle il vivait : « Vous l'avez vue arriver chez moi la nuit, déguisée en homme, pour venir chercher son roi de Pologne. C'était pure débauche, car je lui ai entendu dire qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle se servait des hommes tant qu'ils valaient quelque chose, mais qu'après cela elle voudrait pouvoir les jeter au feu, comme de vieux meubles. » La Cour de Russie au dix-huitième siècle (*Revue de Paris*, 1854).

occasions qu'on reconnaît ses vrais amis. Le devoir d'un officier holsteinois étant, selon son serment, de défendre la maison ducale contre tous ses ennemis, croyant ma femme seule, j'ai accouru à son secours ».

Propos de fou, ou propos d'ivrogne? Comme il avait peine à se tenir sur ses jambes, on fut promptement fixé, mais, quand il se ressaisit, il lui échappa un mouvement d'humeur. Il eut beau recueillir ses souvenirs, il ne se rappela pas avoir eu, depuis bien des mois, un rapprochement avec sa femme. « Je ne sais pas trop si cet enfant est à moi et s'il faut que je le prenne à mon compte », lâcha-t-il devant ses familiers. On se hâta de rapporter le propos à Catherine ; sans vouloir s'en montrer émue, elle ne laissa pas d'en être inquiète. Elle comprenait enfin le danger de sa position : lorsque le grand-duc deviendrait empereur, n'était-il pas à craindre qu'il la répudiât, en désavouant ses enfants?

La partie était périlleuse. Catherine était depuis peu tombée en disgrâce auprès de l'impératrice Élisabeth, dont, heureusement pour sa rivale, les jours étaient comptés. La tsarine morte, Pierre III lui succédait de droit, et dès lors, son épouse pouvait s'attendre à toutes les humiliations, de la part d'un homme qui ne les lui avait jamais ménagées. Elle avait vu juste : à peine Pierre fut-il

investi du pouvoir suprême, qu'il traita sa femme avec le mépris le plus marqué.

Le nouvel empereur redoublait, au contraire, d'égards pour Mlle Vorontsoff, plus que jamais en faveur. Il l'avait créée maîtresse des filles d'honneur. Elle avait son appartement à la Cour. Et cependant, c'était, au dire de ceux qui l'approchaient [1], une fille sans esprit; « quant à la figure, c'est tout ce qu'on peut voir de pis : elle ressemble de tout point à *une servante d'auberge de mauvais aloi* ».

Catherine était trop clairvoyante pour ne pas pressentir le danger qu'elle courait ; n'avait-elle pas à craindre que l'Empereur, s'il parvenait à avoir un enfant mâle de sa maîtresse, déclarât bâtard le fils que lui avait donné Catherine, et renvoyât celle-ci ? Si elle ne prévenait, par une initiative hardie, le coup dont elle était menacée, si elle ne profitait pas d'un mouvement d'opinion qui s'annonçait comme nettement favorable, quel sort lui serait réservé ?

(1) Dépêche de M. de Breteuil.

III

UN MYSTÈRE A ÉCLAIRCIR : LA MORT DE PIERRE III

Trop prudente et trop réfléchie pour tenter un coup aventureux, Catherine attendait patiemment son heure.

Elle n'était pas femme à pardonner, plus qu'à oublier, la menace que l'empereur, son mari, lui avait souvent faite, alors qu'il était grand-duc, de la faire tondre et enfermer, ainsi que Pierre le Grand en avait agi avec sa première femme. Elle supportait mal les humiliations que lui infligeait l'être lié à sa destinée, mais elle attendait, pour relever la tête, l'occasion qui ne pouvait longtemps tarder à se présenter.

Pierre, prenant sa patience pour de la soumission, abusait chaque jour davantage de son autorité. Un incident, relaté dans un rapport diplomatique, nous instruit avec précision des rapports qui existaient alors entre l'empereur et son épouse.

Un mouvement de jalousie de la part de la *fraile* Woronzow, écrit un ambassadeur, qui était fort avant dans la confiance de Catherine, a occasionné une querelle entre elle et l'Empereur, au milieu d'un souper nombreux chez le grand-chancelier, où se trouvait aussi l'Impératrice. L'aigreur des reproches de la demoiselle et la douceur du vin ont animé la colère du souverain russe, au point de lui faire ordonner, à deux heures du matin, qu'on la reconduisit chez son père. Le temps d'exécuter cet ordre a rappelé la tendresse de son sentiment, et tout est redevenu calme à cinq heures du matin, mais il y a quatre jours qu'il y eut une scène encore plus vive et des injures dites de part et d'autre que nos halles fournissent rarement. L'humeur du prince subsiste, ainsi que ses soins pour une mademoiselle Schaglikoff, *fraile* de la cour, âgée de dix-sept ans, assez jolie, quoique bossue.

Si fortement trempé que fut son caractère, l'âme fière et ambitieuse de Catherine ne laissait pas d'être révoltée par l'attitude de son mari.

Bientôt sa santé s'altéra ; on ne manqua pas d'en tirer l'induction que le chagrin et l'inquiétude n'étaient pas étrangers à son dépérissement. Les causes en étaient cependant assez naturelles. Catherine souffrait d'un mal purement physiologique ; elle était enceinte une fois de plus. et, après quelques semaines d'isolement volontaire, elle accouchait d'un enfant, connu depuis sous le nom de comte de Bobrinskoy.

Comment l'empereur accueillit-il cet intrus? On le devine d'autant mieux qu'il avait cessé toute relation avec sa femme depuis de longs mois et ne se faisait, par suite, aucune illusion sur la conduite de l'impératrice. Il feignit, toutefois, de ne pas s'en montrer surpris, passant son temps « à exercer ses soldats, à donner des bals et des opéras », menant avec lui les plus jolies femmes, dont les maris se promenaient tristement dans les jardins de la ville.

Deux jours après l'envoi de la dépêche qui mentionnait ces particularités, le bruit se répandait, dans une caserne d'un régiment des gardes, que l'impératrice venait d'être arrêtée. La nouvelle était controuvée, mais il s'ensuivit une certaine agitation parmi les partisans de Catherine, qui activaient, dans l'ombre et le mystère, les préparatifs de la révolution, dont celle-ci devait être la bénéficiaire.

Nous passerons sur les péripéties d'un événement dont le récit a été maintes fois reproduit. Le complot avait été ourdi de longue main, bien que, plus tard, celle qui en dirigea tous les fils ait avoué que les circonstances seules en avaient précipité l'issue.

Nul, peut-être, n'avait poussé plus sérieusement à cette aventure que Pierre III lui-même, « par ses extravagances, le mépris de sa nation,



Pierre III
(Collection de l'auteur).

ses vices, son ineptie, le dégoût qu'il ne cessait d'inspirer, sa vie crapuleuse et publique ».

Les conjurés avaient été tous entraînés vers le même but par le vœu général et, à entendre un des personnages qui y avaient été mêlés de très près, il y avait si peu de concert, que l'affaire était déjà fort avancée alors que nul ne s'en doutait encore : « Trois heures avant la Révolution, il n'y avait personne qui ne s'en crût encore à trois ans. »

Cette révolution surprenante, au dire de l'ambassadeur anglais qui en fut le témoin, avait été accomplie et terminée en moins de deux heures, « sans qu'il ait été versé une goutte de sang, ou commis un acte de violence ; tous les quartiers de la ville un peu éloignés du Palais... étaient aussi tranquilles que si rien d'extraordinaire n'était arrivé ».

Quant à l'Empereur, il n'eut pas la moindre nouvelle, ni le plus petit soupçon de l'affaire, jusque vers le milieu du jour suivant.

C'est en se rendant d'Oranienbaum à Péterhof qu'il rencontra un domestique, envoyé par le grand écuyer de la Cour, pour l'informer de ce qui se passait.

A partir de ce moment, il perd complètement la tête et n'arrive pas à prendre une décision.

Apprenant que l'impératrice approchait avec de grandes forces, il lui fit sa soumission et signa son acte d'abdication.

L'officier, qui le lui avait présenté à signer, en présence de ses tergiversations, lui dit d'un ton résolu : « Vous êtes le maître de ma vie ; mais, en attendant, je vous arrête de la part de l'Impératrice... » Puis il lui ôta son cordon, et, avec un détachement d'hommes choisis à dessein pour cette mission, Pierre III fut déposé à vingt-sept verstes de Péterhof, dans un endroit nommé Ropscha, « très écarté, mais très agréable »; tandis qu'on préparait des chambres convenables à Schlusselbourg, sur le lac Ladoga, et qu'on prenait de nouveaux chevaux à ce relais, pour continuer la route.

Un accident subit provoqua un léger retard. Dans le récit qu'a fait Catherine de l'événement, elle raconte que la peur produisit, chez l'empereur détrôné, un cours de ventre qui dura trois jours et ne s'arrêta qu'au quatrième. « Il but excessivement ce jour-là, car il avait tout ce qu'il voulait, hors la liberté... » Il ne réclama, cependant, que « sa maîtresse, son chien, son nègre et son violon ». On lui donna satisfaction sur les trois derniers points seulement.

Plongé dans un accablement stupide, l'infortuné Pierre, vaincu, désarmé, s'était laissé dé-

trôner, suivant la pittoresque expression du grand Frédéric, « comme un enfant que l'on envoie se coucher ».

Il était, depuis six jours, dans la maison de campagne écartée où on l'avait relégué, lorsque deux hommes se présentèrent à lui : l'un était le comte Alexis Orlof ; l'autre, un officier du nom de Teplof. Quand les deux personnages sortirent de la pièce où ils s'étaient enfermés avec le prisonnier, celui-ci ne donnait plus signe de vie.

Que s'était-il passé ?

Selon une version favorable à Pierre III [1], Orlof et Teplof avaient annoncé à l'empereur sa délivrance prochaine, et lui avaient demandé à dîner.

Aussitôt on apporta, suivant la coutume du Nord, des verres et de l'eau-de-vie.

Tandis que Téplof tâchait de distraire le tzar, Orlof remplit les verres et versa, dans celui qui devait porter la mort dans le sein du prince, un breuvage qu'un médecin de la Cour avait eu la lâcheté de composer à cet effet. (Il s'appelait Crousse, et il obtint, pour récompense, la place de médecin du grand-duc Paul Pétrowitz ; c'est-à-dire que, pour avoir fait mourir le père, il fut chargé de veiller sur la vie du fils.)

Le tzar, sans défiance, prit le poison et l'avala.

1. *Histoire de Catherine II*, par J. Castera, t. I ; Paris, an VIII.

Bientôt il éprouva de cruelles douleurs, et Orlof, ayant voulu lui offrir un second verre, il le refusa et lui reprocha son crime.

Il demandait du lait à grands cris, mais les deux monstres lui présentaient encore du poison et le pressaient de le prendre. Un valet de chambre français, qui lui était très attaché, accourut. Le tzar se précipita dans ses bras, en disant : « Ce n'était donc pas assez de m'empêcher de régner en Suède et de me ravir la couronne de Russie ! On veut encore m'ôter la vie ! » Le valet de chambre osa intercéder pour son maître ; mais les deux scélérats forcèrent ce dangereux témoin de sortir et continuèrent à maltraiter le tzar.

Ce fut au milieu de ce tumulte qu'on vit entrer le plus jeune des princes Bariatinsky, qui commandait la garde. Orlof, qui avait déjà renversé le tzar, lui pressait la poitrine avec ses genoux ; tandis que d'une forte main, il le tenait à la gorge et que, de l'autre, il lui serrait le crâne. Bariatinsky et Téplof lui passèrent alors une serviette avec un nœud coulant autour du cou. Pierre, en se débattant, fit, au visage de Bariatinsky, une égratignure, dont le traître porta assez longtemps la marque ; mais bientôt l'infortuné tzar perdit ses forces et les meurtriers achevèrent de l'étrangler [1].

1. Il a été dit qu'après avoir bâillonné le malheureux, on lui aurait introduit une corne dans... l'anus ! Puis, délicatement, passant une tringle rougie au feu au travers de la corne, on lui aurait brûlé les intestins. A-t-on eu vraiment recours à ce raffinement de cruauté, on ne saurait le nier, pas plus que l'affirmer, en l'absence de toute enquête posthume.

Après la mort du prince, le valet de chambre, qui avait été le témoin de la sinistre tragédie, fut conduit à Pétersbourg, où un pope lui fit jurer de ne jamais révéler ce qu'il avait vu; ce qui ne l'empêcha point de tout dévoiler au chargé d'affaires de France, qui en instruisit, sans plus tarder, son gouvernement.

Quelle fut l'attitude de Catherine dans cette circonstance? Quand Alexis Orlof lui annonça que Pierre III avait passé de vie à trépas, elle n'en conçut aucune surprise, et pour cause, a-t-on plus qu'insinué : Orlof n'aurait été que l'exécuteur, soumis, de ses ordres, et non pas seulement son conseiller.

D'autres restituent le principal rôle au comparse Teplof, qui, à les entendre, s'il n'a tout fait, a tout ordonné : sur ses injonctions, un officier suédois aurait étranglé Pierre avec une courroie de fusil.

« L'impératrice ignorait ce forfait, affirmera non sans témérité Frédéric II, vingt ans après le drame, au cours d'une conversation avec le comte de Ségur ; elle l'apprit avec un désespoir qui n'était pas feint ; elle pressentait justement le jugement que tout le monde porte aujourd'hui contre elle. »

A première vue, son attitude plaide en faveur de

son innocence ; mais elle est si habile à la composer, qu'on est peu enclin à la croire, pour une fois, naturelle.

L'impératrice se trouvait à table, quand on lui apporta la nouvelle ; à l'instant, elle en sortit, les yeux mouillés de larmes ; elle congédia les courtisans et les ministres étrangers, courut se renfermer dans son appartement et donna, pendant plusieurs jours, toutes les marques d'une douleur profonde et d'apparence sincère.

Pendant ce temps, on publiait, au nom de Catherine, cette déclaration, qui, loin de dissiper les soupçons, ne fit que les entretenir.

Le septième jour après notre avènement au trône impérial, nous reçûmes avis que le ci-devant empereur était attaqué d'une colique violente, occasionnée par les hémorroïdes, dont il avait eu autrefois de fréquents accès. Aussi, pour ne point manquer au devoir que nous impose la religion et à la sainte loi qui prescrit de conserver la vie à son prochain, nous ordonnâmes de lui envoyer à l'instant tout ce qui pourrait servir à prévenir les suites d'un mal si dangereux, et de le soulager par de prompts remèdes. Nous apprîmes cependant hier, avec beaucoup de douleur et de regret, qu'il avait plu au Très-Haut de terminer sa carrière. C'est pourquoi nous avons ordonné de déposer son corps dans le monastère de Newsky, pour y être inhumé...

Le cadavre de Pierre III fut déposé dans cette



IVAN VI, assassiné dans sa prison.

basilique et exposé, durant trois jours, à la vénération des fidèles. Cette exposition avait un autre but : celui de barrer la route aux imposteurs, qui auraient pu un jour prendre le nom du souverain, dont la mort n'aurait pas été officiellement et publiquement constatée.

On avait eu soin de revêtir le défunt de son uniforme prussien, et ses sujets, de tout rang et de tout état, furent admis à lui rendre les derniers devoirs, qui consistent en Russie, ou qui consistaient à cette époque, à baiser le cadavre sur la bouche ! On a prétendu que beaucoup de ceux qui s'étaient conformés à cette pieuse mais dangereuse coutume, eurent, quelques heures après, les lèvres enflées. Mais n'a-t-on pas dit aussi que le visage de Pierre était devenu complètement noir et qu'on voyait suinter, à travers l'épiderme, un sang extravasé, qui pénétrait jusqu'aux gants dont on avait couvert ses mains !

En faisant la part de l'imagination populaire, toujours disposée à grossir ou à dénaturer les faits, il est des énigmes qui posent un point d'interrogation redoutable et qu'on ne saurait éluder sans parti pris. Dans le cas qui nous occupe, nous ne pouvons ne pas nous demander quelle part a eue Catherine dans le crime. A-t-on suivi à la lettre ses instructions ? Le zèle n'a-t-il pas emporté ceux qui la servaient au delà des bornes

qu'elle avait fixées? S'est-elle contentée de tirer bénéfice des circonstances?

Dans les premiers moments, ceux-là même qui étaient disposés à la juger avec le moins d'indulgence, ont paru croire à son innocence :

Je ne suppose pas à cette princesse, écrivait le chargé d'affaires de France, l'âme assez atroce pour croire qu'elle ait trempé dans la mort du czar. Mais, comme le mystère le plus profond dérobera vraisemblablement toujours à la connaissance publique le véritable auteur de cet horrible attentat, le soupçon et l'odieux resteront sur le compte de l'Impératrice, qui en recueille directement le fruit.

Is fecit cui prodest, dit l'adage juridique, rarement faillible. D'ailleurs, à défaut de preuves directes, difficiles à produire, on en conviendra, nous possédons de sérieuses présomptions.

Neuf ans après l'événement, le 4 mai 1771, l'agent diplomatique français accrédité à la cour de Catherine mandait de Vienne :

Sans que personne se soit avisé de lui parler de la mort de Pierre III, le comte Alexis Orlof a, de son propre mouvement, touché cette horrible matière, et il a dit, en plusieurs occasions, qu'il était bien triste, pour un homme qui avait tant d'humanité, d'avoir été contraint de faire ce qu'on avait exigé de lui. Ce général, qui a une force de corps extraordinaire, fut chargé

d'étrangler son maître et il semble que les remords le poursuivent [1].

D'autre part, on a justement observé que, pas plus Orlof que Teplof, les comparses pas plus que les protagonistes qui ont joué un rôle dans cette sombre tragédie, n'ont été poursuivis ni inquiétés.

De toute manière, Catherine a passé l'éponge et en s'abstenant de rechercher et de poursuivre les responsabilités engagées, en élevant, par la

1. Il y a quelques années, la revue russe *Rousskii Arkhives* a publié des lettres adressées à Catherine par Pierre III et Alexis Orlof, au moment où le drame s'accomplissait. De cette correspondance, qu'a fait connaître au public français Mme Léonia Sienicka (*Revue générale,* août 1912), il ressort à l'évidence que Pierre III n'a pas eu une fin naturelle. Nous ne reproduirons qu'un passage d'une lettre d'Orlof, le plus compromis dans l'affaire : « Mère, il n'est plus de ce monde ! Personne, pourtant, n'avait préparé sa mort. Comment aurions-nous jamais osé porter la main sur l'Empereur ? Mais, Impératrice, ce malheur est arrivé ; nous étions ivres et lui aussi. Il se disputa à table avec le prince Téodor Bariatinski ; nous n'eûmes pas le temps de nous interposer, que déjà il n'était plus de ce monde. Nous-mêmes ne nous rappelons plus comment cela est arrivé. Mais nous sommes tous pareillement coupables et méritons la même punition. Aie pitié de moi, Majesté, ne fût-ce que pour l'amour de mon frère (*a*) ! Je t'ai tout dit ; il n'y a plus rien à chercher. Pardonne, ou bien ordonne-nous de mourir au plus vite. Le monde est triste pour nous, car nous avons mérité ta colère et nous avons perdu notre âme pour toujours ! »

(*a*) Grégoire Orlof, l'amant de l'Impératrice.

suite, aux plus hautes situations et en y maintenant, jusqu'à sa mort, les auteurs de l'attentat, elle a confirmé l'opinion de ceux qui restent convaincus de sa culpabilité; elle reste souillée à jamais du sang que, selon toutes les apparences, elle a fait verser et qui, quelque éclat qu'ait eu son règne, l'a ternie d'une marque ineffaçable.

La femme qui avait pour maximes et pour règles de conduite, qu' « il faut être ferme dans ses résolutions » ; qu' « il vaut mieux mal faire que de changer d'avis » ; et surtout qu' « il n'y a que les sots qui sont indécis », a dicté elle-même l'arrêt qui la condamne.

En apprenant la révolution qui venait d'éclater en Russie, Frédéric II écrivait au comte de Finckenstein :

Voilà l'empereur de Russie détrôné par son épouse ; on s'y attendait. Cette princesse a infiniment d'esprit... elle n'a aucune religion, mais elle contrefait la dévote. C'est le second tome de Zénon, empereur grec, de son épouse Adriane et de Marie de Médicis. Le pauvre empereur a voulu imiter Pierre Ier, mais il n'en avait pas le génie.

Plus royaliste que le roi... de Prusse, Voltaire, toujours courtisan, saisira toutes les occasions de se montrer indulgent pour celle qu'avec une familiarité que seuls peuvent se permettre les princes de la pensée, il appelait sa *Cateau.*

Je suis son chevalier envers et contre tous, écrivait l'hôte de Ferney à Mme du Deffand. Je sais bien qu'on lui reproche quelques bagatelles (*sic*) au sujet de son mari ; mais ce sont des affaires de famille dont je ne me mêle point, et, d'ailleurs, il n'est pas mal qu'on ait une faute à réparer ; cela engage à faire de grands efforts pour forcer le public à l'estime et à l'admiration.

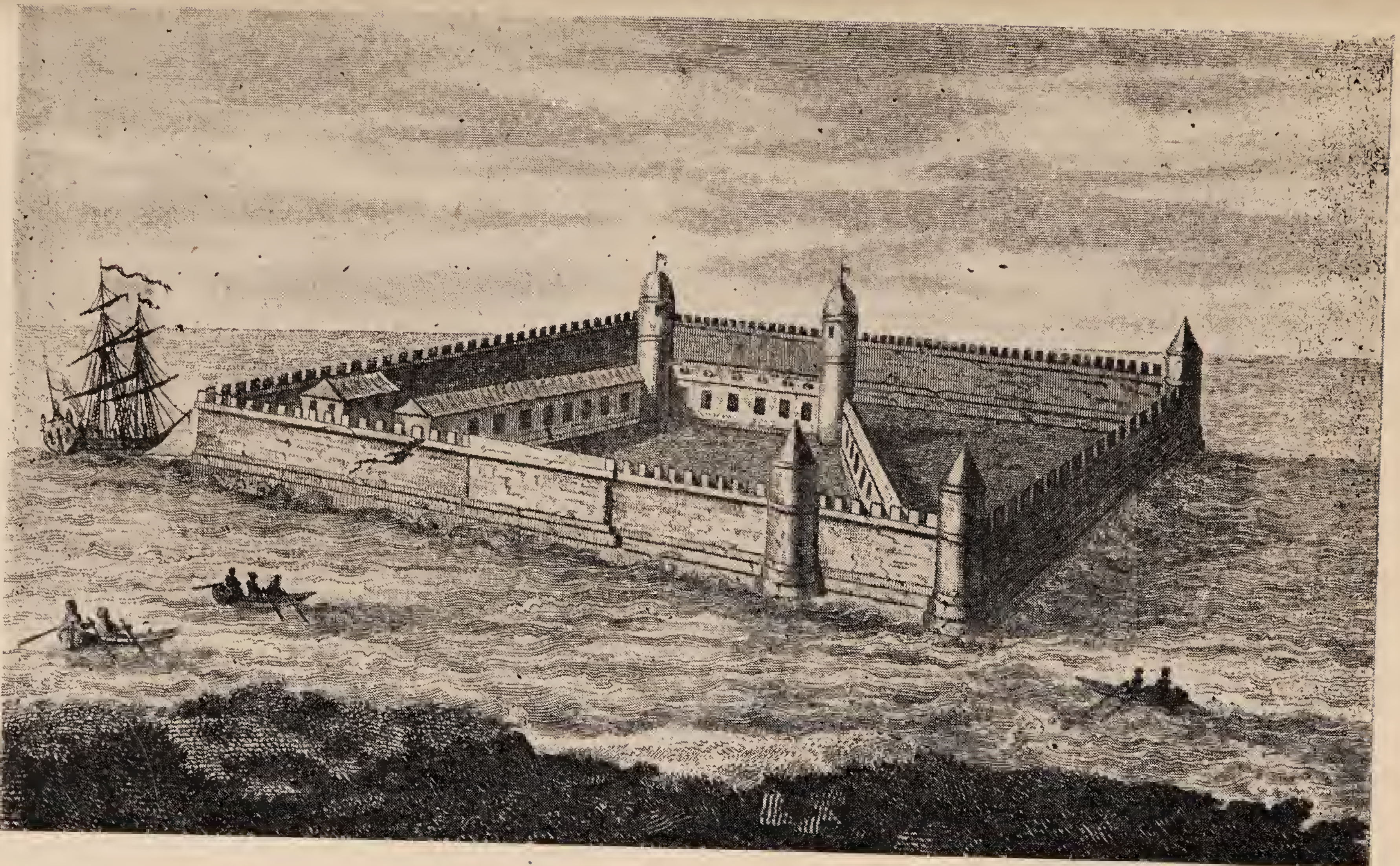
Devant le fait accompli, la plupart, comme à l'ordinaire, s'étaient résignés ; sauf quelques mutineries d'officiers, promptement réprimées, à part quelques conspirations ayant pour but les unes, de donner la couronne au grand-duc Paul, les autres, de rendre l'empire à Ivan [1], l'état du

1. Ivan VI était encore au berceau, lorsque la révolution, qui mit Élisabeth sur le trône, en 1741, le fit enfermer, avec la régente Anne, sa mère, et toute sa famille, dans la forteresse de Schlusselbourg. De là, il fut transféré, ainsi que ses parents, dans le fort de Riga, où ils restèrent dix-huit mois. De Riga, on le conduisit à Dunamunde, puis à Oranienbourg. Là, Ivan fut séparé de sa famille. Un moine, qui eut accès dans la prison d'Ivan, l'enleva d'Oranienbourg, pour le conduire en Allemagne ; il fut arrêté avant d'avoir pu accomplir son dessein. On renferma alors Ivan dans un monastère, situé dans une ville peu éloignée de la route conduisant de Saint-Pétersbourg à Moscou. L'Impératrice Elisabeth le fit ramener à Schlusselbourg, où Pierre III lui rendit visite. Le tzar régnant se proposait d'adoucir le sort du prisonnier, quand il périt de la manière tragique que l'on sait. Catherine ne fit que redoubler de rigueur à l'égard de l'infortuné, qui n'avait d'autre tort, mais il était grave aux yeux de la souveraine, d'être un prétendant au trône qu'elle occupait. Catherine chercha le moyen de se défaire d'un si dangereux rival,

pays était tranquille. Seule, Catherine se montrait soucieuse.

A son arrivée à Moscou, où la Cour s'était rendue pour le couronnement de la nouvelle tsarine, l'ambassadeur anglais ne laissa pas d'être frappé de l'expression de mélancolie empreinte sur le visage de la tsarine. Au cours d'une conversation, dont il rapportait les termes dans une de ses dépêches, l'impératrice lui avait dit que, « depuis quelque temps, elle se sentait distraite en société et qu'elle en prenait imperceptiblement l'habitude, elle ne savait pourquoi ». Lord Buckingham attribuait cette indisposition aux préoccupations que causait à la souveraine la fermentation qui continuait à régner dans l'armée et, particulièrement, dans le régiment des gardes. En réalité, la tristesse et les distractions, que Catherine ne parvenait pas à dissimuler, reconnaissaient pour cause une fatigue physique, et c'est encore à un diplomate que nous en devons la révélation : à croire M. de Breteuil, l'impératrice était, à ce moment-là même, occupée à remédier aux désordres d'une fausse couche, dont Pierre III était aussi innocent qu'il en était resté ignorant.

sans paraître avoir contribué à sa perte. Ivan VI fut assassiné dans sa prison en juillet 1764 ; son corps fut enveloppé d'une peau de mouton, mis dans un cercueil et enterré sans autre cérémonie.



Forterese de Schlussselbourg, où fut emprisonné IVAN VI.

IV

UNE IMPÉRATRICE NYMPHOMANE

Celle qu'on a, non sans motif, surnommée la « Messaline du Nord, » une fois assise sur le trône, n'ayant plus à craindre qu'un coup de main lui enlève la couronne, profitera de sa puissance pour donner au monde un exemple presque unique dans l'histoire.

Élisabeth d'Angleterre, Marie d'Écosse, Christine de Suède, bien d'autres souveraines ont eu des amants, plus ou moins avoués ; mais Catherine, cédant à des besoins physiques impérieux et leur subordonnant la dignité de son rang et la pudeur de son sexe, seule osa créer, pour ceux dont elle faisait ses élus, une véritable charge de cour, avec logement, appointements, et prérogatives déterminées. C'était l'emploi pour lequel l'auguste souveraine montrait le plus de discernement; de toutes les charges, celle-là fut toujours le plus scrupuleusement remplie ; une courte absence, une maladie passagère de ce-

lui qui l'occupait, suffisait à l'en faire déposséder.

Pour retracer un pareil tableau dans sa nudité, il faudrait, a-t-on dit, la plume de Procope. Qu'est-il besoin d'évoquer les saturnales de l'orgie latine, quand une explication beaucoup plus simple s'offre à nous? Catherine nous apparaît comme une *nymphomaniaque*; son cas relève de la psychopathie sexuelle. Le spectacle qu'elle avait eu sous les yeux, à la Cour la plus corrompue qui fût, ses entours, ses lectures, tout avait contribué à développer ce côté de sa nature. Les descriptions sensuelles qu'elle avait trouvées dans les amours pastorales de Daphnis et Chloé avaient réveillé chez elle certains penchants, dont elle a subi, sous l'empire des circonstances, l'irrésistible impulsion.

On a prétendu que le dévergondage de ses mœurs ne paraît lié, chez Catherine II, à aucun vice de constitution, qu'elle fut *normale*, dans toute l'acception du terme, et que l'amour fut, chez elle, « la fonction naturelle d'un organisme physique et moral, doué d'une énergie exceptionnelle ».

Bien équilibrée, en dehors de l'alcôve, nous n'y contredirons pas; mais, toute saine de corps et d'esprit que ses panégyristes aient cherché à nous la présenter, il leur faut convenir, néanmoins, qu'elle fut une lascive, une débauchée;



Grégoire Orlof, favori de Catherine II.

sans qu'aucune perversion se soit mêlée à ses débordements. Un examen impartial des faits, appuyé sur des documents dignes de créance, va nous permettre d'appuyer ou de rectifier cette opinion.

Nous avons parlé de ses deux premiers favoris. Serge Soltikoff obtint d'autant plus aisément les faveurs de Catherine, encore grande-duchesse, qu'un obstacle physique empêchait Pierre III d'accomplir le devoir conjugal. Puis vint Poniatowski, qui ne tarda pas à faire oublier Soltikoff à l'inconstante Catherine. Avons-nous à rappeler que Stanislas Poniatowsky, beau, galant, spirituel, reçut un trône, le trône de Pologne, des mains de celle qui lui gardait sa reconnaissance des heures d'enivrement qu'elle lui devait ? Son règne désastreux a prouvé que l'amour est aussi aveugle en donnant une couronne, que la faveur en distribuant les emplois.

Le crédit de Grégoire Orlof fut de plus longue durée. Bien qu'il fût jeune et robuste, son frère Alexis, « d'une force d'Hercule et d'une taille de Goliath », lui fut associé dans ses fonctions spéciales.

Parvenu plein de vanité, Orlof prit bientôt des manières hautaines avec ceux qui l'approchaient et parfois manqua, en public, du respect qu'il devait à sa souveraine, lui parlant sur le ton d'un

homme « qui sent toute l'étendue de son influence et qui sait comment l'exercer [1] ».

L'impératrice eut de fréquentes querelles avec son amant qui, dans les moments où il s'abandonnait à l'ivresse, ne connaissait plus de mesure.

« Orlof est un fort bel homme, mais... une très grande bête », ainsi le jugeait M. de Breteuil, d'une touche dure, mais d'un crayon sûr.

Catherine resta plus longtemps fidèle à Orlof qu'elle n'avait coutume de l'être ; tout au plus s'offrit-elle quelques caprices passagers [2], soi-

1. Dépêche de lord Buckingham, 21 août 1764.

2. Le prince R. K. a conservé des Mémoires au jour le jour, écrits par son grand-père, dans lesquels celui-ci a relaté comment il entra dans les grâces de sa souveraine.

Comme le prince se promenait un jour dans le parc de Tsarkoë, il se trouve soudainement en présence de l'impératrice, accompagnée d'une duègne. La souveraine lorgne le bel officier et lui marque, d'un coup d'œil significatif, qu'elle le trouve à son goût. Puis, après avoir fait un signe à sa suivante, Catherine s'éloigne.

Une heure après, R. K. voit entrer chez lui la *camerera major*, qui vient lui signifier, d'ordre de l'impératrice, de le suivre. On le conduit devant le médecin de la cour. « Déshabillez-vous », ordonne le docteur, qui après avoir constaté avec satisfaction que le gaillard qu'il a devant lui est solidement bâti, lui permet de se rhabiller. La duègne reparaît : « Suivez-moi, lui dit-elle. — Où me conduisez-vous ? — A la forteresse de Pierre-et-Paul ». Toujours docile, l'officier se laisse enfermer dans cette prison, où d'ailleurs il sera comblé de prévenances, où les mets les plus exquis, les vins les plus généreux lui seront servis pendant un mois. Au bout de ce temps, quand on le juge

gneusement tenus cachés, jusqu'au jour où les charmes de la nouveauté l'emportant, la jetèrent au bras d'un jeune sous-lieutenant aux gardes, nommé Wassiltchikov. Tandis qu'Orlof était occupé, en Valachie, à négocier un traité de paix avec la Porte ottomane, Catherine, cette fois véritablement éprise, — elle avait alors quarante-trois ans — donnait libre cours à sa passion avec l'ardeur qui la caractérisait.

Orlof apprenant son infortune, accourut en hâte à Pétersbourg ; il tempéta, récrimina : Catherine resta inflexible. L'ambition, l'amour de la gloire, la vanité avaient fait place, chez elle, à un sentiment d'autant plus violent, qu'il s'était plus longtemps fait attendre. Retirée dans son palais, elle restait invisible pour tous, entendant ne se contraindre ni recevoir d'observations, même de ceux à qui elle en avait donné le droit. En vain Orlof fit-il entendre des plaintes acrimonieuses ; elles s'apaisèrent comme sous l'influence d'un dictame, quand on lui eut fait don de cent mille roubles en argent, sans préjudice d'une pension de cent cinquante mille, d'un splendide service

suffisamment « à point », on vient à nouveau le chercher, pour l'amener au palais. Catherine l'attendait, dans son boudoir, étendue sur une chaise longue, et dans un costume des plus sommaires ; alors seulement le prince comprit ce qu'on attendait de lui.

d'argenterie et d'une terre de six mille paysans. Moyennant quoi, l'amoureux éconduit consentit à se taire. Marie-Thérèse, en le créant prince du Saint-Empire, acheva, par ce baume salutaire, de cicatriser une plaie qui ne demandait qu'à se fermer.

Après l'éloignement de son amant, Catherine, qui ne le redoutait plus, laissa éclater son ressentiment : elle avait souffert pendant onze ans; elle entendait vivre désormais à sa guise et dans une entière indépendance. Orlof était le maître de voyager ou de rester dans l'Empire; de boire et de chasser; d'avoir, s'il lui plaisait, des maîtresses : elle n'en avait cure.

La nature (ce sont ses propres expressions), n'en a fait qu'un paysan russe, et il sera tel jusqu'à la fin. *Il aime comme il mange*, s'accommode autant d'une Kalmouque ou d'une Finnoise que de la plus jolie femme de la Cour et voici le Bourlaque tel qu'il est !

Cependant la faveur du lieutenant Wassiltchikov touchait à son terme. Il avait l'esprit trop borné et probablement aussi sa capacité génitale était-elle trop limitée, pour qu'il restât plus longtemps l'instrument des plaisirs de Sa Majesté tsarienne. Celui qui lui succédera aura des qualités autrement solides.

Bien que d'une physionomie peu agréable, Po-

temkin est d'une taille gigantesque, mais disproportionnée. Quoiqu'il soit, notoirement, de mœurs très relâchées, il a de la vivacité d'esprit et ne manque pas de perspicacité. Il ne se contente pas, comme ses prédécesseurs, de se faire aimer, il ose devenir amoureux, épargnant à l'Impératrice des avances qu'elle avait été, jusque-là, obligée de faire elle-même. Après avoir capté le cœur de sa souveraine, Potemkin ne s'efforcera plus que de gagner sa confiance.

Tout en paraissant violemment et sincèrement épris, l'homme de plaisir n'oubliait pas qu'il avait un rôle à jouer ; et, à côté d'une grande légèreté de caractère, du goût le plus décidé pour les amusements les plus futiles, l'ambitieux qui est en lui ne perdra pas de vue l'objectif qu'il poursuit. La politique et l'ambition resserreront les chaînes, qui riveront l'un à l'autre les deux amants, quand l'amour aura cessé de les unir.

Lors d'un éloignement momentané de la Cour, on avait cru à une disgrâce du nouveau favori ; son retour fut, au contraire, marqué par un témoignage de faveur particulière. Potemkin eut son appartement dans le palais ; il y recevait les plus grands de l'empire comme ses valets, et passait quelquefois dans la chambre de l'impératrice « les jambes nues, les cheveux épars et en robe de chambre ». Lorsqu'il se vit hors d'état de

satisfaire aux besoins sensuels de l'impératrice, il se constitua, sans hésitation, le pourvoyeur de ses plaisirs.

Le chargé d'affaires d'Angleterre écrivait le 31 mai 1776 :

M. Zavadowsky a été déclaré favori en titre et il a reçu en présent trois mille paysans.

N'allez pas en conclure que Potemkin fut tombé en disgrâce ; car, peu de jours après, le diplomate anglais avisait son gouvernement que l'impératrice venait d'acheter, pour le prince Potemkin, une maison qu'elle avait payée cent mille roubles ; elle en avait donné autant pour la meubler, et elle avait porté la pension de son vieux favori à 775.000 roubles, tandis que celui en charge en recevait vingt mille, plus mille paysans.

Zavadowsky était « jeune, vigoureux, bien fait », mais son règne fut court et sa disgrâce prompte : on le fit conseiller privé et il rentra dans l'obscurité d'où on l'avait sorti. Il avait été avancé du grade de major à celui de colonel du régiment des hussards de la garde, et avait reçu des présents considérables. Il quitta la scène sans bruit : c'était un sage. Il ne s'était pas fait d'ennemis pendant le temps qu'avait duré sa faveur, ce qui était déjà un résultat,

Zoricz, qui lui succéda, avait ébloui tout le



Général, feld-Maréchal, prince POTEMKIN, favori de Catherine II
(Collection de l'auteur).

monde, dès qu'il avait paru en bel habit de hussard, à la Cour, par ses avantages extérieurs. Beau comme Adonis, il fut vite remarqué de Catherine, dont il dut apaiser sans retard la fringale amoureuse ; mais Zoricz, après avoir reçu et dissipé une fortune immense, fut, à son tour, remercié, pour céder la place à un certain Korsak, dont le nom fut transformé en Korsakof, qui sonnait mieux aux oreilles.

Korsakof, que l'impératrice avait élevé, du corps de garde du palais, où il faisait le service de sergent, jusqu'à sa couche, ne conserva pas longtemps les bonnes grâces de l'instable Catherine, si nous nous en rapportons au diplomate qui nous a conservé la chronique scandaleuse du milieu qu'il était bien placé pour observer et dépeindre.

Le nouveau favori est très fort sur son déclin, écrivait-il ; il a la poitrine faible et il crache le sang, *ce qui le rend tout à fait impropre au poste qu'il occupe*. Il y a plusieurs compétiteurs pour cet emploi ; quelques-uns ont l'appui du prince Potemkin ; d'autres sont soutenus par le prince Orlof et par le comte Panin... ; il y en a qui n'ont d'autres recommandations que l'impression que leur figure a faite sur l'impératrice. Potemkin est uni au prince Orlof et à M. Panin, pour empêcher le succès de ces hommes indépendants. Mais, comme l'impératrice a été deux fois trompée, elle paraît, cette fois, tout à fait décidée

à faire elle-même son choix... Il paraît certain que Korsakof sera envoyé à Spa pour y rétablir sa santé. Comme les derniers restes de démence, que l'on observait encore il y a quelques mois... ont complètement disparu, et comme la satisfaction de cette passion honteuse est devenue à présent une maladie enracinée dans le sang, je ne serais pas surpris qu'au lieu d'un favori, nous en vissions plusieurs, et que ces excès eussent pour résultat de ruiner la constitution de la personne qui les commet.

Nous tairons le nom des quelques comparses qui n'ont occupé qu'un instant la scène et nous arrivons au chevalier-garde Lanskoy, qui réussit, dit-on, à inspirer à Catherine un amour véritable.

Rempli de douceur et de grâce, « ni jaloux, ni inconstant, ni impertinent », il avait des chances d'avoir un sort moins éphémère que celui de ses prédécesseurs, si la mort, une mort restée mystérieuse, n'avait brutalement interrompu sa destinée. Il expira dans des coliques affreuses et le bruit courut que Potemkin s'était défait, par le poison, d'un rival qui devenait dangereux [1].

1. D'après une autre version, il aurait succombé à une « fièvre scarlatine, avec complication d'angine, l'une et l'autre aggravées par l'épuisement d'un organisme artificiellement surexcité et soutenu depuis longtemps ». D'après les mémoires du docteur allemand Weickhardt, Lanskoy aurait eu recours à des aphrodisiaques, pour soutenir ses forces défaillantes et accroître sa vaillance au jeu d'amour.

Catherine accusa le ciel ; sa douleur se tourna en colère contre le médecin, qui lui demanda grâce pour l'impuissance de son art. Sincèrement affligée, elle porta le deuil de son amant, qu'elle eut la décence de ne remplacer qu'au bout d'une année. Nouvelle Artémise, elle lui érigea un mausolée superbe, mais elle s'en tint là et ne but pas de ses cendres. Elle le remplaça par un certain Yermoloff, qui déplut à Potemkin, avant de cesser de plaire à Catherine. Yermoloff resta, cependant, près de deux ans en fonctions, puis il s'effaça devant Momonoff [1], qui n'eut pas de peine à se faire agréer.

Quoique « mal bâti par le bas », Momonof sut captiver cette amante insatiable ; mais il se rebuta bientôt des charmes flétris d'une sexagénaire, dont l'âge semblait accroître la fureur érotique. En dépit de ses soixante ans, Catherine fixa son choix sur un jeune homme âgé de moins de 25 ans, qu'elle croyait, de bonne foi peut-

1. Lors de son voyage en Crimée, Catherine était accompagnée de Momonoff ; pour les recevoir, sur la route qu'ils parcouraient de concert, on avait édifié en hâte des maisons, toutes uniformément construites sur le même modèle ; dans la chambre à coucher de l'impératrice était un lit, auprès duquel se trouvait un panneau de glace ; grâce à un ressort, le panneau s'abaissait, et un second lit venait s'accoter au premier : c'était la couche destinée aux ébats des deux amants. Catherine était alors âgée de cinquante-neuf ans.

être, aimer d'une affection quasi maternelle. Mais, sa lubricité reprenant le dessus, elle associait bientôt à Zoubof, le favori en question, un de ses frères, plus robuste que son aîné, et un de leurs amis : c'est entre ces trois libertins que la Cybèle du nord passait ses journées, célébrait ses mystères secrets.

Les élus de Catherine ont été, comme on l'a vu par ce défilé rapide, presque sans exception, des hommes dans leur pleine vigueur ; en avançant en âge, elle les a choisis de plus en plus jeunes, de plus en plus solidement constitués. La plupart ont eu peu d'influence en dehors de la chambre à coucher et du boudoir; mais il en est qui, en déployant de l'audace et surtout de la suffisance, ont conquis un ascendant réel sur l'esprit de Catherine, longtemps même après avoir cessé avec elle tout rapport intime. Potemkin, par exemple, ne s'est pas contenté d'être son amant, il est resté son ami et le serviteur le plus passionné de sa gloire. A la nouvelle de sa mort, Catherine eut trois syncopes successives ; il fallut la saigner, on la crut mourante : elle montra presque autant de douleur que lorsqu'elle avait perdu Lanskoy, dont la fin rapide lui avait causé tant de désespoir.

Quelle leçon offre la mort des deux favoris les

plus puissants de Catherine et celle de la tzarine elle-même !

Orlof, qui avait régné douze ans à côté d'elle, partageant son trône et son lit, finissait par se nourrir de ses excréments et mourait dans la plus pitoyable démence ; Potemkin, le fondateur de tant de villes et de palais, le conquérant d'un royaume, expirait sur le bord d'un chemin et on n'avait que le temps d'étendre un manteau sous lui ; quant à Catherine, nous allons dire quelle fut sa fin.



V

L'AGONIE D'UNE IMPÉRATRICE

D'une santé bonne d'ordinaire, Catherine se plaignait, de temps à autre, de douleurs d'entrailles, de maux de tête, qui ne l'empêchaient pas de conserver cette bonne humeur, cette gaieté saine, robuste, qu'un rien faisait naître et que les événements les plus tristes ne parvenaient pas à altérer.

Madame, il *faut* être gaie, écrivait-elle à une amie. Il n'y a que cela qui fait qu'on surmonte et supporte tout. Je parle d'expérience... Je vous jure qu'à l'heure qu'il est, où j'ai tous les embarras de mon état, je joue de fort bon cœur le soir, quand l'occasion s'en présente, à colin-maillard avec mon fils et très souvent sans lui [1]. Nous donnons une raison à cela ; nous disons : c'est pour la

1. Dans les petites sociétés de Catherine, on jouait à toutes sortes de jeux, de gages, d'esprit et de main. On y voyait, les vieux courtisans goutteux s'efforcer de faire des gambades ; le grand-duc Constantin y cassa un jour le bras au vieux comte de Stackelberg, en le lutinant grossièrement et le renversant à terre.

santé; mais, entre nous soit dit, c'est, en vérité pour faire l'enfant.

Le prince de Ligne, qui fut à même de bien l'observer, assure qu'elle riait « d'une pauvreté, d'une citation, d'une bêtise et s'amusait de rien ». C'est à Catherine qu'on doit cette recette, pour rendre quelqu'un parfaitement gaï :

Prenez, disait-elle, le patient; renfermez-le tout seul dans un carrosse à deux places, menez-le vingt-cinq verstes, faites-le descendre, conduisez-le à la messe. Qu'il y reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, debout ; régalez-le ensuite de deux audiences ; après quoi, qu'il se déshabille, puis, qu'on lui donne à dîner avec une douzaine de personnes: vous verrez qu'il sera gai comme un pinson [1].

Elle traçait ce programme à 63 ans.

Elle avait l'attendrissement facile : elle accueillit la nouvelle de la mort de Potemkin par « un déluge de larmes ».

Elle pleura, en voyant partir son fils pour l'armée; elle pleura, en apprenant la mort de l'amiral Greigh; mais, singulière contradiction, quand on parut prendre part au chagrin que lui avait causé la mort de sa belle-fille, elle railla ces « jérémiades », déclarant, sans l'ombre de sensibilité, qu' « il ne faut

1. K. Waliszewski, *le Roman d'une impératrice*, 223.

guère penser aux choses auxquelles il n'y a pas à remédier ».

Elle était loin d'être patiente, étant d'un naturel très vif : Grimm la comparait au volcan de l'Etna. Mais elle avait un tel empire sur elle que l'orage se calmait vite ; et, pour en hâter la fin, elle buvait coup sur coup des verres d'eau, comme si elle eût voulu éteindre un feu trop ardent.

Elle régnait, a-t-on dit [1], sur les Russes, moins despotiquement que sur elle-même ; jamais on ne la vit ni s'emporter, ni s'abandonner à la tristesse, ni se livrer à une joie immodérée. Elle avait de la mesure en tout, sauf peut-être dans la sensualité.

Il faut être pétri d'indulgence systématique, pour trouver une excuse à ses débordements, et dire que l'amour ne fut chez elle « que la fonction naturelle d'un organisme physique et moral, doué d'une énergie exceptionnelle ». Il est tels faits qu'on a rapportés, qui témoignent d'un tempérament qu'il n'est pas exagéré de qualifier de luxurieux.

Ainsi avait-elle exigé qu'on entretînt ses petits-fils dans la plus complète ignorance des mystères

1. *Mémoires secrets sur la Russie et sur les règnes de Catherine II et de Paul Ier.*

de l'amour, se réservant de les faire initier, lorsqu'ils seraient en âge d'être mariés. Un incident, aussi plaisant qu'imprévu, fit en partie échouer ce plan.

Un jour, un lévrier des princes s'accoupla, sous leurs yeux, avec une levrette; après avoir attentivement observé ce manège, nos deux jeunes gens en demandèrent l'explication ; ils avaient eu tout loisir de suivre les phases de la conjonction, et aucune de ses péripéties n'avait échappé à leur curiosité amusée.

Le gouverneur, interrogé, se borna à répondre que les chiens s'étaient battus. — « Oh ! que non ! que non ! répliqua vivement Alexandre ; vous ne m'attrapperez point; j'ai bien vu qu'ils se mariaient ».

Le dépositaire de l'innocence grand-ducale était atterré, il en prévint le favori du moment; on tint gravement conseil, et il fut arrêté qu'on ne soufflerait mot de l'incident à la grand'mère, à l'Impératrice ; cela ne l'empêchait pas, un peu plus tard, de choisir elle-même, pour ses petits-fils, l'amie qui se chargerait de les « déniaiser ».

Cette amie, une dame B...kow, fit d'abord subir l'épreuve au grand-duc Alexandre, quand il n'avait encore que 16 ans; ensuite, à son cadet, Constantin, lorsqu'il n'avait pas encore tout à fait accompli sa 17e année. Sur le rapport très favo-

rable de l'essayeuse, Alexandre épousa la toute gracieuse Élisabeth de Suède, de deux ans moins âgée que lui, et Constantin s'unit à la charmante Anne de Saxe-Cobourg qui avait également deux ans de moins que son époux : ainsi se trouvèrent formés deux très jeunes couples princiers.

Dans l'un, on voyait un mari qui n'avait pas 16 ans, en face d'une timide épouse de moins de 15 ans; dans l'autre, un adolescent de moins de 17 ans, uni à une enfant de quatorze ans et demi. Ces mariages précoces n'aboutissent d'habitude qu'à la ruine prématurée du tempérament; ceux-là ne manquèrent pas à la règle commune. Les deux princes se livrèrent l'un et l'autre, avec une telle fougue, aux transports d'un amour sans contrainte, que le plus jeune, quoique vigoureux pour son âge, fut plus de huit jours avant d'affirmer sa virilité; quant à l'aîné, il manqua de perdre l'ouïe des suites de son ardeur.

Catherine avait-elle mesuré toutes les conséquences d'un acte dont elle avait, avec tant d'impatience, hâté la réalisation ? Il est à croire qu'elle n'avait cédé, en la circonstance, comme en bien d'autres, qu'à ses appétits de sensualité. Cette salacité sexuelle mise à part, nous n'aurons nulle difficulté à convenir que Catherine II se maintint, de corps et d'âme, dans un équilibre relatif.



Catherine II, impératrice de Russie
(*Musée André*).

Jusqu'à un âge assez avancé, elle put se moquer de la médecine et des médecins, sans en éprouver de dommage; à part ses coliques et ses accès de fièvre, elle ne semble pas avoir éprouvé d'indispositions graves.

Un jour qu'un de ses familiers l'avait surprise étendue sur une chaise longue et se plaignant de douleurs au niveau du cœur, elle répondit que ce n'était pas au changement de temps qu'il fallait attribuer ses souffrances, mais que c'était pour elle un pressentiment d'un événement qu'elle attendait. L'événement ne se produisit, d'ailleurs, pas, mais sa conviction n'en fut point ébranlée.

En apprenant l'exécution de Louis XVI, elle éprouva une telle secousse qu'elle dut s'aliter. Redoutait-elle un pareil sort, ou la sympathie pour la victime lui avait-elle, seule, causé cette émotion? Nous ne pourrions, en tout état de cause, que hasarder une conjecture.

S'abandonnait-elle à son premier mouvement, elle ne cherchait pas à dissimuler ce qu'elle ressentait : « J'en ai oublié de boire, manger et dormir », mandait-elle à un de ses correspondants, lorsqu'elle venait de perdre sa belle-fille, « et mes forces se soute aient je ne sais comment » ; mais, dans la même lettre, elle se laissait aller à des plaisanteries, d'un sel un peu gros, sur le « boyau fêlé » de « son souffre-douleur, » Grimm, auquel

était adressée l'épître, sur les gentillesses de ses chiens, etc. Puis elle se ressaisissait et reprenait ce qu'elle appelait son impassibilité :

... Moi qui suis une pleureuse de profession, j'ai vu mourir sans répandre une larme. Je me disais : si tu pleureras (*sic*), les autres sangloteront; si tu sangloteras, les autres s'évanouiront, et tout le monde perdra la tête et tramontane.

Or, elle se flattait de n'avoir jamais perdu la tête; elle dut même, dans maintes circonstances, montrer quelque courage, comme, lorsqu'en 1768, alors que l'inoculation passait pour une pratique non exempte de danger, elle livra son bras à l'opérateur sans hésitation, afin de dissiper les appréhensions que montrait son entourage, autant que son peuple.

En dehors des cérémonies officielles, où elle tenait à garder le *décorum* et ne souffrait aucune familiarité, elle se montrait d'une simplicité qui charmait et mettait à l'aise ceux qui avaient leurs entrées dans ses appartements privés. Mais à peine en avait-elle franchi le seuil, que la femme qui supportait tout à l'heure le badinage reprenait la majesté de son rang et entendait que nul ne lui manquât.

Elle marchait lentement et à petits pas, nous la décrit

le major Masson, qui fut au service militaire de la Russie pendant dix années, de 1786 à 1796. Elle saluait d'une petite inclination, qui n'était pas sans grâce, mais avec un sourire de commande, qui venait et s'en allait avec sa révérence.

Si c'était un étranger à qui elle présentât sa main à baiser, elle le faisait très poliment et lui disait quelques mots sur son voyage et son arrivée : mais c'était alors que l'on voyait se décomposer l'harmonie de son visage, et qu'on oubliait un instant la Grande Catherine, pour ne plus voir que la vieille femme ; en ouvrant la bouche, elle ne montrait plus de dents, et sa voix était cassée et mal articulée. Le bas de son visage avait quelque chose de rude et de grossier ; ses yeux gris clair (*d'autres les disent bleus*), quelque chose de faux, et un certain pli à la racine du nez, lui donnaient un air un peu sinistre...

Ce fâcheux pli l'inquiétait et elle en voulut beaucoup à l'un de ses peintres qui, bien que l'ayant considérablement flattée, n'avait pas cru devoir l'effacer. Elle se plaignit à l'artiste qu'il lui avait donné « l'air trop sérieux et trop méchant ». Celui-ci dut retoucher le portrait et transformer son modèle en une jeune nymphe, en qui les attributs de la souveraineté faisaient seuls reconnaître l'impératrice.

Catherine n'aimait ni les vers, ni la musique; même dans les entr'actes, l'orchestre avait ordre de se taire. Pour expliquer cette aversion, on a

dit que son ouïe était affectée d'une anomalie singulière : chacune de ses oreilles percevait les sons d'une manière différente, inégale non seulement sous le rapport de la force, mais encore sous le rapport du ton. Le sens de l'harmonie lui manquait absolument.

Sa sensibilité, du reste, était, d'une façon générale, assez obtuse : dans son palais de Tauride, elle dînait tous les jours ayant sous les yeux deux tableaux, représentant, avec le réalisme le plus cru, les horribles massacres d'Otschakow et d'Ismaël, et où étaient rendus, « avec une vérité hideuse, le sang qui ruisselle, les membres déchirés et palpitants, la fureur des massacrants et l'agonie convulsive des massacrés ». Sa vue se reposait sur ces scènes de carnage, « tandis que la Gasparini et Mandrini chantaient, ou que Sarti faisait exécuter un concert ».

On a prétendu qu'elle présentait un phénomène bizarre, qui, observé de nos jours, n'aurait pas manqué d'intéresser les neurologistes : en nettoyant les foulards avec lesquels elle avait l'habitude de s'envelopper la tête pour dormir, on en voyait sortir des étincelles! Le phénomène se reproduisait même avec ses draps de lit. On a vu là une fable, créée ou entretenue par l'imagination populaire, alors qu'il pourrait bien n'y avoir qu'une de ces particularités physiologiques, qui ont été,

sinon souvent, du moins plusieurs fois observées depuis.

La science de son temps était déconcertée par de pareils symptômes en dehors de l'observation commune ; bien que, déjà, les expériences de l'abbé Nollet, de Franklin et d'autres, eussent produit, dans le monde savant et en dehors de lui, une impression d'autant plus vive, que le mystère s'ajoutait à l'attrait.

Catherine ne s'en préoccupait, quant à elle, guère plus que ses propres médecins, dont elle suivait, sans trop de docilité, les prescriptions.

Ceux-ci avaient la plus grande peine à lui faire accepter un remède : un jour que Rogerson, son archiâtre, avait réussi à lui donner des pilules, qu'elle avait avalées sans mauvaise grâce, il en manifesta un contentement tel, qu'il s'oublia jusqu'à frapper familièrement l'épaule de sa souveraine, en s'écriant : *Bravo, Madame!* Et Catherine daigna sourire et ne pas se montrer offensée de ce libre geste.

Elle avait confiance dans ce Rogerson, qui connaissait admirablement son tempérament, et qui gouverna sa santé avec prudence et modération ; si, selon les idées du temps, il recourut parfois à la saignée, il n'eut garde d'en abuser, comme certain de ses prédécesseurs, qui n'hési-

tait pas à lui piquer la veine, jusqu'à quatre fois dans la même journée !

Catherine entendait se traiter à sa façon, employant des remèdes dont elle imaginait elle-même la formule, et qu'elle avait maintes fois éprouvés, comme cette mixture de poivre et de vin de Malaga, dont elle usait toutes les fois que la goutte élisait domicile sur son estomac. La vérité est qu'elle jouit, jusqu'à un âge avancé, d'un très heureux tempérament et, à part des affections de courte durée et dépourvues de gravité, sa constitution subit victorieusement tous les assauts ; elle ne commencera à décliner, que lorsqu'elle approchera du terme de sa carrière.

Dans une lettre qu'elle adressait, deux ans avant sa mort, à son « souffre-douleur », elle plaisantait agréablement son propre mal :

Il y a douze jours, lui écrivait-elle, que je n'ai presque pas dormi ni mangé et les médecins n'ont pas le sens commun. Je me tue de leur dire que c'est un spasme, et aujourd'hui, ayant pris le mors aux dents, j'ai commencé à traiter mon mal en spasme, et ai fait usage du plus grand antispasmodique que je connaisse, des gouttes de Bestoujef[1], et voilà que j'ai dormi pendant une heure,

1. Gouttes de Bestucheff. Catherine en avait acheté la re-



Catherine II Alexieffna.
Imperatrice de Russie,
à l'âge de 34 ans.

et voilà que je puis vous écrire, et voilà que les docteurs sont des bêtes [1]...

Dans les dernières années de sa vie, pour lutter contre les injures du temps et contre l'affection qui la minait, elle mettait beaucoup de rouge[2] et observait une hygiène rigoureuse.

Elle ne faisait qu'un déjeuner léger, mangeait modérément à dîner et ne soupait jamais. Quand elle lisait, dans les gazettes, qu'elle avait une hydropisie ou une maladie squirrheuse, elle affectait d'en rire, mais elle en était, secrètement, ulcérée[3]. Seuls, des observateurs attentifs pouvaient suivre, sur sa figure, les ravages qu'y imprimait, en marques ineffaçables, un mal inexorable.

cette moyennant 3.000 roubles (Cf. nos *Remèdes d'autrefois*, Ire série; Paris, Maloine, 1910, 188, note 2).

1. *Gazette anecdotique*, 1880, II, 138.

2. L'on vint dire, un jour, à Catherine, que son buste, en marbre de Paros, soigneusement conservé sous une cloche de cristal, dans un des appartements de l'Ermitage, venait d'être trouvé fardé. On chercha beaucoup à l'irriter contre cette insolence, et à en faire rechercher les auteurs, pour les punir sévèrement de cette insulte à la majesté impériale. Catherine II, sans paraître ni indignée, ni surprise, se contenta de dire: « C'est apparemment quelque page, qui a voulu me railler de l'habitude que j'ai de mettre du rouge. Il n'y a qu'à faire laver mon buste. » *Mémoires secrets sur la Russie*, par le major Masson, 410.

3. *Hist. de Catherine II, impératrice de Russie*, par J. Castéra; Paris, an VIII, t. III; 179; note 1.

Elle essayait de se tromper sur la gravité de son état, sans y complètement réussir : « Je suis gaie et leste comme un pinson, mandait-elle à Grimm, le 15 février 1794. Jusqu'ici, je me porte très bien. » Et elle imaginait des divertissements nouveaux, elle organisait une expédition pour ramener à la Cour le comte Strogonof, qui, souffrant et attristé, s'était muré dans sa maison de campagne, aux environs de Pétersbourg.

Bien qu'elle n'en laissât rien paraître, elle était tourmentée de pressentiments, lui indiquant que sa fin était proche.

Certain soir, une comète se détacha du ciel au-dessus de sa tête, pour venir tomber dans la Néva ; elle ne douta pas que c'était un avertissement d'En Haut. Les esprits superstitieux ne manquèrent pas d'en tirer un sombre présage : remarquant que la citadelle et les tombeaux des souverains se trouvaient vers les lieux où l'étoile avait paru tomber, ils chuchotèrent, en tremblant, — « car *mort* et *Impératrice* sont deux mots qu'on ne peut prononcer ensemble, en Russie, sans blasphème et sans danger » — que les jours de Catherine étaient comptés.

Le séjour du roi de Suède à Saint-Pétersbourg, les fêtes qui l'avaient accompagné, les mortifications qui en furent la suite pour la tzarine régnante, hâtèrent le fatal dénouement.

Durant six semaines, Catherine avait été en représentation. S'efforçant de paraître toujours jeune et bien portante, elle refusait de se servir de chaise à porteurs, pour se faire transporter d'un étage à l'autre du palais, bien qu'elle éprouvât une difficulté grandissante à monter les escaliers. Ses jambes, de plus en plus œdématiées, lui refusaient leur service; elle s'obstinait, néanmoins, à rester debout et à marcher.

L'hydropisie poursuivant son œuvre, son membre inférieur devint d'une grosseur presque difforme; « ses jambes, toujours enflées et souvent ouvertes, étaient tout d'une venue avec son joli pied, qu'on avait admiré jadis ».

A tout venant, elle demandait un moyen de guérison, assurant de sa gratitude qui la délivrerait de la servitude du pansement quotidien. Son bouffon, d'autres disent un médecin de ses gardes, qui avait toujours des drogues à proposer pour toutes sortes de maladies, lui dit un jour, à une revue :

— « *Matowska* [1] (mère), si vous voulez être guérie promptement, il ne tient qu'à vous, rien n'est plus facile.

— Voyons, parle, que faut-il faire ?

1. C'est l'expression que le peuple employait, pour parler à l'Impératrice.

— Vous frotter, matin et soir, les jambes avec de l'eau de mer.

— Et tu crois que mes plaies se fermeront ?

— Avant quinze jours, j'en réponds sur ma tête.

— Et bien !... Je veux en essayer. »

Dès le lendemain, Catherine envoyait chercher un tonneau d'eau de mer, en dépit des conseils de son premier médecin, qui l'adjurait de ne pas s'en servir.

— « Je vous en supplie, lui dit-il, ne fermez pas ces plaies ; il faut vivre avec son ennemi ; l'humeur qui sort entretient votre santé ; il y aurait de l'inconvénient à la faire rentrer.

— Ne vous tourmentez pas, répliqua Catherine. Il n'y a de bien que ce que vous imaginez ; tout ce qui vient des autres ne vaut rien [1]. » Et, dès le lendemain, elle commençait ses lotions.

Une amélioration parut s'ensuivre. L'Esculape improvisé clama son triomphe et reçut de magnifiques présents. Mais il avait chanté trop tôt victoire. Huit jours ne s'étaient pas écoulés, que les jambes de l'Impératrice étaient revenues dans leur état naturel ; les veilles, le mouvement qu'elle s'était donné, produisirent une aggravation, qui apparut bientôt à tous les yeux.

1. *Mémoires d'Alissan de Chazet*, III, 35 et suiv.

Le dimanche 16 novembre 1796, elle dit à Mme Vigée-Lebrun, fixée depuis quelques années en Russie :

Je suis bien vieille, mais tout le monde désire que vous fassiez mon portrait et je le désire aussi... Nous commencerons samedi.

Le lendemain, un chirurgien-pédicure, en coupant les cors de l'Impératrice, s'enhardit à lui dire qu'elle aurait besoin d'une saignée; elle le rabroua vivement. Le brave homme se hâta de prévenir le médecin ordinaire de Catherine; celui-ci demanda à être introduit sans retard auprès de la souveraine; il la conjura de se prêter à l'opération, qu'il jugeait indispensable; il la supplia de se laisser saigner. Devant le refus de Catherine, il alla jusqu'à offrir sa démission, déclarant qu'il lui serait impossible de donner des soins à celle qui lui retirait sa confiance. Finalement, elle consentit à ce que « le maudit homme » exigeait d'elle; il fut entendu qu'elle lui livrerait son bras le jeudi suivant; le mercredi, elle n'était plus...

La veille, elle s'était montrée d'une gaieté exubérante : la nouvelle que le général Moreau avait été contraint de repasser le Rhin l'avait remplie de joie. Elle s'en divertit avec son grand

écuyer et son fou de cour, marchandant et achetant au bouffon toute sorte de babioles, qu'il apportait ordinairement dans ses poches, comme l'eût fait un colporteur ambulant, dont il jouait le rôle. Elle accueillit en riant la nouvelle de la mort du roi de Sardaigne, plaisantant sur tout et sur tous. Cependant, elle se retira plus tôt qu'à l'ordinaire, se plaignant d'une reprise de ses coliques.

Le lendemain, Catherine se levait à l'heure accoutumée, expédiait ses affaires avec ses secrétaires, et renvoyait le dernier qui s'était présenté, lui enjoignant d'attendre ses ordres dans l'antichambre.

Le valet, impatient de ne pas être appelé auprès de la souveraine, comme d'habitude, commençait à s'inquiéter. N'entendant aucun bruit dans la pièce où se tenait l'Impératrice, il prit le parti d'en pousser la porte. Catherine n'était ni dans la chambre à coucher, ni dans son cabinet de toilette : on la trouva enfin, étendue sans connaissance et sans mouvement, dans la garde-robe !

On courut chez le favori, on appela les médecins, tout le palais fut en révolution. Lavements, saignées, tous les secours usités en pareils cas furent mis en œuvre, mais inutilement[1]. Après

1. Tout au plus parvint-elle à remuer un pied et à serrer la main d'une femme de chambre.

une agonie terrible, qui ne dura pas moins de trente-sept heures, Catherine expirait. Un singulier hasard avait voulu qu'elle tombât frappée d'apoplexie à deux pas du trône de son ancien amant, Poniatowski.

On avait rapporté le meuble de Varsovie, dans les dépouilles de la malheureuse Pologne. Et voilà que « ce morceau de bois doré, symbole profané et sali par elle, se vengeait : la mort y rivait l'altière triomphatrice, souillée à son tour et agonisant dans la fange[1] ».

1. K. Waliszewski, *Autour d'un trône*, etc. Paris, 1894, 416.

VI

ÉDUCATION DE PRINCE

LE GRAND-DUC PAUL PETROVITZ

Avant Pierre le Grand, les femmes ne paraissaient ni à la cour ni dans la société, pas même à la table de leurs maris : un ukase de Pierre leur donna rang dans l'humanité. Mais on fut, au début, obligé de recourir à la violence, pour les contraindre à sortir de l'isolement où elles paraissaient se complaire. Le résultat de cette réforme ne se fit pas attendre : tour à tour, dans le même siècle, se succédèrent six impératrices, qui ont régné despotiquement sur un empire qui venait à peine de les tirer de la servitude.

Quand les femmes règnent, les hommes gouvernent, aphorisme qui pourrait se traduire : quand les femmes tiennent le pouvoir, leurs amants l'exercent. Seule, peut-être, Catherine II s'en affranchit dans quelque mesure ; mais, comme

l'a dit un prince russe[1], « chacun de ses favoris, de quelque courte durée qu'ait été son règne, en échange des millions reçus, a gratifié la Russie d'un honteux exemple de plus ».

A l'exemple de Zorich, les joueurs se sont multipliés. Potemkin a introduit le luxe sans frein, la recherche de la table, la cupidité, l'avidité sans bornes. Avec Korsakow, la débauche s'est donnée libre carrière. Lanskoy fut cruel avec délices et eut de nombreux imitateurs ; sous le règne de Momonoff, le favoritisme le plus éhonté s'est impudemment étalé.

Pour ce qui est de l'Impératrice, elle aimait l'adulation à l'excès ; voulait-on lui plaire, on n'avait qu'à la flatter; quelque grossier qu'il pût être, elle respirait toujours l'encens avec délices. Voluptueuse et ambitieuse, tels furent les deux traits principaux de son caractère.

Ayant longtemps souffert dans son orgueil, elle se revancha du sort. Tandis qu'elle n'était que grande-duchesse, elle avait eu à subir pas mal d'avanies. Lorsque, après neuf ans d'union stérile, naquit l'enfant qui reçut le nom de Paul — le futur tsar Paul Ier — Catherine fut contrainte de s'en séparer aussitôt. « Dès qu'on eut enveloppé mon fils de ses langes, a-t-elle conté dans

1. *La Jeunesse d'un Tzar*, par Dimitri Kobeko; Paris, 1896.

une sorte d'autobiographie, l'Impératrice (Élisabeth) fit appeler son confesseur, qui l'ondoya et lui donna le nom de Paul. Elle ordonna à la sage-femme de prendre l'enfant et de la suivre. Quant à moi, je fus abandonnée sans secours sur mon lit de douleur. »

Le baptême eut lieu le sixième jour après la venue au monde du nouveau-né, qui faillit, dans l'intervalle, mourir « des suites d'une mauvaise nutrition », d'une mauvaise nourrice, veut-on probablement dire.

On accablait l'enfant de soins, mais d'une sollicitude pas toujours éclairée.

Il avait une chambre étouffante, était emmailloté dans de la flanelle ; son berceau était recouvert de peaux de renard noir. Ses couvertures étaient de satin piqué et ouaté et recouvertes de velours rose, doublé de fourrure... la sueur perlait sur son petit visage, il était constamment en nage. Grâce à cela, en grandissant, il prenait sans cesse froid et s'enrhumait au moindre courant d'air. Il était, en outre, toujours entouré d'une quantité de vieilles femmes qui, par leurs soins inintelligents et peu pratiques, lui firent, physiquement et moralement, le plus grand tort.

Les *Souvenirs* de Paul I[er], nous permettent de compléter les mémoires de sa mère; par eux, nous apprenons qu'il ne marcha qu'à l'âge de treize mois. Il se couchait de très bonne heure,



Le grand-duc PAUL PETROVITZ.

mais se levait au milieu de la nuit, surtout si l'entourage se prêtait à son caprice.

Il était très mal surveillé et il lui arriva de tomber de son berceau, sans que personne s'en aperçût; au matin, on le retrouvait sur le parquet de sa chambre, dormant à poings fermés.

L'Impératrice Élisabeth entrait tous les jours dans la pièce où se tenait l'enfant; il lui arriva d'y venir plusieurs fois dans la même journée, et souvent pendant la nuit; mais à sa vue, le césaréwitch était pris d'un tremblement tel, qu'elle jugea prudent d'espacer de plus en plus les visites qu'elle lui rendait.

Paul Pétrovitz était d'une constitution faible, et fut souvent malade, surtout dans l'enfance.

A huit ans, il fit une maladie sérieuse, qui l'empêcha d'assister aux fêtes du couronnement de sa mère. Le jour de l'avènement de Catherine, on réveilla en sursaut le jeune grand-duc, que l'on transporta à peine vêtu, et sous une escorte de soldats, du palais d'été au palais d'hiver, où vint le rejoindre sa mère; mais il en fut saisi au point qu'il dut garder plusieurs jours le lit.

Rarement, on lui permettait des promenades au grand air; le moindre vent, le moindre changement de température faisaient supprimer cet exercice salutaire.

Il était d'une vivacité qui ressemblait à de la fébrilité.

Son Altesse, nous dit un de ses précepteurs, a la détestable habitude de se hâter en toutes occasions. Il se presse en se levant, en mangeant, en se couchant. Avant le dîner, environ une heure avant de se mettre à table, il envoie son fourrier à Panine, pour demander s'il ne serait pas temps d'envoyer chercher les plats et imagine toutes les ruses pour gagner quelques minutes et se mettre à table plus tôt que d'habitude.

Il était recommandé aux valets d'expédier leur service avec le plus de hâte possible, afin de pou voir se mettre au lit de bonne heure. Son Altesse avait un autre défaut, celui-là commun à tous ceux qui ne rencontrent pas de résistance à leurs fantaisies : il entendait n'en faire qu'à sa tête. Prompt dans ses décisions, il était d'un tempérament violent et maîtrisait avec peine ses emportements.

On a parlé d'épilepsie ; par là s'expliqueraient ces accès de colère subits, ces impulsions, que la volonté ne peut ni empêcher, ni diriger. Il y a plus que des indices ; des textes précis et des témoignages peu suspects militent en faveur d'une hypothèse équivalant, pour nous, à la certitude.

Le 19 août 1770, un diplomate français, M. Sa-



COMTE PANINE

(Collection de l'auteur).

batier, écrivait au ministre qui lui avait confié la mission dont il était chargé [1] :

On vous aura sans doute mandé, dans le temps du détrônement de Pierre III, que le jeune grand-duc, à qui l'on vint annoncer imprudemment que son père voulait le faire mourir. fut saisi d'un effroi si violent que sa constitution en fut dès lors altérée. Il s'opéra dans cet enfant une révolution si prodigieuse qu'elle lui a laissé une incommodité qui paraissait indiquer le mal *caduc.*

Le même enfant, nous apprend d'autre part le comte Fédor Golovkine [2], fit, en 1764 ou 1765, « une maladie accompagnée de convulsions (telles), que les nerfs de son visage en conservèrent une contraction et que ce fut au moyen d'opérations qu'on lui fit à la gorge (?) qu'on lui sauva la vie ».

Jusque là, il était d'une figure agréable, presque jolie ; les tiraillements du visage que déterminait son mal le rendirent peu à peu franchement laid ; ses yeux seuls gardèrent leur expression, et ses dents restèrent blanches et bien rangées.

Les études du grand-duc furent interrompues, pendant l'été de 1771, par une affection grave, qui

1. *La Cour de Russie il y a cent ans* (1725-1783) ; extraits des dépêches des ambassadeurs anglais et français ; 3ᵉ édition ; Leipzig et Paris, 1860.

2. Comte Fédor Golovkine, *la Cour et le règne de Paul Iᵉʳ;* portraits. souvenirs et anecdotes, avec introduction et notes, par S. Bonnet ; Paris, Plon, 1905.

présentait beaucoup d'analogie avec le typhus; il en conserva une grande faiblesse et « son organisme resta débile à jamais ».

Catherine songeait depuis quelque temps à marier son fils, autant pour s'assurer une lignée, que pour lui donner un sujet de distractions; mais, en raison de la complexion délicate de l'héritier du trône, elle hésitait à se déterminer, parmi les nombreux partis qui s'offraient.

Certains de ses confidents, auxquels elle avait fait part de ses appréhensions, s'employèrent à les dissiper. Ils décidèrent une veuve, fille d'un ancien gouverneur de province, à essayer la puissance de ses charmes sur le jeune adolescent. Le stratagème réussit : un fils naquit de cette liaison. Il ne restait qu'à choisir la princesse qui pouvait convenir au césaréwitch; le choix de Catherine tomba sur la seconde fille du landgrave de Hesse, dont l'aînée était mariée au prince royal de Prusse.

En devenant grande-duchesse, sous le nom de Nathalie-Alexievna, Wilhelmine de Hesse-Darmstadt n'avait d'autre désir que de s'affranchir de la tutelle familiale et, comme on dirait aujourd'hui, de « vivre sa vie ». Elle noua sa première intrigue sur le bateau même qui la conduisait auprès de son fiancé! Le héros de ce roman n'était autre,



Comte Alexandre Rasumowski

(Collection de l'auteur).

selon l'usage, que l'ami le plus intime de l'époux, Alexandre Rasumowski ; un « mangeur de cœurs » professionnel, qui s'essayait déjà au rôle qu'il se préparait à jouer.

En dépit de son habituelle clairvoyance, Catherine ne sut pas prévoir l'aventure, et surtout que son fils, « pris d'abord impétueusement par les sens, mais bientôt essoufflé », s'endormirait auprès de cette « jeune bacchante », l'abandonnant aux longs tête-à-tête avec son meilleur ami.

Sur un autre point, Catherine n'avait pas été mieux informée. On lui avait tenu cachée une particularité de la constitution de sa belle-fille qui avait son importance : celle-ci présentait une déformation du bassin qui, sans empêcher une grossesse, ne pouvait qu'en contrarier l'issue. Et voici qu'on apprenait que la princesse était née avec une « prolongation de l'os coccyx », qui n'avait fait qu'augmenter avec la croissance. Les chirurgiens les plus réputés avaient été en vain consultés; nul d'entre eux n'avait pu indiquer le remède à ce fâcheux état; c'est alors qu'un charlatan se présenta, qui promit de faire disparaître l'infirmité. « Il se fit faire un genouil (*sic*) en fer et assit avec une telle violence cette pauvre petite créature, que l'os se cassa et disparut dans l'intérieur de son corps. Elle manqua mourir de cette affreuse opération et n'en guérit que pour mourir



Sophie-Dorothée, grande-duchesse de Wurtemberg.

plus sûrement à ses premières couches, l'enfant se trouvant arrêté par un obstacle qu'on ignorait et qu'on n'aurait pu lever [1]. »

La grande-duchesse montra, dans cette circonstance, un courage héroïque ; elle supplia qu'on la sacrifiât, afin de sauver l'enfant ; sacrifice inutile, car la mère et l'enfant périrent dans la même catastrophe.

Le grand-duc éprouva, tout d'abord, un chagrin violent, se refusant à toutes les consolations, s'enfermant dans une retraite farouche. Quand on l'eût persuadé, par des preuves indéniables, que l'objet de sa tendresse était indigne de ses regrets ; que sa défunte épouse le trompait, au vu et au su de toute la Cour ; qu'elle avait, avec son principal favori, des privautés dont les deux amants ne cherchaient pas à dérober le mystère, il se produisit chez lui un revirement complet. Il se déclara prêt à contracter une nouvelle union, et ne présenta plus d'objections, quand on lui parla de le marier avec une des filles de la duchesse de Wurtemberg, que l'on disait d'ailleurs une fort belle personne, et une princesse de tous points accomplie.

Sophie-Dorothée n'était pas seulement belle,

1. GOLOVKINE, 106.



MARIE-FÉODOROWNA, seconde épouse de Paul Ier
(Collection de l'auteur).

elle était gracieuse et bonne. Bien qu'elle fut atteinte d'une légère myopie, ses yeux révélaient la candeur de son âme. Intelligente, sans chercher à éclipser par son esprit, elle dédaignait d'être coquette, méprisant tous les artifices.

Elle n'agréa le parti qu'on lui proposait, si brillant fût-il, qu'après bien des hésitations ; la perspective de se trouver en présence de Catherine, qu'elle se représentait hautaine et distante, ne laissait pas de la préoccuper fortement, de l'épouvanter presque. Elle n'avait d'autre souci que celui de plaire à l'Impératrice, ne doutant pas qu'elle éprouverait beaucoup moins de difficulté à conquérir son mari.

Dès le premier moment, elle plaisait à sa belle-mère, qui la déclarait « charmante, aussi jolie que Psyché » et reconnaissait qu'elle lui avait tourné positivement la tête ; quant au grand-duc, sa seconde épouse disait de lui, qu'il était un « ange » et qu'elle l'aimait à la folie ».

A s'en rapporter aux portraits les plus flatteurs, Sophie-Dorothée donne l'impression d'une belle et fraîche créature, plutôt que d'une très jolie femme. C'était une grande blonde, bien en chair, avec une tendance précoce à l'embonpoint.

D'une santé à toute épreuve, elle restait en toilette d'apparat la journée entière, sans paraître en ressentir la moindre fatigue.

« Ce qui fatiguait les autres femmes, dit quelqu'un qui l'a observée de près, ne l'éprouvait d'aucune manière. Même enceinte, elle gardait sa grande parure depuis le matin jusqu'au soir; et, entre le dîner et le bal, toute serrée qu'elle était, elle faisait, comme une autre en déshabillé, sa correspondance, des ouvrages en tapisserie et quelquefois même travaillait avec Lamprecht, le médailleur en pierres. »

« Un moule à enfants », a-t-on dit d'elle irrévérencieusement.

Le premier qui naquit fut un fils, qui régnera sous le nom d'Alexandre Ier. La joie de sa mère ne devait pas être de longue durée. Catherine qui s'était plaint qu'on lui eût enlevé ses enfants dès la naissance, usa de la même rigueur avec ceux de son fils : elle établit le nouveau-né dans un appartement séparé, entendant garder la haute main sur l'éducation de ses petits-enfants.

Marie-Féodorowna, comme nous l'appellerons désormais, se soumit sans murmure, se consolant par l'affection qu'elle retrouvait au foyer conjugal.

Le père et la mère ne se révoltèrent, d'un accord commun, que lorsque Catherine prétendit élever leur progéniture selon la méthode, alors en faveur, de Locke ; ils n'avaient pas complètement tort, puisque le premier résultat du système fut

de rendre sourd d'une oreille et dur de l'autre le jeune Alexandre, qu'on avait voulu, dès son plus jeune âge, habituer au bruit du canon !

Catherine avait reporté toute son affection sur son petit-fils, alors que ses rapports avec son fils devenaient de plus en plus froids. Le grand-duc se consumait d'ennui de ne jouer qu'un rôle effacé. La nervosité de son tempérament et une impressionnabilité excessive augmentaient encore son dépit de ne pas prendre part à la conduite des affaires publiques. Ses lettres attestent un état mélancolique, qu'il ne cherche pas à dissimuler.

J'essaie de me distraire, écrivait-il à son ancien précepteur, devenu depuis archevêque de Moscou... j'organise notre nouvelle résidence. Oublier, c'est là le vrai mérite du séjour que nous faisons ici. Mon front est couvert de sueur ; ce n'est pas celle que donne la fatigue, mais bien l'ennui. Vous voyez donc qu'il n'y a aucune similitude entre Cyrus et moi : quand Cyrus se reposait, c'était après avoir fait de grandes choses et pour recommencer, tandis que je n'ai pas l'occasion de me délasser, ne faisant rien ; si j'essaie de me reposer, c'est des fatigants soucis de mon esprit.

Le digne ecclésiastique essayait de le garder de la désespérance, de lutter contre cet abattement. Paul se rangeait à ses sages avis, mais sans conviction.

Je trouve, lui répondait-il, les observations de Votre

Éminence sur ma mélancolie si justes, que je vais faire tous mes efforts pour suivre vos bons conseils. La tristesse vous enlève toute énergie, paralyse vos forces ; il n'y a pas de meilleur palliatif à la mélancolie que l'occupation, chacun selon son état... Mais est-il toujours en notre pouvoir d'occuper notre temps ?... Bien entendu qu'il est en votre pouvoir de le faire tant qu'aucun obstacle ne s'y oppose, mais quand on est animé des meilleures intentions, et qu'on vous enlève, par des moyens indépendants de votre volonté, toute possibilité d'agir, que faut-il faire?...

L'allusion est manifeste : Catherine est ici directement visée. Son fils ne s'affranchira du joug, que lorsque celle-ci disparaîtra de la scène du monde.

Tandis que son fils continuait à végéter dans la solitude de Gatchina, l'Impératrice-mère déclinait visiblement. Le 7 novembre 1796, le grand-duc Paul s'était réveillé plus sombre que de coutume. A son déjeuner, sa tristesse apparut à tous les yeux ; comme on lui en demandait le motif, il raconta qu'il avait passé une mauvaise nuit, à la suite d'un rêve, qui l'avait impressionné d'autant plus que la grande-duchesse en avait fait un semblable [1].

1. Nous empruntons, pour ce qui va suivre, au très attachant récit des deux derniers jours de la vie de Catherine II, extrait des *Mémoires de Madame Narychkine*, qui ont paru, il y a deux

Figurez-vous, raconta Paul à ses commensaux, que je me sentais sortir de terre, par une force invisible contre laquelle j'essayais en vain de lutter ; je montais toujours plus haut jusqu'à ce qu'enfin j'allais toucher le ciel; mais alors je me réveillai en sursaut et ne vis rien de ce que je m'attendais à découvrir dans les régions célestes.

Ce jour-là même, le favori de Catherine, le comte de Zoubof, se présentait devant son futur maître et lui annonçait que l'Impératrice venait d'être frappée d'apoplexie, et n'avait plus que quelques heures à vivre.

Que s'était-il passé à Saint-Pétersbourg ?

Catherine s'était réveillée, le dernier matin de sa vie, à son heure habituelle, ne se plaignan d'aucun malaise et assurant, au contraire, sa demoiselle de service, qu'elle n'avait jamais passé une aussi bonne nuit.

S. M. donnait toujours ses audiences immédiatement après son déjeuner, qui finissait à 8 heures précises.

Une demi-heure s'était écoulée, l'Impératrice n'avait pas encore paru ; on commençait à s'inquiéter, le valet de chambre plus que personne. Il crut, d'abord, que sa maîtresse était descendue

ans, en Russie, et dont l'excellente revue, *les Marches de l'Est* (octobre 1913), a publié le fragment relatif à la mort de l'Impératrice.

au jardin, mais, ayant ouvert l'armoire qui les renfermait, il y trouva la pelisse et le manchon à leur place ordinaire.

Nous avons dit le spectacle qui s'offrit, quand on eut poussé la porte derrière laquelle l'Impératrice râlait, dans les spasmes ultimes de l'agonie ; nous n'ajouterons, pour plus de précision, que quelques détails, dont la version, nouvellement parue, nous apporte la révélation.

Une heure s'était écoulée et nul n'osait prendre une décision. Le médecin appelé le premier voulut tenter une saignée ; le favori s'y opposa, disant qu'il fallait attendre le docteur Rogerson, médecin de la Cour, qui seul pouvait en prendre la responsabilité. Celui-ci, qu'on ne parvenait pas à trouver, finit par arriver. Après avoir tenté sans succès l'application d'un vésicatoire, puis la saignée, il déclara que sa mission était terminée. On tenta cependant l'impossible. Trois médecins, agenouillés auprès de la malade, furent occupés à faire des frictions, mais la réaction qu'on espérait ne se produisit pas : la mort approchait.

La figure de Catherine changeait d'aspect à chaque instant : on la voyait couverte tantôt d'une pâleur effrayante, tantôt des couleurs les plus vives. Enfin, sa respiration s'arrêta ; elle poussa un cri terrible, auquel succéda un silence éternel. Alors le docteur Rogerson, s'approchant



PAUL Ier, tsar de Russie.
(*Musée de Versailles*).

du Grand-Duc, lui dit que tout était terminé.

Et aussitôt, s'il faut en croire un témoignage autorisé[1], tournant militairement sur ses talons à la porte de la chambre mortuaire, se coiffant de l'immense chapeau, et mettant à la main la longue canne, qui faisaient partie de la tenue adoptée à Gatchina, le nouveau souverain cria d'une voix enrouée :

— « Je suis votre empereur ; qu'on amène un prêtre ! »

Paul Ier, après trente-cinq ans d'affronts, d'humiliation et de mépris, se trouvait appelé à prendre les rênes du pouvoir. Il avait eu le loisir d'étudier les moyens de diriger l'immense pays sur lequel il allait régner ; on était anxieux de le voir à l'œuvre.

Après avoir rendu les honneurs funèbres à sa mère, un des premiers actes qui marquent son règne est une mise en scène macabre. Paul, s'étant rendu au couvent, où le corps de son père avait été déposé, se fit montrer sa tombe par les vieux moines et ouvrir le cercueil en sa présence. Il prit un des gants qui couvraient encore les ossements et le baisa plusieurs fois en pleu-

1. *Mémoires de Tourguéniev* (Antiquité russe « Rousskaïa Starina », 1855, t. XLVII, 379, cité par K. Waliszewski).

rant. Puis il fit exhumer les cendres paternelles[1], pour les offrir à l'adoration publique.

Le cercueil qui les renfermait fut transporté en grande pompe au palais, pour y être exposé dans une église construite à cette fin, auprès du corps de Catherine. On les conduisit ensuite tous les deux à la citadelle.

On venait, avec les marques du plus profond respect, baiser le cercueil de l'un, et la main, froide et livide, de l'autre ; on faisait une génuflexion, et l'on n'osait se retirer qu'en descendant l'estrade à reculons.

L'Impératrice, qui avait été mal embaumée, parut bientôt toute défigurée : les mains, les yeux, le bas du visage avaient pris une nuance indéterminable ; le spectacle était d'une horreur indicible.

Paul Ier avait choisi, pour rendre les honneurs à Pierre III, ceux-là mêmes qui avaient préparé sa mort, entre autres le prince Orlof et le grand-maréchal Bariatinski.

Quoiqu'il s'en défendît, le nouvel Empereur n'était pas de ceux qui oubliaient les injures faites au grand-duc : tous ceux qui avaient eu les faveurs de Catherine encouraient, par là même, sa disgrâce.

1. On dit qu'on ne trouva de reconnaissable qu'une botte.

Bien qu'environné d'hommes plus instruits et de moralité supérieure à ceux dont sa mère avait constitué son entourage, Paul I[er] ne se distinguera que par les mesures les plus incohérentes, les plus déconcertantes, que puisse édicter un autocrate qu'égare le vertige du pouvoir suprême.

VII

UN ÉPILEPTIQUE COURONNÉ

C'est dans le *Recueil des lois* et les publications de la *Gazette* officielle, que Paul a étalé « jusqu'à ses étourderies et ses emportements ». Il a fourni lui-même tous les matériaux pour son étude psycho-pathologique ; en vérité, nous ne pouvions souhaiter guide meilleur et plus sûr.

Les lueurs de raison, de justice et de sentiment, que Paul Ier a manifestées, se sont perdues dans le fatras des violences, des bizarreries, des petitesses, par lesquelles, pendant toute la durée d'un règne éphémère, s'est signalé ce monarque falot. De ce chaos, quelques idées justes, quelques intentions bienfaisantes, se dégagent, mais elles ont été toujours contrariées par des impulsions opposées.

Paul Ier est, surtout et avant tout, un « impulsif », nous irons plus loin : un type de dégénérescence franchement accusée.

Son physique trahit cette dégénérescence.

Bien qu'un crayon obséquieux ait flatté la beauté de son regard, dont l'expression avait « un agrément et une douceur infinis », l'ensemble du visage n'est rien moins que séduisant. Le peuple de Paris, qui fut amené à contempler ses traits, et à cette époque il était jeune encore, ne put s'empêcher de s'exclamer : *Dieu! qu'il est laid!* Il eut, alors, le bon esprit d'en rire; il se montra plus tard moins philosophe. Un malheureux soldat, dans l'horreur des tourments qu'il endurait pour une faute de service, s'écriait, dans son désespoir : « Ah! maudite tête chauve! maudite tête chauve! » Le monarque, indigné, donna l'ordre qu'on fit expirer sous le knout celui qui s'était rendu coupable de ce crime de lèse-majesté, et il rendit une ordonnance par laquelle il était défendu, sous la même peine, de se servir de l'épithète de chauve, en parlant de tête, et de camard, en parlant de nez : il considérait comme une injure personnelle toute allusion à la calvitie et à une forme de l'appendice nasal, analogue à celle dont l'avait gratifié la marâtre nature.

Le prognathisme de sa mâchoire et la proéminence de ses lèvres complétaient ce masque de dégénéré. Son chef dénudé était « planté sur un corps court et gauche, auquel son propriétaire

essayait vainement, en se dandinant, de donner de la dignité et de l'élégance ».

Pour sa figure, passe encore : ce n'est pas lui qui se l'était faite ; on prétendait que ce n'était pas même son père putatif ! Quant à son attitude, il se l'était composée, et n'avait réussi qu'à s'attirer ce qualificatif qui nous le peint à merveille : « un Lapon camus, à mouvements d'automate ».

Son teint jaune indiquait un tempérament bilieux, que les médecins combattaient au moyen de purgations fréquentes ; ils réussirent moins bien à lutter contre la décrépitude prématurée, que les rides du visage et le tremblement des mains n'affirmaient que trop. Son costume, sa démarche, son air prétentieux, achevaient de le déformer jusqu'à la caricature.

La singularité qu'il affectait dans ses vêtements, la raideur qu'il gardait dans ses manières, rehaussaient, si possible, sa laideur naturelle. Il se trouvait si disgracié sous ce rapport, qu'il n'osa pas faire graver son portrait sur les monnaies. Il y substitua la devise que les Templiers portaient sur leur grand étendard, le Beauséant[1].

Dès l'enfance, il avait observé que son humeur était en rapport avec les variations de l'atmos-

(1) Comte Fédor Golovkine, *La Cour et le règne de Paul Ier*, 36.



Paul Ier, empereur de Russie.

phère. De bonne heure il prit l'habitude de s'informer, tous les matins, de la direction du vent; aussi les oscillations de la girouette mettaient-elles son entourage en émoi.

Ombrageux et défiant, il voyait partout des gens embusqués pour le perdre. Son imagination était prompte à s'exalter, et l'histoire de tous les tsars détrônés ou immolés était une idée fixe, toujours présente à sa pensée.

Avant de tomber dans le mysticisme, il avait été visionnaire : il était convaincu qu'il avait cheminé, toute une nuit, à côté du spectre de Pierre le Grand, alors que les trois personnes qui accompagnaient le prince dans cette équipée nocturne, n'avaient elles-mêmes rien vu [1]. Longtemps après il fit le récit de l'apparition à la baronne d'Oberkirch, qui s'empressa de le consigner sur ses tablettes.

Il était encore grand-duc, quand lui arriva une autre aventure dont on a beaucoup glosé : ayant trouvé des débris de verre dans un plat de saucisses qu'on lui avait servi, il prétendit qu'on avait cherché à l'empoisonner. Une autre fois, assistant, à Florence, à un banquet de cour, il découvrit un goût suspect au vin et s'intro-

1. Si l'on veut être plus copieusement renseigné, on n'a qu'à lire l'ouvrage, plusieurs fois cité par nous, *La jeunesse d'un tsar,* aux pages 148 et suivantes.

duisit les doigts dans la bouche, pour en provoquer l'expulsion. Il recommençait quelques mois plus tard, à Bruges, où, incommodé après l'absorption d'un verre d'eau glacée, il accusa le prince de Ligne d'avoir voulu attenter à ses jours.

Un cuisinier français du roi de Prusse, nommé Le Bœuf, ayant été demandé pour Catherine, n'arriva qu'après sa mort ; Paul le prit pour un empoisonneur qu'on lui envoyait, et le fit enfermer. Ce ne fut qu'après six mois de cachot qu'il lui accorda sa liberté, avec l'injonction de repartir sur-le-champ.

Partout le nouveau tsar voyait des ennemis conspirant à sa perte, des espions épiant ses moindres mouvements. Cela devint, à la longue, une manie, confinant au délire des persécutions.

Il avait peur de tout et de tous ; il tremblait, étant enfant, à l'approche de sa grand'tante ; il ne cessera de trembler durant toute sa vie.

Ne se jugeant pas en sûreté dans le palais des tzars, situé sur les bords de la Néva, dans la meilleure position de Pétersbourg, mais de niveau avec la rue et d'un abord facile, il crut que sa sécurité serait mieux assurée dans une bâtisse construite sur le modèle des châteaux féodaux.

Il prétendait que l'Archange Michel lui avait

désigné, en songe, l'endroit où il la devait édifier. Sans plus tarder, il se mit à l'œuvre, employant des ouvriers par milliers et, au bout de peu de temps, on vit s'élever un immense édifice, entouré de larges fossés, de ponts-levis, de remparts armés de canons. Il n'attendit pas que les murs en fussent secs, pour habiter le *palais Michel :* à la fête d'inauguration, les murs suintaient encore l'humidité et les tentures étaient trempées; mais il avait l'esprit tranquille et les folles terreurs d'antan s'évanouissaient.

On ne se rappelait qu'en tremblant l'époque où, dans son château de Pawlowsky, des gardes étaient chargés d'inscrire tous les allants et venants : il fallait dire où l'on se rendait, d'où l'on arrivait, ce que l'on voulait. Chaque soir, on s'informait s'il n'y avait point d'étrangers dans la ville fermée où était enclavé le château. Du plus loin qu'on apercevait l'Empereur, on s'en détournait, ce qui ne faisait que redoubler le dépit et les soupçons, chez celui qui était l'objet de cette manifestation de sympathie à rebours.

Souvent il faisait poursuivre et interroger ceux qui avaient cherché à l'éviter. Tout homme qui avait un chien — ou un chapeau rond — était aussitôt appréhendé.

Un jour, Paul I[er] rencontre dans les jardins un homme en chapeau rond, qui s'enfuit à son ap-

proche. Il se le fait amener et se trouve en présence... de son horloger, qui venait remonter ses pendules ! Après l'avoir longuement sermonné sur l'indécence des chapeaux ronds, il demanda quelques épingles à son épouse et releva lui-même les ailes du petit chapeau, dont il fit une coiffure ridicule, qu'il replaça sur la tête de son possesseur.

Sur les ordres de l'autocrate, des policiers parcouraient les rues, arrachant aux passants leurs chapeaux ronds et mettant ces coiffures en pièces ; coupant les revers des fracs, des redingotes et des manteaux.

Les pantalons longs étaient rigoureusement bannis ; les gilets de toute espèce étaient défendus et devaient être remplacés par des vestes allemandes ; défendu également de porter des souliers à rubans et des brodequins, ou de grosses cravates, en s'entortillant le cou de mouchoirs ; la tenue réglementaire était le tricorne, la coiffure « en arrière », avec poudre et tresse ou cadenette, les souliers à boucles, la culotte et le collet droit de deux pouces au moins de hauteur, et les parements de même couleur que le collet. Les tailleurs ne pouvaient faire d'uniformes sans en avoir délustré le drap ; les contrevenants étaient mis aux arrêts.

On ne pouvait coiffer de bonnets, soit fourrés,

soit ouatés, de soie, ou de toute autre étoffe, sans s'exposer à une contravention.

Il ne fallait paraître hors de chez soi qu'avec l'habit de son état, l'épée au côté et les décorations, si on en avait.

Ceux qui n'avaient pas les moyens de se plier à la mode imposée restaient chez eux ; d'autres s'ingéniaient à des transformations de leurs vieux vêtements, et l'on vit « des fracs dont on avait ôté le collet rabattu, et sur lesquels on avait cousu des pattes de poches ; des pantalons, retroussés en dedans et assujettis au genou ; des cheveux, coupés en rond, couverts de poudre, et auxquels on avait attaché une queue ».

Ceux qui avaient équipage ne sortaient qu'en voiture ; mais étaient-ils surpris en faute avec les règlements, ils n'en étaient que plus sévèrement punis. Tandis que les pénalités infligées aux piétons étaient ou la prison ou les arrêts, ceux qui étaient en voiture perdaient leur équipage, dont la police s'emparait : on prenait les chevaux pour l'artillerie, les domestiques, pour en faire des soldats ; le tout sans préjudice de châtiments plus graves, comme le knout ou l'exil.

Ce que le nouveau tsar pardonnait moins encore qu'une infraction à ses ordonnances, c'était une offense à la majesté de sa personne. Il affectait de ne jamais prononcer de sentence de mort, mais

il n'hésitait pas à faire couper l'oreille ou arracher la langue à qui s'était permis de le railler.

Ses colères étaient redoutables; un colonel, qui lui avait mal présenté un régiment, l'avait mis hors de lui. Paul écumant de rage, levait déjà sa canne pour le frapper, quand retentit soudain le commandement : « Chargez à balles !

— Que signifie ! A balles, pourquoi cela ? »

Et l'officier, voyant la terreur qu'avait causée, chez le souverain, cette manœuvre, à laquelle il ne s'attendait pas, s'excusa en disant que la langue lui avait fourché, et l'exercice se poursuivit, dès lors, paisiblement.

Certain jour, Paul Ier faisait mettre tous les officiers de son bataillon aux arrêts, parce qu'ils l'avaient salué de l'esponton en défilant; il les contraignit à défiler devant lui pendant huit jours, les renvoyant chaque fois au corps de garde après cette cérémonie, jusqu'à ce qu'ils l'eussent salué comme il le désirait.

Tandis qu'il faisait exercer son régiment de cuirassiers, le cheval d'un officier s'abattit. Furieux, Paul accourt : « Relève-toi, misérable ! — Je ne puis, répond avec un soupir le cavalier désarçonné ; j'ai la jambe cassée. » Paul lui crache dessus et se retire en jurant [1].

Passant une fois, sans qu'on l'attendit, devant

1. *Mémoires secrets de Masson*, 162.

un corps de garde, les soldats, qui ne l'ont point reconnu, ne bougent pas. Le tsar, revenant sur ses pas, réclame l'officier qui lui a manqué d'égards, le soufflette et, après l'avoir fait désarmer, le met aux arrêts.

Un autre jour, faisant sa ronde habituelle autour de sa résidence, il surprend une sentinelle endormie, auprès du pavillon occupé par l'impératrice. Il fait un signe et la bastonnade est infligée au malheureux soldat. Entendant ses cris, l'impératrice accourt, implore la grâce du coupable : « Comment, s'écrie Paul, vous osez contrecarrer mes ordres! Tout le monde doit m'obéir ici ; vous, plus que personne, devez donner l'exemple de la soumission. » Et, appelant son aide de camp, il lui ordonne de mettre l'impératrice aux arrêts. Comme il hésite, l'empereur le menace de le rétrograder; alors l'officier s'incline et exécute la délicate mission dont il est chargé.

Une pédanterie minutieuse dans le maniement des armes, un souci de détails insignifiants à la parade journalière, absorbaient toute l'activité de ce puissant monarque. « Il déployait, nous dit le major Masson, une sagacité merveilleuse, en raisonnant sur le nombre de boutons d'un habit, sur la position du pouce en tenant le fusil, sur la forme d'un chapeau, sur la couleur d'une cocarde. »

Jusqu'à son avènement, la cocarde avait été blanche. Un matin, à une revue, en contemplant le front d'un régiment, il tombe subitement dans une profonde méditation. « Comment! se dit-il, ne s'est-on pas encore aperçu d'une chose qui pourtant crève les yeux? La cocarde blanche se voit de loin sur le chapeau noir; il n'est pas de cible plus apparente pour l'adversaire; qu'on la change sans tarder! » Il la voulut d'abord verte, sur un chapeau bleu de ciel; mais il trouva plus sûr, dans la suite, de consulter les règles du blason; il se fit donc apporter tous les ouvrages traitant de cette science complexe, et, ayant observé que les armes de Russie sont « un aigle de sable en champ d'or », il décréta que la cocarde serait, définitivement noire, avec un liséré jaune; mais, au même instant où il substituait la cocarde noire à la blanche, il donnait aux soldats des vestes et des culottes de cette dernière couleur, qui ressortaient d'autant mieux entre les guêtres noires et l'habit vert foncé.

Paul Ier était si fanatique de l'uniformité dans l'habillement et dans les exercices, qu'il alla jusqu'à vouloir mettre au pli... la nature elle-même! L'anecdote est trop savoureuse, pour que nous la passions sous silence. C'est toujours aux *Mémoires secrets* qui nous ont fourni tant de curieuses particularités, que nous l'empruntons.

Remarquant, un jour de printemps, que « l'arc de Cupidon tendait et soulevait les chausses étroites de quelques-uns de ses soldats », Paul leur enjoignit à tous de le ranger sur la même cuisse, comme ils portaient le fusil sur la même épaule. « On prendra sûrement ceci pour une plaisanterie polissonne, a le soin de nous dire celui qui narre l'historiette ; mais l'un des officiers présents m'a assuré la chose et quiconque connaît un peu Paul, la croira aussi facilement que moi ! »

Paul Ier se plaisait à collectionner des modèles d'armes et d'uniformes de toute espèce; celui qui pouvait donner cent roubles à un tailleur, pour avoir dans quelques heures un habit de la nouvelle coupe, et se présenter sous cet accoutrement à la revue du lendemain, était sûr d'obtenir un avancement ou une décoration ; il n'était moyen meilleur pour conquérir les bonnes grâces du maître.

Entre autres ordonnances bizarres que ce singulier monarque édicta, figure celle qui prescrivait de ne plus atteler et harnacher les chevaux à la manière russe. Quinze jours étaient accordés pour se procurer des harnais à l'allemande; après ce délai, il était enjoint à la police de couper les traits de tous les équipages qui se trouveraient attelés à l'ancien système.

Les selliers, profitant de l'aubaine, firent payer jusqu'à trois cents roubles un simple harnais pour deux chevaux; quant aux cochers, ils apportèrent d'autant moins d'empressement à se plier au règlement, que, pour se mettre à l'allemande, il leur fallait couper leur longue barbe et attacher une fausse queue à leurs cheveux coupés, ce qu'ils répugnaient à faire. Paul dut revenir de sa rigueur et changer son ordre en une invitation à se soumettre à son impérial caprice, si on tenait à ne pas le mécontenter.

Une ancienne étiquette exigeait que, lorsqu'on rencontrait l'empereur, sa femme ou son fils, si on était en voiture ou à cheval, on en descendît, et qu'on se prosternât dans la neige ou dans la boue. Pierre le Grand faisait donner des coups de bâton à ceux qui accomplissaient cet acte de servilité. Catherine avait aboli cet usage, que Paul Ier s'empressa de rétablir. Par un règlement en date du 6 janvier 1800, il fut ordonné aux hommes de descendre de voiture; aux dames, de rester debout devant la portière. Pour une contravention à cette ordonnance, une d'elles fut conduite au corps de garde. Au bout de quelques jours, il fut représenté à l'Empereur que cette dame était debout dans sa voiture, lors de sa rencontre avec Sa Majesté, mais qu'étant bossue et contre-

faite, elle ne paraissait pas plus haute, qu'une autre ne l'eût été assise. Elle fut, après ces explications, mise en liberté.

Pendant les tournées de Paul dans la ville, son escorte n'était occupée qu'à donner la chasse à ceux qui ne s'arrêtaient pas assez vite, ou qui ne se dépouillaient pas assez rapidement de leurs pelisses ou de leurs manteaux ; les femmes qui étaient vues portant des redingotes bleues, avec collets rouges et jupons blancs, étaient appréhendées, comme arborant des couleurs séditieuses.

Quiconque mettait des pots de fleurs à ses fenêtres, au lieu de les avoir dans l'intérieur des embrasures, ou derrière des grilles, encourait une pénalité.

L'étiquette n'était pas moins rigoureuse dans l'intérieur du palais. Malheur à qui, étant admis à baiser la main rêche de Paul, ne faisait pas résonner le plancher, en le frappant du genou, avec la même force qu'un soldat, en le frappant avec la crosse de son fusil. Il fallait aussi que « le suçon des lèvres sur la main se fît entendre, pour certifier le baiser comme la génuflexion ». Le chambellan de l'empereur fut envoyé aux arrêts, pour avoir fait la révérence et baisé la main du souverain trop négligemment.

Dans les bals de la cour, les danseurs devaient faire toutes sortes de contorsions, pour ne pas

cesser, en dansant, de faire front à Sa Majesté moscovite. Il était interdit de valser, comme il était défendu d'avoir les cheveux tombant sur le front. Sa Majesté Impériale ayant remarqué que les militaires et les dames de la Cour ne se tenaient pas avec la décence convenable, se vit dans l'obligation d'interdire l'entrée du théâtre et de l'église à la plupart d'entre elles et à la garnison de Gatchina, à l'exception du très petit nombre de favorisés, qu'il daignait admettre à contempler ses augustes traits.

Paul Ier avait des caprices soudains et inexplicables. Un jour qu'après son dîner, qui avait lieu à une heure après midi, il se promenait, il entendit sonner une cloche, qui n'était pas celle d'une église. Il s'informe : on lui dit que c'est la cloche du dîner de la baronne Strogonoff. L'empereur est pris brusquement d'une rage folle, furieux d'apprendre qu'un de ses sujets dînait à une heure différente de celle dont il avait fait choix. Incontinent, il lui dépêcha un officier de police, pour lui enjoindre de prendre son repas désormais à une heure.

Une autre fois, ayant remarqué dans la suite de sa belle-fille, la grande-duchesse Élisabeth, une très jolie personne, il voulut que l'on inscrivît, dans le rapport, un remerciement au grand-duc

Alexandre, de ce que sa femme avait à son service une si belle dame d'honneur.

Il eut peu de passions dans sa vie; on ne lui en a connu qu'une de sérieuse, celle qu'il éprouva pour Anne Lapoukhine. Cette passion se traduisit par les manifestations les plus déplacées. Mlle Lapoukhine ayant témoigné sa préférence pour la couleur cramoisie, le cramoisi devint, par ordre de l'Empereur, la couleur de toute la Cour; un autre jour, il faisait écrire le nom d'Anna sur le drapeau du régiment des gardes, parce qu'il avait découvert que Anne signifiait « grâce divine! » Mais ces passe-temps amoureux ne l'occupèrent qu'incidemment; ils ne parvinrent pas à le distraire de sa manie des minuties, et de sa préoccupation de ne rien laisser subsister de ce que ses prédécesseurs, et sa mère principalement, avaient eu tant de mal à instaurer dans un pays encore livré à la barbarie.

Il n'est point de détails infimes où cet empereur « microphile » ne soit descendu, soit pour imiter les Allemands qu'il admirait, soit en haine de la mémoire de sa mère.

C'est ce sentiment qui lui dicta la suppression des ordres de Saint-Georges et de Vladimir. Les personnes qui avaient été attachées à Catherine II portaient des bagues, où la date de sa mort était

émaillée; Paul Ier exigea qu'elles les remplaçassent par des anneaux où étaient gravés ces mots : *Paul me console!*

Il fut enjoint aux marchands d'effacer de leurs écriteaux le mot français *magasin* et d'y substituer le mot russe *lawka* (boutique), sous prétexte que l'empereur seul pouvait avoir des magasins de bois, de farine, de blé, etc.; mais qu'un marchand ne devait pas s'élever au-dessus de son état, et devait rester dans sa boutique.

Il fut ordonné à tous les artisans, à quelque industrie qu'ils appartinssent, de tenir rigoureusement parole et de livrer leur ouvrage au temps fixé, afin d'éviter les plaintes. Défense, d'autre part, fut faite à l'Académie de se servir du terme de *révolution*, en parlant du cours des astres; tandis qu'il était enjoint aux comédiens d'employer le mot de *permission*, au lieu de celui de *liberté*, qu'ils mettaient sur leurs affiches. Les termes de *club*, *citoyen*, *patrie*, furent impitoyablement proscrits.

Un autre ukase, rempli d'invectives contre la France et contre les puissances qui entretenaient des rapports avec elle, interdit la lecture de tous les papiers français; aucune gazette ne pouvait aborder en Russie, sans avoir été examinée et timbrée par un comité de censure. Catherine était plus libérale, qui, lisant dans un journal un ar-

ticle où on la qualifiait de « Messaline du Nord », laissa circuler la feuille en disant : « Puisque cela ne regarde que moi, qu'on la distribue ! » Un autre fait qui prouve la large tolérance de Catherine II : un frère de Marat, le célèbre démagogue, était, à Pétersbourg, gouverneur, ou précepteur, des fils d'un chambellan. Il ne cachait pas ses sentiments républicains et ne se gênait guère, même devant les dignitaires de la Cour, pour exprimer librement ses opinions; ce ne fut qu'à l'époque de la mort de Louis XVI, que Marat jugea prudent d'abandonner ce nom, que son frère avait rendu tristement fameux, et de le troquer pour celui de M. de Boudry, lieu de sa naissance, situé dans le comté de Neuchâtel.

A la nouvelle de l'exécution du roi de France, Catherine, saisie d'épouvante, avait cru devoir prendre, contre les Français séjournant en Russie, des mesures de sûreté ; il leur fut ordonné de prêter serment de fidélité à Louis XVII et à la religion catholique et romaine, et de jurer haine et exécration aux principes professés dans leur pays; en cas de refus, ils devaient y rentrer dans la huitaine. Mais l'ukase était d'une rédaction si ambiguë, qu'il était applicable non seulement aux personnes nées en France, mais à tous ceux qui avaient leur passeport écrit dans notre langue,

de façon qu'un Belge, un Piémontais, un Milanais, se trouvaient obligés de prêter hommage au roi de France !

Paul alla plus loin : il ordonna que tous les étrangers [1] qui se trouvaient en Russie eussent à professer la religion dans laquelle ils étaient nés; devant chaque confessionnal fut préparée une boîte, où le pénitent était tenu de jeter une carte portant son nom, sa profession et sa de-

1. Paul Ier ne traitait pas mieux les étrangers que ses propres sujets. Un soir, en causant avec le général Dumouriez, arrivé depuis peu en Russie, et à qui il avait jusqu'alors prodigué beaucoup d'égards, il lui demanda ce qu'il avait fait dans la journée : « J'ai fait des visites à vos grands seigneurs », répondit le général. « Comment, grands seigneurs ! s'écria Paul; sachez, monsieur, qu'il n'y a pas de grand seigneur chez moi que celui à qui je parle, et cela seulement pendant que je lui parle. » Dumouriez ne put que baisser la tête et se taire. Paul Ier n'avait que mépris pour ceux qui n'étaient pas des compatriotes, les Allemands excepté, toutefois; par contre, il exprimait tout haut son dédain pour les Anglais, qu'il ne pouvait sentir. Un jour que l'empereur s'entretenait avec l'amiral Tchitchagoff, il lui dit brusquement : « Les Anglais veulent me faire la guerre, et c'est leur ministre Pitt qui va la diriger. Mais vous savez que Pitt est un ivrogne, n'est-ce pas ? » L'amiral répondit qu'il ne croyait pas qu'il passât pour tel, du moins dans son pays, mais qu'il avait bien entendu dire qu'il buvait une bouteille de Porto à son dîner. « Eh bien ! reprit le tzar, il boit une bouteille de Porto, et moi je ne bois qu'un doigt de Malaga, et cela par régime et parce que mon estomac l'exige, et cet homme veut se mesurer avec moi ! » L'entretien en resta là.

meure; ces cartes étaient portées, chaque soir, à l'empereur; le confessé recevait alors un billet d'absolution, qui lui servait de sauf-conduit et qu'il produisait à la police en toute occasion. On avertissait charitablement les malades qu'ils pouvaient exiger que le confesseur vînt chez eux, et les pauvres, qu'on leur porterait à domicile le bon Dieu *gratis*.

Les émigrés, relativement nombreux en Russie et qui passaient pour des *libertins*, au sens où on entendait le mot au dix-septième siècle, et que plus tard on nomma des esprits forts, puis des libres penseurs, les émigrés, disons-nous, furent tenus d'aller à la messe en parade, deux à deux, passant entre des haies de soldats russes.

Les catholiques riches trouvèrent bientôt le moyen d'obtenir des billets de confession sans s'être confessés : il suffisait d'y mettre le prix. Le tarif fut, d'abord, de cinquante roubles; il s'abaissa bientôt à vingt-cinq, puis à dix, et finalement, les prêtres se chargèrent, par-dessus le marché, de jeter eux-mêmes la carte dans la boîte disposée *ad hoc*.

En sa qualité de patriarche orthodoxe de l'Église russo-grecque, Paul ne pouvait assister à une cérémonie catholique; aussi, quand on célébra l'office en l'honneur de son beau-père, qui appartenait à cette religion, il resta en dehors du sanc-

tuaire; par contre, il se chargea d'assurer lui-même le service d'ordre.

Il faisait grand froid; son cheval piaffait d'impatience, caracolait en tous sens. Tout à coup, l'animal, prenant le mors aux dents, se mit à galoper dans la rue, passant et repassant devant les troupes et une grande foule de peuple, que le manège de l'empereur ne parvenait qu'à grossir. Dès que Paul arrivait d'un côté, tout le monde se découvrait et s'inclinait; aussitôt qu'il s'éloignait, on remettait son chapeau, se croyant hors de sa vue, et la température étant des plus rigoureuses.

Mais voici que le monarque s'aperçut du manège. Y voyant une marque d'impolitesse à son endroit, il fondit sur le groupe de ceux qu'il considérait comme des rebelles, les fit cerner par les troupes et envoya aux maisons de force une cinquantaine de ces manifestants muets. « Ceux qui n'étaient pas nobles furent fouettés pendant trois jours consécutifs; les nobles dégradés; et les officiers, faits soldats. »

Quelque temps après, Paul faisait inhumer dans l'église autour de laquelle avait eu lieu l'incident que nous venons de rapporter, le corps du roi de Pologne. Il tint à examiner en personne le catafalque, à surveiller les préparatifs de la pompe funèbre. Un tapissier, occupé de la décoration des voûtes, était en haut d'une échelle, en veste et

pantalon, pour travailler plus commodément. Paul, apprenant que c'était un Français, lui ordonna de descendre et lui fit donner, sans autre forme de procès, la bastonnade au milieu du sanctuaire.

Par moments, il était hautain jusqu'à l'extravagance, impérieux jusqu'à la déraison.

A dix ans, il s'emportait contre son valet de chambre, parce qu'il hésitait à lui laisser endosser une veste usagée, qu'il l'avait chargé de mettre au rebut. A trente ans, il vitupérait contre son cocher, parce qu'il faisait des difficultés pour s'engager dans un chemin trop étroit. Celui-ci tardant à obéir, Paul prit à partie l'écuyer : « Tu es un gueux comme lui ; qu'il me renverse, qu'il me casse le cou, mais qu'il m'obéisse et qu'il tourne, lorsque je l'ordonne ! » Le cocher parvint à tourner ; mais il n'en fut pas moins rossé. Dans une autre circonstance, l'autocrate eut une fantaisie plus cruelle. Au cours d'une promenade, son cheval broncha : il ordonna à son écuyer de le laisser mourir de faim ! Le huitième jour, quand on vint lui annoncer que la bête était morte, il se contenta de dire : *C'est bon !* sans un mot de plus. Plus tard, un autre de ses chevaux l'ayant quelque peu secoué, il descendit de sa monture, fit tenir, à l'endroit même où il se trouvait, une sorte de conseil par ses écuyers, et *le cheval fut condam-*

né à recevoir cinquante coups de gaule ! Paul les fit donner en présence de tout le peuple et ne laissa à personne le soin de les compter.

Enfant, il prenait offense des applaudissements qui éclataient au théâtre, sans qu'il en eût donné le signal; adolescent, il prit l'habitude de tenir la tête haute et de répondre aux révérences sans faire la moindre inclinaison, et en regardant fixement le personnage qui lui était présenté [1].

Le personnage chargé de son éducation nous le montre appliqué à compter les bougies qui éclairaient sa chambre à coucher, et à en régler le nombre d'un jour à l'autre ; réservant, pour l'officier de bouche, un des biscuits qui lui étaient servis pour son déjeuner, et choisissant toujours le plus petit ; encore était-ce faveur insigne pour celui qui en était l'objet !

Il tenait constamment en haleine ceux qui étaient attachés à son service ; exigeant, par exemple, que les nuits d'hiver, une température égale, de 14 degrés, fut maintenue dans sa chambre à coucher, l'appareil qui servait à la chauffer restant froid ! Au moment de gagner le lit, il consultait le thermomètre et vérifiait le

1. *Souvenirs de Thiébault*, III, 23.

poële : on se tirait d'affaire, en frottant, au préalable, les carreaux de faïence avec de la glace [1].

Nous pourrions multiplier les faits de ce genre ; n'en avons-nous pas dit assez pour permettre de se faire une opinion sur l'homme, sur le souverain qui s'est donné en spectacle à son peuple sous un jour aussi singulier ? Nous n'avons, cependant, qu'esquissé la silhouette et nous aurions donné une idée incomplète du personnage, si nous nous bornions à ce croquis.

Paul Ier apparaît, jusqu'ici, comme un maniaque impulsif, un être bizarre, déséquilibré ; ne fut-il que cela ? Une irritabilité excessive, un autoritarisme impérieux, un besoin d'activité incessante, la passion des innovations, entremêlés d'accès de générosité, d'amabilité, de bienveillance, lui composent une physionomie assez disparate.

« Le propre de son caractère, a dit de lui un gentilhomme français qui avait vécu à sa Cour, est de n'en avoir point. » C'était un « aboulique », chez lequel les volitions étaient remplacées par des impulsions. Le philosophe Ribot l'eût certainement classé dans sa catégorie des « malades de la volonté ». « Toujours, nous dit un de ses biographes, il se trouve sous l'influence de quelque autre volonté suppléant la sienne. Il s'aper-

1. *Archives russes*, 1878, I, 302.

çoit de la sujétion, s'en irrite ; mais, incapable de résistance, il n'a d'autre ressource que la fuite : de là, les changements incessants de personnel dans son entourage, amis, serviteurs, collaborateurs [1]. »

Comme tous les faibles, la violence lui donnait l'illusion de la force.

A dire vrai, ces explosions de fureur, il lui était impossible de les contenir ; elles étaient inhérentes à son tempérament. Ses gestes, comme ses paroles, échappaient, à certaines heures, à son contrôle, ainsi que communément on l'observe chez les « comitiaux » ; car, comitial, il l'était indéniablement, comme le fut son ancêtre, Pierre le Grand, comme l'a été son père, Pierre III, si tant est qu'il soit besoin d'invoquer l'hérédité en pareille matière.

L'acuité de ses crises était telle, qu'il en avait la physionomie tout altérée. Quelqu'un qui l'a observé, dans un de ces moments où le « mal sacré » l'étreignit, ne nous cache pas ses impressions : « Il pâlit, les traits de sa figure se contractent, au point de le rendre méconnaissable. »

Un autre témoin nous donne ce détail, que « ses cheveux se dressaient sur la tête » ; enfin, un troisième, que « ses traits prenaient un aspect repoussant. »

1. K. Waliszewski, *le Fils de la grande Catherine*, 57.

Si, dans l'intervalle des crises, on essayait de le raisonner : « impossible, répondait-il, de me retenir » ; et cependant, il laissait échapper, non sans mélancolie, cet aveu : qu'il n'avait point le cœur aussi dur que bien du monde se le figurait.

Il regrettait le mal qu'il avait fait, ses repentirs n'étaient ni fréquents, ni prolongés.

Son orgueil incommensurable, le sentiment de son *moi* dominateur [1], la *césarite*, pour tout dire, le saisissait à nouveau et l'entraînait, comme une sorte de vertige, aux pires violences.

Si nous en devons croire le comte Woronzow, « ces violences sont allées toujours croissant et en sont venues au point d'aliéner son esprit ; car il est certain, dit le noble mémorialiste, que, dans les derniers huit à dix mois, il était dans une démence visible. Le défi fait par lui à plusieurs souverains d'un combat en champ clos, publié par son ordre dans les gazettes, et plusieurs autres

1. « Simple particulier, Paul eût tenu sans doute dans le monde une place honorable. Prétendant, réformateur et plus tard maître absolu d'un grand empire, en forçant ses qualités naturelles ou acquises, il devait en tendre le ressort jusqu'à le briser... Dans d'autres circonstances, le caractère du malheureux prince eût été simplement difficile ; les contrariétés d'une situation anormale, d'abord, l'épreuve, ensuite, d'une toute-puissance exorbitante, conspirèrent à le rendre monstrueux. » (W.)

traits prouvent incontestablement que son esprit était dérangé. »

Déjà, en 1801, quand il méditait son projet d'invasion dans l'Inde, d'autant plus hasardeux qu'il était très incomplètement mûri, et que les moyens d'exécution faisaient totalement défaut, Paul Ier n'était plus dans un équilibre normal. Un peu plus tard, obéissant à des suggestions qui lui venaient de Prusse, le tzar n'avait rien moins que conçu de partager le monde, envoyant un ultimatum au cabinet de Berlin, comme à celui de Paris, qu'il sommait de se prononcer sur l'heure. N'ayant pas réussi dans son entreprise, il eut l'idée fantastique, insensée, de provoquer Bonaparte en combat singulier, après avoir manifestement recherché son alliance ; il avait choisi le lieu de la rencontre, désigné ses témoins. L'affaire en resta naturellement là. C'est alors qu'il aurait projeté d'adresser un semblable cartel à ses alliés de la veille, à tous les souverains d'Europe et à leurs ministres. Était-ce simple boutade ? Avait-il sérieusement l'intention de donner corps à sa chimère ? Nous devons reconnaître que les avis exprimés à ce sujet sont contradictoires.

Si nous nous en rapportons au major Masson, dont les Mémoires nous ont été d'un si précieux secours, un jour, Paul Ier, s'exprimant, selon son

habitude, avec beaucoup d'amertume sur les coalisés, finit par dire qu'ils ne méritaient pas que l'on fît la guerre pour eux; qu'ils devraient, au lieu d'un congrès, convoquer un tournoi, pour y vider leur querelle en champ clos; que ceux qui n'auraient pas le courage de se battre eux-mêmes, pourraient envoyer à leur place les ministres qui les avaient si bien servis. Paul poussa la plaisanterie jusqu'à désigner chaque combattant, en opposant roi à roi et ministre à ministre. Le ministre de Danemark rendit compte à sa Cour, de ces propos de l'empereur, en y mêlant quelques railleries piquantes; sa lettre fut interceptée, et Paul, furieux d'être découvert, lui ordonna de quitter Pétersbourg dans les vingt-quatre heures. « Voilà, conclut le narrateur, la véritable clef de ces bruits, dont les papiers allemands furent pleins. Ils parlèrent de ces plaisanteries de Paul comme d'un projet sérieux, qu'il avait formé, de publier un tournoi et des joutes, où il inviterait toutes les puissances à se rendre, soit les princes, soit leurs champions, pour se livrer un combat et décider en champ clos. »

Qu'il ait seulement imaginé la chose, c'est déjà trop; mais, de lui avoir donné une publicité inopportune, en sacrifiant l'envoyé danois qui s'était permis de la tourner en plaisanterie, cela certainement accuse un trouble, au moins momentané,

de la raison. Ce défi à l'opinion ressemble trop à un défi au bon sens.

Catherine, qui connaissait, mieux que quiconque, ce fils qui lui ressemblait si peu, ne s'y était pas méprise : « Que pensez-vous de ce fou-là, disait-elle à un de ses familiers, dans une échappée de confidence ; que deviendra la Russie, s'il règne un jour ? C'est cette idée qui me tourmente... »

Elle ne fut pas seule à s'apercevoir que le tzar avait d'étranges lubies ; d'un bout à l'autre de l'Europe, c'était un *leit-motiv* : « L'empereur est littéralement fou », écrivait l'ambassadeur anglais en Russie, qui se disposait à quitter son poste. Un autre diplomate s'exprimait de la même façon, dans une lettre destinée à être brûlée, et qu'on ne conserva, sur cette recommandation, qu'avec plus de soin : « Je vous prie, monsieur, écrivait-il, de bien faire attention à ceci : l'empereur est fou !... » Le propre médecin de Paul, Rogerson, porte un diagnostic analogue.

Un officier avait poussé l'audace jusqu'à dire qu' « il lui était indifférent d'être insulté par un homme (il entendait parler de l'Empereur) notoirement privé de raison ». Jusqu'à Mme Vigée-Lebrun[1], l'artiste qui n'avait eu pourtant qu'à se

1. *Souvenirs*, III, 12.

louer des procédés de son impérial modèle, et qui, pourtant, ne manque pas de signaler « les caprices de fou tout-puissant qu'il donnait en spectacle ».

Mais il y a des degrés dans la démence, et aussi des catégories. L'indice proportionnel du désordre mental n'est pas toujours commode à fixer ; l'origine n'est pas moins malaisée à établir.

Sans doute Paul avait de qui tenir ; et, serait-il démontré qu'il n'est pas le fils de Pierre III, on ne saurait oublier que le frère de Pierre le Grand, Ivan, était atteint d'imbécillité congénitale ; que son fils, Alexis, était un être dénué d'intelligence ; que son petit-fils, Pierre II, fut un névrosé, à penchants érotiques ; que sa fille, Élisabeth, se montra mystique et sensuelle jusqu'au dévergondage ; du côté même de Catherine, sans rappeler la nymphomanie de celle-ci, n'a-t-on pas découvert, dans la lignée holsteinoise, au moins trois cas d'égarement d'esprit ?

Mais n'insistons pas plus qu'il ne convient sur le facteur héréditaire, qui a perdu beaucoup de son importance en pathologie et voyons le sujet en dehors de ses contingences.

Des actes de folie bien caractérisée ont-ils été relevés à l'actif de Paul Ier ? Des traits de bizarrerie, de l'inégalité d'humeur, un manque de logique, une absence de suite dans les idées, des

impulsions et des instincts qu'on ne peut maîtriser, tels sont surtout les symptômes qu'on a constatés chez ce souverain : à nous en tenir là, nous y verrions plutôt de la dégénérescence que de la folie.

C'est, évidemment, un terme vague, celui de « dégénéré » ; mais le syndrome qu'il traduit est-il de contours plus précis ? Sans doute retrouvons-nous, chez Paul, les stigmates même de la dégénérescence : front bas et fuyant, prognathisme des plus accusés, calvitie et rides précoces, etc. ? Mais il a eu des hallucinations, des obsessions, des phobies ; la dégénérescence suffit-elle à les justifier ? En réalité, on doit se garder de trop systématiser, surtout en matière de déviation mentale.

Chez Paul Ier, s'accusent et les tares accumulées de ses générateurs et, surtout, l'influence du milieu et de l'époque à laquelle il a vécu et exercé le pouvoir suprême.

D'autres l'ont exercé, sans en abuser pareillement ; si Paul en a eu, à un degré plus accentué, le cerveau troublé, ne serait-ce pas qu'il a participé à la névrose qui s'était alors emparée de toutes les nations européennes, qu'il fut saisi de cette folie de réformes dont le mot d'ordre était parti de France ? Individuellement médiocre, n'aurait-il pas été victime d'une épidémie de névropathie, dont de beaucoup mieux équilibrés que lui subirent les atteintes ?

« Ni Holstein, ni Romanoff, peut-être ; mais, à coup sûr, fils authentique de cette Révolution, qu'il faisait profession de détester et de combattre. » L'hypothèse est, pour le moins, ingénieuse ; nous n'irons pas, cependant, jusqu'à nous y rallier sans réserves ; et, pour notre part, nous préférons voir, en Paul I[er], une victime de ses tares ancestrales et de la situation où le sort le plaça, que de la « diathèse, politique et morale », dont nous sommes loin, cependant, de méconnaître l'existence et l'influence, puisque nous fûmes des premiers à étudier cette vésanie collective, sous le nom de « névrose révolutionnaire ».

VIII

LA MORT DE PAUL Ier

L'attentat qui a mis fin aux jours du tzar Paul Ier était-il un crime nécessaire, comme d'aucuns ont essayé de l'accréditer ; fut-il un bienfait de la Providence, qui aurait ainsi préservé la Russie d'une ruine totale et d'un retour vers l'ignorance et la barbarie ? Telle fut, du moins, la thèse des assassins.

L'un de ceux qui ont joué dans le drame un rôle capital, a rédigé, pour s'en disculper, un plaidoyer trop intéressé pour ne pas être suspect.

A entendre le comte Pahlen, dans les derniers temps de son règne, la démence de l'empereur allait toujours *crescendo* ; elle aurait fini par devenir bientôt sanguinaire ; elle l'était même déjà. « Bientôt les échafauds eussent été dressés partout et la Sibérie peuplée de malheureux. »

Le comte Pahlen, alors gouverneur de Saint-Pétersbourg, a été, dans cette sombre tragédie, un acteur de premier plan. C'est lui qui eut l'au-

dace de répondre à l'empereur, qui lui demandait s'il était au courant du complot ourdi contre lui : « Sire, il faut croire ce qu'on vous a dit ; la conjuration existe et, si j'en fais partie, c'est pour mieux en connaître la trame. » Après cette réponse, le tzar se montra complètement rassuré.

Cependant, les conjurés poursuivaient leurs desseins. Tous d'accord sur le but à atteindre, ils n'hésitaient que sur les moyens à employer. Les circonstances seules les contraignirent à recourir à la violence.

Entendant du bruit, le tsar voulut quitter sa chambre par une trappe, ouvrant un passage sur l'appartement de l'Impératrice. Le ressort résista, et l'infortuné monarque se réfugia, non pas, comme on l'a écrit, dans un cabinet d'aisances, mais derrière un écran, dissimulant le foyer d'une cheminée [1].

Comme le lit était encore chaud, on crut l'Empereur disparu par la trappe ; la horde allait se retirer, quand l'un de ceux qui en faisaient partie aperçut le tzar qui, à genoux, suppliait qu'on lui laissât la vie, promettant de finir ses jours dans un cloître. Il y eut un moment d'hésitation ; c'est alors que l'un des conspirateurs ayant poussé Paul Ier du pied, un autre lui passa autour du cou

1. *Souvenirs du chevalier de Cussy*, III, 1909.

une écharpe, dont plusieurs mains saisirent les bouts, déterminant ainsi la mort par strangulation. La *Gazette officielle* annonça le lendemain, que le tsar avait été frappé subitement d'apoplexie, — comme Pierre III.

Dans la mêlée, l'infortuné souverain avait reçu un coup de poing dans la figure ; comme celui qui le lui avait administré tenait à la main une tabatière d'or, un des coins aigus de cette tabatière blessa légèrement l'empereur sur l'œil gauche. Quand le chirurgien prépara l'exposition du corps du défunt, conformément à l'usage suivi en Russie, la cicatrice fut cachée, dit-on, par un vernis [1] : on avait peint et vernissé le visage du mort, comme celui d'une poupée, et coiffé sa tête d'un chapeau, qui dissimulait les plaies et les blessures [2].

Quelle part prit le grand-duc Alexandre au drame qui coûta la vie à son père ? Était-il au courant du complot tramé contre lui et l'a-t-il laissé se perpétrer ? En a-t-il été l'âme agissante ?

Il semble bien qu'il ait été dans la confidence

1. La mort de Paul Ier (d'après les *Mémoires inédits*, de LANGERON) ; publié dans la *Revue britannique*, juillet 1895, par le vicomte DE GROUCHY.

2. La mort de l'empereur Paul Ier, par COSTA DE BEAUREGARD (*Revue d'histoire diplomatique*, 10e année, 1896, n° 3) ; cf. l'étude de M. LACOUR-GAYET, dans la *Revue des études historiques*, mars-avril 1913 ; *Revue Bleue*, janvier 1902 ; *Petit Temps*, 27 juin 1906.

de l'acte qui se préparait et qu'il ne tenta rien pour empêcher sa réalisation ; mais c'est une question que nous ne chercherons pas à élucider, voulant rester confiné dans le domaine qui nous est familier et où nous redoutons moins les faux pas.

Le grand-duc, initié par Paul Ier aux affaires de l'État, avait été, par cela même, à portée d'entendre les plaintes générales, connaissait les griefs de son peuple contre l'administration de son père. Bien qu'il témoignât, à l'égard de celui-ci, d'un éloignement qui avait fini par se muer en une antipathie résolue, il répugnait à un crime ; ce ne fut que lorsqu'on le mit en demeure de choisir entre l'abdication de son père et sa propre arrestation, dont l'ordre était déjà signé, qu'Alexandre consentit à ne pas contrarier les conspirateurs, sur l'assurance qui lui fut été donnée qu'on respecterait la vie de l'auteur de ses jours. Quand on lui apprit la mort de Paul Ier, il accepta, sans protestation, une situation dont il était le principal bénéficiaire ; et, soit timidité, soit manque d'expérience, il se garda de demander compte aux conjurés d'avoir dépassé ses instructions.

IX

D'ALEXANDRE Ier A NICOLAS II

Du long règne d'Alexandre Ier, nous ne retiendrons, comme intéressant la psychologie morbide, que ses rêveries d'illuminisme, cette incurable mélancolie qu'il promena dans les vastes et interminables steppes de son immense empire.

Sa mort, survenue le 25 novembre 1825, donna lieu aux bruits les plus extraordinaires : n'alla-t-on pas jusqu'à prétendre que ce n'est pas Alexandre qui aurait succombé à Taganrog, mais bien un soldat, le portrait vivant de l'Empereur? C'est cet obscur personnage, qui aurait été transporté à Pétersbourg en grande pompe et y reposerait sous une épitaphe mensongère, tandis qu'Alexandre s'évadait discrètement, pour reparaître douze ans plus tard, sous les traits et le déguisement d'un ermite! Fable invraisemblable autant qu'absurde, et que dément formellement le journal où l'impératrice a consigné, avec une extrême précision de détails, les phases de la maladie de son



LE DOCTEUR WYLIE
(Collection de l'auteur).

défunt époux et les rapports officiels du médecin traitant, le docteur Wylie.

Quel intérêt commun pouvaient avoir la tsarine, le praticien et les trois aides de camp, à se rendre complices d'une aussi lourde mystification ? Comment admettre que, de toute la domesticité du palais, nul n'ait trahi un secret, qui aurait fatalement, un jour ou l'autre, transpiré ? Peut-on raisonnablement prétendre que deux domestiques de confiance aient pu se trouver, pour aller prendre à l'hôpital, et transporter dans la résidence impériale, puis dans la couche même de l'Empereur, un soldat moribond ! Et cela, sans que personne, dans l'entourage immédiat du monarque, se fût aperçu de la substitution.

Que prouverait, au surplus, la ressemblance de l'ermite avec feu Alexandre Ier ? Cette ressemblance pouvait paraître assez sensible, si l'on comparait les portraits des deux personnages ; mais, comme les deux portraits avaient été faits, l'un et l'autre, de mémoire, nous en tombons d'accord avec l'un de ceux qui ont étudié avant nous ce problème [1], l'argument est loin d'être décisif.

La vérité est qu'Alexandre Ier a succombé à une affection banale : un refroidissement, lisez

1. G. Labadie-Lagrave (*Figaro*, 28 décembre 1912, d'après un article de la *Contemporary Review*).

pneumonie ou *fluxion de poitrine*, pour laquelle on proposa la saignée, que le malade aurait énergiquement refusée.

D'autres ont expliqué sa mort d'une différente façon. La santé du tzar s'étant améliorée dans les derniers temps de sa vie, il avait renoncé à la flanelle et supprimé un vésicatoire qu'il portait depuis plusieurs années. Un général en fit l'observation au chevalier de Cussy : « L'Empereur, dit-il, est sujet à des érésipèles (*sic*), contre le retour desquels il a dû, depuis longtemps, adopter des précautions, que je lui vois, avec un grand chagrin, abandonner. Que l'Empereur, qui, dit-on, fait là-bas et assez fréquemment des parties sur l'eau, soit saisi par un refroidissement, ses maux anciens reparaîtront et, ne trouvant plus les précautions qui les combattaient, ils pourront devenir fort dangereux pour sa vie. »

Un médecin français, établi à Taganrog, et qui avait suivi, heure par heure, le progrès du mal qui a enlevé le tzar, n'hésite pas à affirmer que l'empereur est mort d'une mort naturelle [1]. Faute de pièces médicales, ne poursuivons pas d'impossibles précisions. Ceux qui ont parlé de diabète, d'albuminurie [2], ont hasardé de pures conjectures.

1. *Souvenirs du chevalier de Cussy*, t. II; Paris, Plon, 1909.
2. Cf. *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 1894, 675.



Alexandre Ier
(Collection de l'auteur).

La mort de Nicolas Ier n'est pas entourée de moins d'obscurité:

A s'en rapporter au récit qui parut en Russie au lendemain de l'événement, il semble que l'on doive, sans hésitation, conclure à une mort naturelle. Les médecins avaient pu être déconcertés par la soudaineté du mal; mais n'est-ce pas à grand fracas que débutent certaines affections aiguës du poumon ? Le frisson unique et, plus tard, les frissons se succédant à courts intervalles, la toux, l'oppression, les points de côté douloureux, n'est-ce pas tout le tableau symptomatique d'une pneumonie, d'une fluxion de poitrine vulgaire ? Mais, a-t-on dit, le médecin ne reste pas, en face du malade qui étouffe, simple spectateur de la souffrance : il agit, il ordonne, il soigne, il prescrit, il administre, il lutte enfin contre le mal. Rien ne prouve qu'on n'ait pas fait le nécessaire, et que tous les moyens thérapeutiques ne soient restés impuissants.

Malgré tout, on eut peine à s'expliquer la brusque altération de la santé du tzar, et le peuple, toujours porté à accepter les versions les plus étranges, resta convaincu que le souverain avait succombé à un empoisonnement. Ce bruit prit d'autant plus de consistance, qu'on avait appris la mort du monarque, sans presque savoir qu'il avait été malade.

D'autre part, quelques mois auparavant, un journal, se prétendant bien informé, avait annoncé qu'un des médecins de la Cour aurait prédit à lord Clarendon, alors ambassadeur en Russie, que le tzar mourrait avant deux mois : or, le terme de la prédiction tombait le 2 mars, et c'est ce jour-là même que le tzar succombait ! En fallait-il davantage pour alimenter des soupçons qui ont une si facile tendance à se faire jour, quand disparaissent de la scène du monde les personnages qui y ont occupé une place prépondérante ?

Cette mort à heure fixe était-elle un accident naturel, ou le résultat d'un crime ?

Une feuille danoise avait, la première, insinué que le tzar avait été empoisonné et que le coupable ne devait pas être cherché bien loin. L'article causa, en son temps, une sensation profonde. On n'apprit pas avec moins de surprise, car on s'arrête difficilement sur la pente de l'invraisemblable, que l'auteur du forfait n'était autre que le propre médecin du tzar. Le brusque départ de celui-ci fortifia les soupçons, loin de les dissiper. La Cour lui avait délivré, racontait-on, un sauf-conduit ; et il avait quitté la Russie, pour ne pas laisser à la justice officielle le temps de faire un retour sur sa décision première.



Nicolas Ier

(Collection de l'auteur).

Mais, du fond de sa retraite, le docteur Mandt entendait l'écho de la vindicte publique et, pour aller au-devant de la calomnie, il crut devoir rapporter dans ses moindres détails les circonstances de la mort du tzar. Il adressa, dans ce but, une lettre à un journal de Cracovie en 1855. Trois ans plus tard, le 20 novembre 1858, le docteur Mandt s'éteignait à Francfort.

Des esprits dont on ne saurait suspecter la libre critique, mais égarés par l'esprit de système, ont voulu, quand même, voir une part de mystère dans la mort de l'empereur Nicolas. C'est ainsi qu'en France, un homme, que la science officielle a toujours tenu en suspicion, mais dont il serait injuste de méconnaître la prescience, parfois géniale, Raspail ne faisait mystère à personne que, pour lui, le tzar avait été empoisonné, qu'il en avait l'absolue conviction.

Une occasion d'asseoir cette conviction sur des témoignages, s'était présentée à Raspail, en 1856. Son récit est assez peu connu pour que nous le reproduisions ici :

Le 27 mars, écrit Raspail, je recevais la visite, pour cause d'infirmité, d'une dame de la cour de Saint-Pétersbourg, qui avait assisté aux derniers moments de son souverain, et qui se rappelait toutes les phases de cette agonie sans maladie. La conversation étant tombée entre nous sur les événements du jour, je l'amenai, avec un

certain intérêt, sur les circonstances mystérieuses qui avaient entouré la mort de Nicolas Ier. Or, chose remarquable, la narration de cette dame concordait de tous points avec celle du docteur; non pas que, de sa personne, cette dame eût assisté aux derniers moments du czar et que, de ce qu'elle m'en rapportait, elle en eût été le témoin oculaire. « Car, ce qui s'est passé, me disait-elle, dans la chambre à coucher de l'empereur, n'a été vu de personne, pas même de sa famille, qui, tout le temps de cette inconcevable agonie, a été forcée de se tenir dans l'appartement du dessus. Les nombreux courtisans, attirés au palais par la nouvelle si inattendue de ce sinistre, n'avaient droit que de circuler en face de l'appartement occupé par la famille, et dans tous les corridors de l'étage au-dessus duquel se préparait à mourir le czar. » D'après cette dame, il aurait été vrai que le médecin avait prévenu le czar qu'il ne lui restait plus que deux heures à vivre; et ce docteur aurait invité son souverain à communiquer ses volontés dernières à qui de droit, et à mettre ordre à ses affaires intimes.

Toujours suivant le même témoin, le czar serait mort d'une fluxion de poitrine, malheureusement traitée par la méthode homéopathique; et le seul tort du médecin de l'empereur aurait été de ne s'être fait assister par aucun autre médecin d'une autre doctrine, dans un cas dont il avait ainsi, de prime abord, désespéré; aussi, la population tout entière l'aurait-il considéré comme l'auteur coupable de la mort de son empereur; mais la famille impériale, convaincue du contraire, lui avait donné un sauf-conduit, pour le soustraire à la fureur du



Alexandre II

(Collection de l'auteur).

peuple ; la cour croyait n'avoir à lui reprocher que quelque chose comme une blâmable négligence, mais rien qui eût le caractère de la culpabilité.

J'eus beau, ajoute Raspail, retourner la question dans tous les sens, en faisant observer à cette dame que ce qu'elle n'avait pas vu pourrait bien nous donner le mot de tout ce que cette relation avait d'inexplicable, la dame maintint son dire, et moi mon soupçon et, de ce jour, nous ne revînmes plus sur ce chapitre ; je gardai mon opinion, et cette dame son secret ; mais de mon opinion, j'en ai fait part à tous ceux qui m'ont entretenu de cet événement, qui venait, d'une manière si imprévue, mettre fin à une guerre acculée au pied du mur (*sic*)...

Nous ne voudrions pas insinuer qu'on s'est joué de la crédulité d'un savant qui, d'ordinaire, étaie son argumentation sur des bases moins fragiles ; mais, quelques garanties qu'elle présente, l'autorité de Raspail ne nous suffit pas en l'espèce. De même, nous ne signalerons pas, autrement qu'à titre épisodique, la version d'après laquelle la mort du tzar Nicolas serait due à un poison, que le médecin du tzar aurait administré lui-même, sur l'ordre exprès de son souverain.

Ce sont là fables romanesques, qu'il faut décidément reléguer dans le grenier de la légende ; à moins qu'on ne consente à admettre, et les toxicologues pourraient seuls faire en-

tendre une voix autorisée, qu'il existe un poison capable de laisser à la victime deux heures de répit, de lucidité dans la pensée, et qui, tout à coup, ferait explosion et détruirait en quelques secondes l'organisme le plus résistant. Comment expliquer autrement que le tzar Nicolas eût trouvé le temps de faire ses recommandations dernières dans la plénitude de ses facultés physiques et intellectuelles, sans qu'à aucun moment ne se soient trahies les tortures, les angoisses de l'homme qui expire à la suite de l'administration d'un poison violent ?

De poison il fut à nouveau question, lors de la mort d'Alexandre III [1].

1. Quant à Alexandre II, il fut, on s'en souvient peut-être, victime d'un attentat nihiliste. Un officier allemand, ancien attaché à l'ambassade de Saint-Pétersbourg, le comte Richard von Pfeil, a publié ses souvenirs personnels, sur le drame du 13 mars 1881. Sur l'attentat lui-même, ils n'apprennent rien de nouveau ; ils donnent, au contraire, sur la fin de l'empereur, des détails peu connus. Alexandre, lorsqu'il s'était senti frappé, s'était aussitôt écrié : « Vite, vite, à la maison... portez-moi au palais... je veux y mourir... » Puis il avait dit à deux reprises : « Couvrez-moi avec mon mouchoir ! » Le traîneau se mit en marche vers le Palais d'Hiver, laissant sur la neige un sillage de sang ; plusieurs personnes, debout sur les patins du traîneau, soutenaient le blessé. Le grand-duc Michel suivait, ayant donné l'ordre d'avertir la famille impériale. La porte du palais, toujours fermée, s'ouvrit avec lenteur; et ce retard fut cause d'une perte énorme de sang; il y eut devant la porte une véritable

C'est, en réalité, à une attaque d'urémie qu'a succombé le père de Nicolas II.

On a parlé d'une tumeur située au-dessous du sein gauche et qui aurait été de nature maligne. N'a-t-on pas dit encore que le tzar Alexandre III était atteint d'une phtisie laryngée, dont il aurait

mare. L'empereur fut enfin porté dans son cabinet de travail, où l'on avait dressé, en toute hâte, un lit. En un instant, la chambre se remplit de princes et de hauts fonctionnaires ; mais l'empereur, les yeux à demi-clos, ne reconnut personne. Son chirurgien, le docteur Kruglewski, et le docteur Markus, lui donnèrent les premiers soins et comprimèrent les artères crurales, pour diminuer l'épanchement sanguin. A ce moment, le médecin-major de la garde impériale entra : « Apportez, dit le docteur Kruglewski, les instruments nécessaires pour l'amputation. » Cette recherche demanda cinq minutes. Un quatrième médecin, le docteur Botkin, survint alors et examina les mouvements du cœur, qui commençaient à s'arrêter. Pour ranimer la circulation, on fit successivement la ligature des deux jambes. Puis, pour ramener le sang au cerveau, on décida aussi de comprimer les poignets. En arrachant le gant de la main droite, on s'aperçut qu'il était brûlé à plusieurs places. A ce moment, les mouvements du cœur redevinrent perceptibles, la respiration plus active. Le blessé ouvrit les yeux, sous l'influence de l'éther et de l'eau glacée. Il paraissait se ranimer. Le chapelain de l'empereur profita de cet instant pour lui administrer le viatique. On eut alors une lueur d'espoir ; les médecins pensaient pouvoir opérer la transfusion du sang, mais le destin en avait décidé autrement. Les mouvements du cœur se ralentirent tout à coup, la respiration se fit de plus en plus pénible et bientôt s'arrêta. A trois heures trente-cinq de l'après-midi, le professeur Botkin, s'inclinant devant l'héritier du trône, annonça que l'empereur était mort.

transmis les germes à son fils. Tous ces doutes, toutes ces incertitudes nous permettent d'inscrire, à la fin de cette étude sur la dynastie des Romanoff, la phrase si souvent rééditée et qui n'a jamais été plus de circonstance :

« Où le roman finit-il ? Où l'histoire commence-t-elle ? »

CHRISTIAN VII, ROI DE DANEMARK

Depuis que la monarchie danoise a été mutilée, on peut dire qu'elle a gagné, en prestige et en considération, ce qu'elle a perdu en puissance et en importance; elle est devenue une pépinière de monarques, et l'on en trouve des représentants sur les principaux trônes de l'Europe.

Faut-il rappeler, d'autre part, que les rois de France et de Danemark ont entretenu, depuis plusieurs siècles, les relations les plus cordiales? Avant de s'appeler Henri IV, Henri de Béarn avait engagé, avec les souverains de Danemark et de Norvège, une correspondance conservée dans les archives du royaume. Un Danois, le comte de Rantzau, est devenu maréchal de France; tandis qu'un Français, le comte de Saint-Germain, fut ministre de la guerre à Copenhague, avant de l'être à Paris.

Notre capitale exerçait déjà le mirage qui attira de tous temps vers elle les chefs d'États étrangers

et les princes royaux, avides de compléter leur éducation ou, plus exactement, de satisfaire leur curiosité.

Christian VII, suivant l'exemple de Pierre le Grand, voulut entreprendre, comme le czar moscovite, un voyage dans notre pays et chez les nations les plus civilisées, sous le prétexte d'étudier sur place les améliorations et les progrès qu'il pourrait, à son retour, introduire dans ses États, mais dans le dessein arrêté de jouir de sa pleine liberté et de s'affranchir, pendant quelques mois, de la tutelle de son précepteur et des embarras du lien conjugal. Malgré les plus tendres instances, il résolut de partir sans la reine, n'acceptant pour familiers qu'un seigneur débauché, le comte de Holck, et son propre médecin, le docteur Struensée, sans préjudice d'une suite de plus de cinquante personnes, dont la plupart ne devaient l'accompagner qu'une partie de la route.

Tandis que ceux-ci reprenaient le chemin d'Amsterdam, le roi se dirigeait vers Hanau et passait une semaine entière, chez sa sœur, la princesse Louise, en fêtes et festins. De là il se rendait à l'invitation du prince d'Orange, son cousin, qui lui fit un accueil empreint de cordialité.

C'est pendant son séjour à Amsterdam que le jeune écervelé, sous la conduite de Holck, fré-

quenta les établissements les plus mal famés de la ville, et, travesti en matelot anglais, se livra aux plus folles orgies.

Son compagnon de débauche l'entraîna d'abord au *Rondeel*, « temple consacré au culte de Cypris », pour employer la chaste expression d'un chroniqueur du temps[1]. « On assure, ajoute l'indiscret annaliste, qu'il y joua merveilleusement son rôle, *excepté sur un seul point.* »

Non contents de cette escapade, ils dirigèrent leurs pas vers le *Pyl*, célèbre maison de prostitution, située dans le Pylsteeg (ruelle de la Flèche) : là, une foule de beautés vénales entourèrent les étrangers ; une d'elles, trompée par la blancheur du teint de l'éphèbe royal et par son air efféminé, l'accusa d'être une dame déguisée, venue pour assister aux mystères du lieu. Elle allait, afin de vérifier le fait, se mettre en demeure de le dévêtir, quand elle aperçut, sous son habit de matelot, une riche veste de soie, un crachat et un ruban bleu.

Voyant qu'il ne lui était pas possible de conserver plus longtemps l'incognito, le roi s'enfuit à toutes jambes, suivi de son fidèle Achate, en jetant sur le parquet une poignée de ducats, que

1. *Les Cours du Nord*, ou mémoires originaux sur les souverains de la Suède et du Danemark depuis 1766; traduits de l'Anglais John Brown, par J. Cohen, t. I (Paris, 1820).

les filles se disputèrent, laissant ainsi le champ libre aux fuyards.

Il était prudent de ne pas prolonger son séjour dans la cité hollandaise ; dès le lendemain, Télémaque, suivi de son singulier Mentor, partait pour Calais, en passant par Anvers et Bruxelles. Un yacht l'attendait dans le port anglais, pour conduire à Douvres le beau-frère de Georges III.

A Douvres, le royal voyageur, dédaignant les somptueuses voitures envoyées à sa rencontre, déclara qu'il se contenterait d'une simple chaise de poste, la préférant aux carrosses de la Cour.

A Londres, l'adolescent royal ne paraît pas avoir produit une très favorable impression. Un écrivain, qui a mérité d'être comparé, au moins pour l'esprit, à Voltaire, en fait un portrait des moins flatteurs.

Je viens de voir le roi de Danemark, mandait Horace Walpole à un de ses correspondants ; il est si petit, si petit, que l'on dirait qu'il est sorti d'un noyau d'amande, comme dans les contes de fées. Il n'est pas mal conformé, quoiqu'il soit si exigu ; il n'a pas l'air malade, quoique son visage soit pâle. Il a avec lui un jeune fat, nommé Holck, qui a une assez jolie figure, mais qui ne tardera pas, je crois, à faire la culbute...

Dans une autre épître, il le trouve « gracieux et accessible, mais sans discernement et sans

dignité. Plusieurs de ceux qui se sont rendus dans les appartements de Saint-James, pour le voir dîner l'ont pris pour une jeune fille habillée en homme. »

Continuant sur ce ton de raillerie, Walpole trouve que ce « grand roi si petit a la fière attitude d'un roitelet et les clairs yeux bleus de sa parenté maternelle. Il pense faire un acte assez original en voyageant, car il ne s'intéresse à rien. Le peuple de Londres l'adore et ce n'est pas sans raison, le roi lui jette l'argent par les fenêtres. »

On lui fit visiter, au pas de course, tout ce qu'il y avait de curieux à voir : Westminster, la tour de Londres, l'arsenal, la banque, la cathédrale de Saint-Paul. Les dîners de gala, les bals se succédèrent ; mais, au sortir de ces fêtes « où brillaient plus de diamants et de lampes que de gaieté[1] », Christian s'empressa de courir les tavernes et les retraites des courtisanes de toutes classes, depuis les élégantes du quartier Saint-James jusqu'à celles gîtées dans les ruelles obscures de Wapping, ou dans les caves de Saint-Gilles.

Ces courses nocturnes, dans lesquelles il cherchait les aventures, commençaient d'ordinaire après minuit, et quand les forces du roi se trou-

1. *La reine Caroline-Mathilde et le comte Struensée*, par G.-B. de Lagrèze ; Paris, 1887.

vaient déjà épuisées par les nombreuses cérémonies et promenades que l'étiquette lui avait imposées pendant la journée. Le comte Holck était le plus souvent de la partie, et n'arrivait pas toujours à préserver le roi de familiarités suspectes, voire de horions, qu'on leur ménageait d'autant moins qu'ils les provoquaient.

Son médecin, avec tous les ménagements que la prudence lui commandait envers le favori tout-puissant, ne dissimulait pas à l'imprudent jeune homme les conséquences que pouvait avoir sur sa santé la vie qu'on lui faisait mener ; il le mit en garde contre l'emploi des stimulants, dont il usait pour restaurer ses forces de plus en plus défaillantes, mais toutes ses remontrances restèrent vaines : le roi ne voulut rien entendre. Il avait projeté de boire à la coupe des plaisirs jusqu'à la lie ; son voyage en France allait lui en fournir l'occasion.

Aucun souverain du Nord n'était venu dans notre pays depuis Pierre I[er] ; aussi l'arrivée prochaine d'un roi de Danemark était-elle considérée comme un événement d'importance. On le disait si prodigue, de manières si séduisantes, que les femmes qu'on appelait du *bon ton*, mirent en œuvre toutes les ruses, pour paraître à ses yeux les premières. Les unes se rendirent au-devant de



Comte Jean-Fédéric Struensée
Premier médecin et ministre d'État de Sa Majesté danoise
(Collection de l'auteur).

Sa Majesté dans de superbes équipages à quatre et six chevaux ; les autres vinrent s'installer dans les environs de son hôtel. Quelques-unes à force d'argent, avaient obtenu des tapissiers, de placer leurs portraits dans les cabinets et boudoirs du logement qui lui était réservé, et une demoiselle de l'Opéra eut même l'audace d'envoyer au prince sa figure en miniature ! Mais, à croire le mémorialiste qui nous livre ces curieux détails [1], tous les charmes de ces nymphes échouèrent contre la sagesse du moderne Télémaque.

Les grands dîners et surtout les fins soupers que lui offrit Louis XV à Fontainebleau et à Versailles, le prince de Condé à Chantilly, la duchesse de Mazarin à son château de Chilly, les spectacles qui se succédèrent sans trêve, eurent bientôt raison d'un tempérament fort affaibli par le régime auquel il était soumis.

Un soir, on apprenait que la Majesté danoise était incommodée par une vulgaire indigestion. Le peuple accourut en foule, pour avoir des nouvelles. En revenant un autre jour de Fontainebleau, où il avait rendu visite à Louis XV, Christian fut acclamé ; on criait : *Vive le Roi !* Le prince qui ne manquait pas d'esprit d'à propos, se mit à la portière, et de l'air le plus gracieux :

1. *Mémoires secrets*, de Bachaumont ; Londres, 1784, t. IV.

« Mes enfants, dit il à ceux qui entouraient sa voiture, je viens de Le quitter ; Il se porte bien ! »

La popularité du jeune souverain se prolongea après son départ ; toutes les étrennes du jour de l'an, toutes les nouveautés, tous les bonbons furent *à la danoise ;* partout on voyait le portrait de l'hôte royal.

Les poètes le chantèrent, les philosophes célébrèrent son libéralisme : la philosophie épicurienne des Encyclopédistes était loin de déplaire à un souverain qui se piquait de matérialisme. Il n'échappa pas cependant à la satire et, parmi les vers qui ne lui furent pas présentés, nous recueillons les suivants :

Dévoré par l'ennui, cette fièvre des rois,
Ce jeune prince des Danois
De climats en climats va chercher un remède
Au triste mal qui le possède...
Partons, dit-il, partons, mon trône me rappelle,
Autant vaut m'ennuyer à ma Cour qu'à Paris.

Le sentiment public s'est encore reflété dans ce poème de circonstance, sorti de la plume de l'abbé Delille, qu'on n'aurait pas supposé si frondeur :

Rien de nouveau dans cette ville immense.
Vous avez vu l'effervescence

Qu'a produite en ces lieux le monarque danois,
Jamais Paris, jamais la France
D'hommages plus flatteurs n'ont honoré leurs rois.

. . . .

Nos conversations étaient cent fois plus vives.
A quel théâtre ira-t-il aujourd'hui ?
Où soupe-t-il ? Quels seront les convives ?
Quel bal nouveau prépare-t-on pour lui ?
De son esprit, qu'est-ce que l'on raconte ?
Quelle femme lui plaît ? Quel jeu le divertit ?
Faut-il l'appeler *sire*, ou bien le nommer *comte* ?

. . . .

Ce monarque a daigné sourire à nos caprices,
A nos vertus, à nos aimables vices ;
N'a sifflé qu'*in petto* nos petits grands seigneurs,
A bien vanté les rois de nos coulisses
Et les minois de nos actrices
Et les jarrets de nos danseurs.

. . . .

Enfin le Prince a fui de ce Paris charmant.
Les esprits et les cœurs qu'il avait occupés
Retombent dans l'indifférence.
Les bals, les opéras, les fêtes, les soupers,
L'importance des étiquettes
L'exacte rigueur des toilettes,
Tout commence à dégénérer,
Et son départ laisse enfin respirer
Nos cuisiniers, nos ducs et nos coquettes.

Durant son séjour à Paris, le jeune roi, pour employer les termes d'un publiciste, « se noya dans un torrent de plaisirs ». En dépit des sages re-

montrances de son médecin, il continua, sans répit, à s'abandonner à ses habitudes de débauche, et une nouvelle maladie s'étant jointe à ce qui restait de ses anciennes, rendit son état presque désespéré.

Il serait téméraire de prétendre que le spectacle d'une Cour aussi dissipée que celle de Louis XV ait produit sur le jeune Christian un effet moralisateur; mais il semble difficile que le roi, sur qui tout le monde avait les yeux, ait pu se livrer publiquement, même plus ou moins secrètement, aux excès qu'on lui reproche. Nous serions porté plutôt à admettre que Struensée — le médecin attaché à sa personne — pour faire montre d'un zèle dont il espérait la récompense, aura fait une peinture très exagérée de la conduite du prince. N'est-on pas allé jusqu'à insinuer qu'il aurait été le propre « instigateur des excès les plus criminels auxquels ce monarque se porta, afin qu'à son retour en Danemark, il put communiquer à la reine, son épouse, la contagion dont il serait infecté[1] ? »

Ce qui est certain, c'est que Struensée, au cours du voyage qui venait de se terminer, avait acquis, sur son maître, non seulement une influence incontestée, mais « cette espèce d'autorité qu'obtient, sur un homme, celui qui tient son honneur

1. *Les Cours du Nord*, t. I, *loc. cit.*

entre ses mains, qui est le témoin de ses vices secrets, et qui les lui reproche avec éloquence, mais avec douceur ».

Dès l'âge le plus tendre, celui qui devait occuper le trône sous le nom de Christian VII avait donné des preuves manifestes de débilité mentale. Parfois, il paraissait plongé dans une rêverie profonde, d'où il sortait brusquement pour prendre les mains de son précepteur et les siennes propres ; il les considérait tour à tour, puis il palpait son ventre et, tandis qu'il se livrait à cette grave opération, rien n'aurait ramené son attention aux leçons de son professeur.

Quel mobile le poussait à cette étrange manœuvre ? On n'en eut l'explication que beaucoup plus tard, à une époque où son esprit était à peu près complètement troublé, et où il n'avait plus que quelques intervalles lucides : il regardait ses mains et il touchait son ventre, pour voir si celui-ci *avançait*, c'est-à-dire « s'il faisait un progrès vers un état de perfection, qu'il imaginait vaguement, et sur lequel ses idées ont souvent varié [1] ».

A l'âge de 5 ans, on l'avait conduit à un spectacle italien ; frappé de la taille et du costume des acteurs, ils lui avaient paru des êtres d'une es-

1. *Mémoires de Reverdil*, publiés par Alex. Roger ; Paris, 1858.

sence supérieure, auxquels il arriverait un jour à ressembler, après de nombreuses épreuves et métamorphoses. La suprême perfection consistait, pour lui, à acquérir un corps *parfaitement dur*, qualité qui se liait, dans son esprit, avec l'idée de force et d'insensibilité; il pourrait, ainsi, résister à son gouverneur, et être battu sans éprouver de douleur.

Bien que l'usage des verges fût à peu près aboli, l'enfant dut les subir souvent; il était grondé, rudoyé, et cela devant les courtisans, devant ses serviteurs; deux fois par semaine, on le conduisait au sermon, et, pour réveiller son attention, celui qui était preposé à sa surveillance « le pinçait et le bourrait par intervalles ».

Les leçons de danse et autres exercices étaient donnés avec autant de rigueur que les leçons de latin ou de métaphysique ; il disait quelquefois, sur ce ton plaisant qu'il conserva longtemps : « les amusements d'hier ont considérablement ennuyé mon Altesse Royale. »

On avait confié l'héritier de la couronne à l'homme dont l'humeur se pliait le moins aux ménagements qu'aurait réclamés la faiblesse du prince. M. de Reventlow avait passé quelques années en France; s'il en avait rapporté du goût pour les frivolités, il avait conservé son caractère inflexible et dur. Il faisait venir de Paris, pour



CHRISTIAN VII, roi de Danemark
(Collection de l'auteur).

son élève, des habits très élégants ; il présidait à sa toilette, décidait des chaussures, des dentelles qu'il porterait ; une fois attifé, il l'emmenait avec lui au cercle, en disant à ceux qu'il rencontrait sur sa route : « Je vais montrer ma poupée ! »

Le monarque régnant, Frédéric V, ne s'occupait en aucune manière de son fils. Très adonné aux boissons alcooliques, il eut, vers 1757 ou 1758, une pleurésie, que les médecins attribuèrent à son intempérance ; on fit entendre au royal patient que, s'il ne changeait pas promptement de régime, il était menacé de rechute et tomberait en hydropisie. Le Conseil d'État mit le texte de la consultation sous les yeux de l'intéressé, qui promit de s'amender ; mais il ne tardait pas à revenir à sa passion et à se laisser entraîner à d'autres dérèglements, s'abandonnant à la fois à l'intempérance et au libertinage, choisissant, pour ses désordres, les femmes de la plus abjecte condition. Au mois de décembre 1765, il présenta de l'œdème généralisé et sa mort parut prochaine ; en même temps que ses facultés intellectuelles baissaient, le monarque, jusque-là bon et affectueux, devenait irritable et violent; puis il en vint à déraisonner, ne parlant plus que d'augmenter son armée et de la mettre « sur le pied prussien », très embarrassé, d'ailleurs, pour expliquer ce qu'il entendait par cette expression.

Depuis que l'état du roi ne laissait plus d'espoir, son fils témoignait de plus de sensibilité : on mettait celle-ci sur le compte d'une âme tendre, jusqu'alors méconnue; en réalité, le prince héritier appréhendait de régner et il en voyait approcher le moment avec terreur. Le gouvernement et la représentation l'effrayaient également, et il comptait qu'avant son avènement il aurait le loisir de se dédommager de la longue contrainte où son gouverneur l'avait tenu. Il entendait profiter de tous les plaisirs qui lui avaient été interdits, et il n'était pas d'extravagances et de violences auxquelles il ne se promît de se livrer.

C'étaient, à l'entendre, autant d'épreuves pour « avancer » vers cet idéal qu'il poursuivait. Il appelait cela « être leste », c'est-à-dire « s'affranchir de préjugés, de gravité, de pédanterie ». On lui pardonnait ces lubies, en raison de son jeune âge et de l'éducation particulière qu'il avait reçue : il lui avait manqué l'autorité d'un père qui aurait conservé le prestige de la haute charge dont il était investi ; une fois son père disparu, pouvait-on espérer qu'il tomberait en meilleures mains ?

Frédéric V mourut dans la nuit du 16 au 17 janvier 1766 ; Christian VII fut proclamé dans la matinée suivante.

Dès les premiers temps de son règne, le jeune souverain laissa soupçonner un dérangement mental; sans cause apparente, sans provocation, il adressa les paroles les plus blessantes au page de la chambre, allant jusqu'à le menacer de son épée. Confus de son acte, presque aussitôt après l'avoir commis, il ne trouvait à dire, pour s'en excuser, que « ce jeune homme lui déplaisait, qu'il était stupide, qu'il avait la langue embarrassée et qu'il s'avisait de le prêcher. » Quelques jours après, ce fut au tour de son vieux précepteur d'être maltraité. Le roi lui dit, sans autre préparation et sans motif à une pareille incartade, qu'il l'enverrait, s'il lui plaisait, à la citadelle; l'interpellé en tombait à la renverse de saisissement; revenu de son émotion, il recevait, de celui qui l'avait si grièvement et gratuitement offensé, les preuves les plus expansives de ses regrets et de sa tendresse.

Bientôt les scènes se renouvelèrent et le précepteur se vit dans la nécessité de déloger de l'appartement qu'il occupait au palais : le jeune monarque se libérait ainsi d'une tutelle qui depuis longtemps lui pesait. Mais les ministres et l'entourage du prince veillaient; voyant qu'il se préparait à mener une vie de dissipation, ils résolurent de le marier.

Christian était fiancé, depuis quelque temps,

avec la princesse Mathilde, sœur de Georges III d'Angleterre ; l'année 1767 était fixée pour les noces ; il fut décidé que la date en serait avancée.

Le mariage eut lieu au commencement de novembre 1766 : le roi avait 18 ans, et la princesse qui lui était destinée un an de moins que lui.

Il semblait que cette union, où jeunesse et beauté se trouvaient associées, s'engageait sous les plus heureux auspices; mais, dès les premières semaines, le roi témoigna plus que de la froideur pour sa charmante femme, qui ne fit pas la moindre impression sur le cœur de son époux. La conduite de la reine lui était absolument indifférente. Il considérait « cette personne royale dans son lit » comme un objet de respect plus que d'amour.

Bien que n'ayant pas encore atteint sa vingtième année, Christian était, en réalité, plus vieux que des hommes beaucoup plus âgés; la vie qu'il avait menée l'avait usé au point qu' « il avait presque cessé d'être homme » ; ce qui explique, si elle ne la justifie, l'attitude qu'il montra vis-à-vis de sa belle cousine, que l'éclat de son teint et l'extrême blancheur de sa peau, ses cheveux cendrés et ses grands yeux bleu clair, sa bouche gourmande et ses dents blanches et bien rangées, rendaient pourtant si désirable.

Les fêtes qui furent données, à l'occasion du mariage royal, firent naître chez le roi le goût des

bals masqués, que le piétisme avait longtemps proscrits. Le clergé cria au scandale, mais ses représentations furent inutiles; la volonté du maître servit de loi et les personnages les plus graves durent s'astreindre à cacher leurs rides sous le masque. C'est dans un de ces bals que Christian noua sa première intrigue; mais l'aventure finit assez mal pour celle qui en avait été l'héroïne ; on l'éloigna de la capitale danoise, non sans avoir donné un dédommagement à son mari, dont on calma le ressentiment en lui concédant un très bon bailliage.

Peu après cet essai de galanterie, le roi de Danemark rencontrait, dans la foule des travestis, la fille d'un honnête bourgeois, dont la figure l'avait frappé ; il l'attira à l'écart et n'eut pas de mal à lui persuader de le suivre dans un cabinet voisin. « Le tête-à-tête dura une heure et se passa en vaines tentatives d'une part, et en complaisances inutiles de l'autre. La demoiselle, aussi vierge après qu'avant le combat, se retira de très mauvaise humeur[1]. »

Sur ces entrefaites, on présentait au jeune au-

1. *Tableau de la Cour de Copenhague*, par M. CAILLARD; ce tableau parait avoir été écrit vers l'année 1778, époque à laquelle son auteur était secrétaire de légation à Copenhague; il a paru dans la *Revue rétrospective*, de Taschereau, où nous l'avons recueilli.

tocrate une créature qui, de la plus basse prostitution, était devenue la maîtresse en titre du ministre d'Angleterre en Suède. *Milady*, ainsi la nommait-on, fut « offerte » au roi par un certain comte de Larwicq[1], qui jouait à merveille ce rôle de Mercure. Milady eut vite fait la conquête du prince; en peu de temps, elle eut fait son jouet, sa chose, de ce pantin couronné qui, après avoir épuisé toutes les espiègleries, tous les jeux de l'enfance, se livrait, avec la même fougue, aux amusements d'une autre espèce.

Entraîné par le comte de Larwicq et par de jeunes officiers, Christian fit tapage dans les rues de Copenhague et eut plusieurs rencontres fâcheuses avec les gardes de nuit chargés de la police de la ville. On prétend même qu'il blessa de sa propre main deux de ces malheureux, armés seulement de longs bâtons; mais un jour, ceux-ci ayant perdu patience, fatigués d'être molestés, serrèrent de si près la troupe bruyante, que le roi, en fuyant à toutes jambes, fit une chute, qui l'obligea à garder la chambre pendant une semaine. Ce fut au cours de ces bacchanales nocturnes qu'il avait lié connaissance avec la prostituée dont il vient d'être parlé.

Elle n'était ni jeune, ni belle; mais la nouveauté de son ton, l'ardeur d'un tempérament « tout de

1. D'autres le nomment Laurwig.

feu et propre à faire sentir quelquefois au roi qu'il était homme », firent tant d'impression sur celui-ci, qu'il fut plus occupé de cette fille qu'il ne l'avait jamais été d'aucune femme. Il se rendait presque tous les soirs chez elle, y soupait et y passait la plus grande partie de la nuit. Il épousait jusqu'à ses querelles particulières et l'aidait à se venger de ses rivales, en allant les insulter chez elles, en cassant leurs vitres et en brisant leurs meubles.

Il se retirait ordinairement le matin en fiacre; mais, un jour, il s'oublia au point de ne quitter sa compagne qu'à midi. Il dut revenir à pied au palais, affublé d'une perruque noire, et portant un petit chien sous le bras. Des gamins l'ayant reconnu, lui firent cortège jusqu'au château; il résolut, dès lors, de ne plus se rendre chez celle qui l'avait publiquement affiché et il la fit venir désormais au palais.

Dans l'intérieur des appartements royaux, on avait d'autres distractions. Le roi trouvait plaisant de se faire battre par son nouveau page de la chambre, le comte de Holck, cadet de famille, gai et facétieux, qui jouit bientôt de toute la faveur de Christian VII. Le comte, prenant son rôle au sérieux, faisait plus que le simulacre de le frapper; il le battait réellement, et celui qui recevait les coups, accordait, à ce moment,

tout ce que son favori lui demandait, soit pour lui, soit pour ses amis. D'autres fois, Sa Majesté, étendue par terre, représentait un criminel sur la roue ; un des courtisans faisait office de bourreau et, avec un rouleau de papier, contrefaisait l'exécution. Ce jeu ne contribua pas peu à augmenter ses dispositions à la cruauté et à l'hypocondrie ; il les entretenait encore, en allant *incognito* assister au supplice de malfaiteurs condamnés à la roue. Un de ces spectacles, auquel il assista, dissimulé au fond d'un mauvais fiacre, produisit sur lui la plus fâcheuse impression : il s'imagina, pendant un temps, être le supplicié en personne, qui se serait soustrait, par la fuite, au glaive de la justice : ce n'était pas, à l'entendre, le condamné, mais un fantôme, qui avait été rompu.

Il était hanté de ces idées, quand on vint l'entretenir de projets de voyage hors de ses États ; il y accéda d'autant plus volontiers, qu'il espérait, de la sorte, avoir quelques-unes de ces aventures dont il n'avait pas perdu le goût.

Ses ministres, redoutant les conséquences des mesures qui pourraient être signées loin d'eux, par un monarque au cerveau mal équilibré, le pressèrent de prendre avec lui, pour l'administration des affaires, un homme de grand sens, qui avait donné des preuves de son intelligence et de ses talents, le comte de Bernstorff ; nous avons

dit à quels titres le comte de Holck et le docteur Struensée firent partie du voyage.

Struensée ne s'était occupé, en cours de route, que de donner des soins à la santé du roi, ce qui n'était pas une mince besogne. Pendant les dix mois qui suivirent le retour de Christian VII à Copenhague, Struensée ne se mêla d'autres affaires que celles où l'appelaient sa charge de médecin et son office de lecteur. Sentant que le monarque était d'un caractère trop mobile pour qu'il pût le gouverner seul et sans appui, il imagina de s'associer, pour arriver à ses fins, une jeune femme, d'un commerce sûr et honnête, capable de s'emparer de l'esprit du souverain et de réveiller son sens moral atrophié ; de son côté, Struensée avançait dans les bonnes grâces de la reine, qui lui accordait en public un accès et des familiarités qui auraient perdu de réputation une femme ordinaire et, à plus forte raison, celle à qui sa situation imposait un surcroît de réserve.

Le roi voyait les assiduités de Struensée avec la plus manifeste indulgence ; et, s'il ne fut pas le complaisant d'une intrigue si peu voilée, il est certain qu'il n'en prit aucun souci. Il faut convenir, à la décharge de la reine, que Struensée était sinon d'un physique plus agréable que celui de son époux, du moins qui annonçait plus de virilité.

Struensée avait cinq pieds six pouces, nous le décrit un mémorialiste, et il était très robuste. Blond, il avait les yeux bleux. Ses cheveux, très clairs, tournaient sur le jaune; il avait le front haut, le nez grand et de belles dents... Il mettait un grand orgueil à s'habiller avec élégance; il était bon danseur et tirait bien des armes... Il portait la même coiffure que la reine, c'est-à-dire quatre boucles de chaque côté de la tête, un toupet élevé et les cheveux tressés par derrière et relevés avec un peigne... Sans être un Adonis, il avait, dans la physionomie et dans les manières, une noblesse et une fierté qui ne pouvaient manquer de faire de l'impression sur une femme négligée, insultée et outragée.

A la première entrevue qui lui fut accordée, Struensée se montra des plus respectueux et parla peu; une dame du palais, qu'il avait mis dans ses intérêts, se chargea de plaider sa cause, au moins par voie indirecte. Elle entra dans les détails les plus minutieux sur les vices du roi, souillant les chastes oreilles de sa jeune épouse par la description d'habitudes honteuses, dont celle-ci n'avait pas la moindre idée. Struensée ajouta que le roi, dont le tempérament était fort affaibli par tous ces excès, pourrait vivre encore de longues années, mais que son cerveau était à jamais obscurci. Quand, plus tard, Caroline-Mathilde s'aperçut que son sang était infecté d'un virus dont son mari lui avait communiqué le germe,



Caroline-Mathilde, reine de Danemark
(Collection de l'auteur).

ses dernières hésitations tombèrent et elle prêta une oreille plus complaisante aux propositions de son séducteur, si tant est qu'elle ne lui ait pas fait elle-même des avances que Struensée aurait été bien embarrassé de repousser.

Cependant le roi conservait assez de raison pour reconnaître ceux avec lesquels il avait l'habitude de vivre, et il causait sur les sujets ordinaires assez raisonnablement; mais il montrait une répugnance invincible pour les affaires de l'État, et il signait, sans jamais l'examiner, le papier qu'on lui présentait; plus tard, quand sa folie fut plus accusée, par condescendance pour l'infortuné dément, on lui présentait encore à signer les actes qu'il avait autrefois l'habitude de parapher, avant de les soumettre à la sanction du réel dépositaire du pouvoir. Un jour, il arriva qu'une pièce, approuvée par le Régent, se glissa parmi les autres; Christian s'en étant aperçu, signa malicieusement : *Christian et Cie*, disant que, puisqu'il n'était plus seul à la tête de l'établissement, c'était dès lors une société en participation, et qu'il désirait, en mettant la signature collective, éviter aux autres associés la peine d'apposer leur griffe au bas des pièces [1].

1. Nous empruntons cette curieuse anecdote au docteur P. Max-Simon, qui n'en indique pas la provenance.

Pendant le voyage qu'il venait de faire dans les principaux pays d'Europe, Christian n'avait cessé de se livrer à une pratique qui, à un certain âge, peut être considérée comme une fonction de nature et plus tard devient un vice répugnant. La présence même de ses domestiques ne l'empêchait pas de s'y livrer. Ceux qui connaissent l'influence de la « manuélisation » sur les facultés morales et physiques s'expliqueront aisément qu'elle ne contribua pas peu à peu à accélérer les progrès de son mal.

On le voyait maintenant vaguer, la plupart du temps seul, ou en compagnie de deux enfants, un nègre, et un petit vagabond qu'on avait recueilli dans la rue. Ses discours n'avaient plus ni sens ni suite; toutefois, par instants, sa conversation était assez sensée, et l'on se reprenait à l'espérance d'un retour à la raison. Bientôt les symptômes devinrent tellement manifestes à tous les yeux, qu'il n'y eut plus aucun moyen de les dissimuler.

Son précepteur, le comte de Reverdil, avait accepté, par dévouement, de reprendre auprès de son élève la place qu'il avait jadis occupée; au lieu de retrouver un prince instruit, apte à comprendre, ardent au bien, il avait devant lui un véritable aliéné.

Sa folie, dont les médecins n'avaient pas vu, ou

s'étaient refusé à voir les indices, commençait à éclater dès la première entrevue de Reverdil avec le roi.

— Vous êtes Brandt ! lui dit-il, en l'apercevant ; puis, dans un flux de paroles incohérentes, où se mêlaient quelques vers de *Zaïre*, que le comte avait joué avec son maître, quatre ans auparavant, Reverdil distingua cette phrase : « Vous êtes Denize... vous êtes Latour ! » C'étaient les noms de deux comédiens français, qui avaient joué la pièce de Voltaire à la cour de Danemark.

A cette tirade succéda un silence profond, interrompu seulement par des questions du roi sur ce qui « avance », sa hantise de jadis sur les signes d'un changement qui allait incessament s'opérer dans sa personne ; puis, il prononçait, entre ses dents, des mots entrecoupés, attestant qu'il n'existait plus la moindre liaison dans ses idées.

Il eut aussi, ensuite, des accès de mégalomanie, de manie homicide, alternant avec des obsessions de suicide. Il parlait de tuer et demandait s'il pourrait, au moins une fois, le faire impunément et sans scandale ; ou si, l'ayant fait, il tomberait dans la misère et deviendrait un malheureux sans ressources. D'autres fois, il feignait d'en avoir assez de la vie. « Me noierai-je, disait-il, me jetterai-je par la fenêtre ; ou dois-je me casser la tête

contre les murs ? » Il désirait la mort, mais il la craignait en même temps. Un de ses plaisirs consistait à se promener dans un esquif à deux rames, sur le lac qui baignait le pied du château ; il disait à celui qui l'accompagnait, de l'air le plus contristé : « Je voudrais me jeter dans ce lac, et qu'on m'en retirât aussitôt. »

Il y avait dans son délire trois nuances marquées, qu'il désignait par trois expressions allemandes : il parlait le plus souvent allemand, c'était la langue de la Cour, au lieu qu'autrefois, il se piquait de parler à chacun dans sa langue, n'adressant la parole à son précepteur qu'en français, rarement en danois, jamais en allemand.

Suivant, donc, le degré de son trouble, il disait avec un gémissement : *Ich bin confus* (j'ai l'esprit embrouillé) ; ou bien : *Es rappelt bei mir* (il se fait du bruit dans ma tête) ; ou enfin : *Er ist ganz über geschnappt* (je suis tout à fait égaré).

Souvent, ses discours incohérents et murmurés, plutôt que prononcés à haute et intelligible voix, se terminaient par ces mots : « Je n'y puis plus tenir. »

Il n'était arrivé que par degrés à cet état lamentable ; il avait passé successivement par toutes les phases du *ramollissement chronique*. Les médecins qui l'approchaient n'avaient cependant rien remarqué d'anormal ! L'un d'eux disait avec

humeur, quand on lui faisait observer la décadence mentale du souverain : « Il faut être fou soi-même, pour dire que le roi l'est. »

Un accoucheur, que Struensée avait fait nommer médecin ordinaire du roi, ne s'était pas montré plus clairvoyant ; il convenait, toutefois, que les symptômes s'étaient notablement aggravés, depuis une chûte que le roi avait faite ; mais il n'osait décider si celle-ci était la cause ou l'effet de la maladie. Il savait, de plus, que le malade aggravait son état par une funeste habitude ; il se contentait de le traiter par... le quinquina et les bains froids !

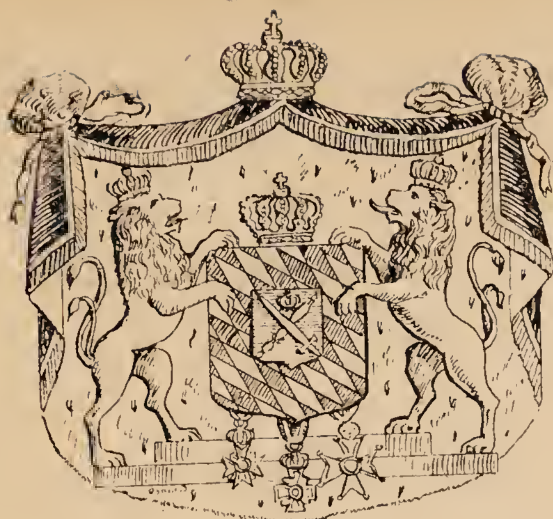
Le roi, dont l'intelligence déclinait de plus en plus, figurait encore dans les solennités publiques ; à le voir, on eût cru qu'il n'avait pas complètement perdu conscience du rôle qu'on lui faisait jouer. Il demandait parfois à ce qu'on lui amenât son fils, le prince royal ; quand il était auprès de lui, au lieu de l'embrasser et de lui parler, il le regardait d'un œil hagard, se promenait à grands pas dans la pièce où il se tenait, puis renvoyait l'enfant, sans avoir proféré un mot. Le prince royal succéda à son père, après la mort de ce dernier, survenue le 13 mars 1808, à Rendsborg, où on l'avait transporté.

Frédéric VI était l'unique fils de Christian VII et de la reine Caroline-Mathilde, qui eurent, en outre, une fille ; cette princesse avait les jambes si mal conformées qu'elle boitait des deux côtés.

Frédéric VI occupa le pouvoir, soit comme régent, soit comme roi, pendant cinquante-cinq ans ; il mourut en 1839, ayant pu, avant sa mort, réaliser l'unité du Nord, par la réunion des trois couronnes scandinaves[1] ; depuis, les trois royaumes ont repris leur autonomie, et la Suède, la Norvège et le Danemark ont, chacun, un gouvernement qui leur est propre.

Comme les hommes, les peuples ont leur destinée.

1. En vertu du traité de Kiel (14 janvier 1814), tout le royaume de Norvège était cédé, par le Danemark, à la Suède; mais les Norvégiens n'acceptèrent pas cette clause ; ils décidèrent, dans une assemblée tenue le 17 mai 1814, de ne pas se soumettre à la Suède, et de choisir pour roi le prince Christian-Frédéric, qui devint plus tard roi de Danemark, sous le nom de Christian VIII. Mais la Suède, ayant repris l'offensive, amenait la nation voisine à conclure une convention, aux termes de laquelle Christian-Frédéric renonçait au trône de Norvège : le 4 novembre, le roi de Suède, Charles XIII (Bernadotte), était reconnu roi de Norvège. Ce ne fut qu'en 1906 que la Norvège se déclara indépendante et prit pour roi Haakon VII, appartenant à la famille royale de Danemark.



LA DYNASTIE DES WITTELSBACH

OTHON ET LOUIS II DE BAVIÈRE

Depuis quelques mois [1], la Bavière a un nouveau roi : le nom d'Othon Ier a fait place à celui de Louis III. Entre les deux, le trône est resté vacant, mais la régence a été exercée par l'oncle d'Othon, Luitpold, que la mort n'a terrassé qu'à quatre-vingt-douze ans.

Le prince Luitpold a disparu de la scène du monde il y a un peu plus d'un an, et la Chambre bavaroise n'a voté que le 30 octobre 1913, la loi autorisant le gouvernement à prononcer la déchéance du roi Othon, et à donner la couronne au fils de Luitpold, appelé à régner sous le nom de Louis III.

1. Ceci fut écrit en 1913.

Louis a trois années de plus que son cousin germain Othon, qui a sombré dans l'irrémédiable démence et traîne l'existence la plus lamentable dans son château de Furstenried, près de Munich.

L'infortuné fils de Maximilien II[1] a subi, presque dès le berceau, le tragique atavisme des Wittelsbach.

A sept ans, il présentait les premiers signes de dérangement cérébral ; à vingt-quatre, la nécessité s'imposait de l'interner ; il y a quarante-deux ans que son mal dure et l'affaiblissement progressif de ses facultés intellectuelles laisse prévoir le terme fatal à une brève échéance. Pour celui-là, on peut dire que la mort sera libératrice, car il éprouve des crises violentes, alternant avec des périodes d'affaissement absolu.

Dans ses rares moments de lucidité, il s'entretient avec les personnes de son entourage, assez sensément pour leur donner l'illusion que s'améliore son état mental. Un ancien fonctionnaire de la cour de Bavière racontait à ce sujet à M. Ferdinand Bac, qui l'a relaté dans un curieux ou-

1. Maximilien II avait épousé la fille du prince Guilaume de Prusse, la princesse Marie de Hohenzollern, qui fut atteinte de troubles mentaux, et dont la sœur, Alexandra, fut internée à Illenau, en 1850.

vrage[1], une anecdote qui mérite d'être conservée.

A la belle saison, on avait l'habitude de faire accomplir, l'après-midi, au roi, une promenade à travers le parc, dans un landau fermé, dont une vitre était baissée du côté de l'officier chargé de sa surveillance. Depuis longtemps, les personnes appelées à ce difficile « service d'honneur », considérant leur souverain comme incapable de prendre part à la vie, de discerner ce qui se passait autour de lui et surtout ce qui, selon le protocole, lui était dû, ne se gênaient point pour fumer en présence du royal patient. C'était une façon de passer le temps, durant les longues heures de silence et d'observation et personne n'avait songé un instant que l'on dût se priver de ce plaisir, pendant la « corvée » de la promenade hygiénique.

Or, un jour, le roi avait soudain jeté un regard oblique à son compagnon, en train de tirer de longues bouffées d'un cigare, près de la portière à la vitre baissée. Alors Othon, à la stupéfaction de l'officier, avait prononcé, pour la première fois, une phrase ordonnée, en disant avec véhémence : « Il ose fumer devant moi !... » L'officier, d'abord suffoqué par ce réveil soudain d'une raison qu'il croyait avoir sombré depuis long-

1. *Chez Louis II, roi de Bavière*. Paris, 1910.

temps, prit peur et, se penchant vers le siège du cocher, lui commanda de retourner au plus vite au château ; mais, au retour, le roi n'ayant plus manifesté aucun signe d'intelligence, l'officier, rassuré, et dont le cigare n'était pas encore éteint, se remit à fumer. A ce moment, le roi, constatant le fait, lui avait tourné le dos et, levant les mains, s'était mis à tambouriner sur la vitre fermée, en murmurant, avec l'accent d'une juste indignation : « Cette canaille fume tout de même ! » *Das luder raucht jetzt doch !* Saisi d'une véritable terreur, le compagnon du souverain dément, aussitôt arrivé au château, demandait à être relevé de ses fonctions.

Ces éclaircies durent, hélas ! peu de temps, et le fou royal ne tarde pas à prononcer des paroles incohérentes, entrecoupées d'accès de colère. Ou il pleure et gémit sans cause, ou il offre le spectacle de la plus dégradante animalité : c'est ainsi qu'il lui arrive, au cours d'une promenade, tantôt de brouter de l'herbe, comme une bête au pâturage, tantôt de fouiller la terre de son nez et de sa bouche, se croyant victime d'une disgrâce analogue à celle des compagnons d'Ulysse.

Depuis longtemps, le sens de la propreté a disparu à peu près complètement chez ce malheureux privé de raison ; il dévore goulûment tout

ce qui se trouve à sa portée. On rapporte qu'un jour, un laquais ayant laissé traîner une cruche de bière et un radis noir, le roi Othon, réussissant à tromper la surveillance de ses gardiens, s'empara de ces objets, comme à la dérobée, tout heureux de son larcin, et, après avoir avalé d'un trait le liquide, se mit à mordre dans le radis, comme s'il se fût agi d'un mets savoureux !

Il a, cependant, une table toujours richement servie ; le champagne est sa boisson préférée. Est-ce sous l'empire de l'excitation produite par le vin mousseux, qu'il se livre à des actes plus que déraisonnables et même cruels ? On conte que, certain soir, un domestique vint montrer, à l'intendant du château qu'habite le maniaque couronné, son pantalon en lambeaux et, au-dessous, la chair meurtrie par de furieuses morsures. — « Eh ! qui vous a mis en un pareil état ? s'exclama le brave homme. — C'est, c'est... notre Roi ! » répondit, en balbutiant, le serviteur : le royal gâteux passait, en effet, la plus grande partie de ses journées, accroupi dans un coin de sa chambre, aboyant, sautant aux mollets de ceux qui, pour les besoins du service, étaient tenus de l'approcher.

Dans cette pièce, où retentissaient des jappements de dogue imaginaire, tout à coup le silence se faisait : le pauvre fou avait repris son calme ; comme après un long cauchemar, il s'était éveillé,

paraissant absorbé dans une méditation profonde, alors qu'il n'était que profondément abattu ; puis, brusquement, on le voyait se ressaisir, comme le jour où, ayant exigé qu'on le revêtît de son uniforme, il fit appeler le régent et les ministres.

Ce fut une scène shakespearienne.

Quand ils furent tous devant lui, il les invita à prendre place autour de la table du Conseil, déclarant la séance ouverte, comme s'il n'eût jamais cessé de diriger les affaires de l'État. Il interrogea tour à tour chacun des ministres présents, exposant, avec une lucidité parfaite, ses vues sur telle ou telle question débattue devant lui, s'exprimant sur un ton d'autorité qu'on s'était depuis longtemps déshabitué d'entendre. Que signifiait ce retour déconcertant au bon sens ? Ce monarque bafoué, cette ombre de majesté allait-elle reprendre les rênes du gouvernement ? D'aucuns se montraient inquiets, affolés à cette pensée, mais ce n'était qu'un fantôme, qui avait repris corps durant quelques instants ; bientôt il s'évanouissait, laissant place à la triste, à l'implacable réalité.

L'histoire que nous venons de rapporter est-elle une de ces légendes que l'imagination populaire colporte et amplifie avec d'autant plus de complaisance qu'elles offrent moins de vraisemblance ?

Rarement les aliénés ont de ces reprises de possession d'eux-mêmes ; mais quel beau thème à développer pour un dramaturge, que cette conception d'un souverain délirant, retrouvant brusquement la raison, pour réformer les abus qui se sont commis pendant le temps où sa souveraineté n'a pu s'exercer !

D'ordinaire taciturne, il est cependant arrivé au roi Othon d'avoir des éclairs de bonne humeur : alors, il se met à chanter des airs d'opéra, qui reviennent à ses oreilles après un long oubli. Le morceau, bien connu, de *Rigoletto* « Souvent femme varie » est un de ceux qu'il affectionne.

Par moments, l'obsèdent des souvenirs d'antan ; il en est un, surtout, qui ne s'est jamais effacé de sa mémoire vacillante. Il était, alors, un adolescent, exubérant de jeunesse et de vie. On avait organisé une partie de campagne, un joyeux pique-nique, auquel devaient assister l'éphèbe royal et quelques jeunes filles de la haute société bavaroise, spécialement conviées à cette partie. Le hasard avait placé Othon à côté de la charmante comtesse de X..., auprès de laquelle il s'empressa, prodigue de galanteries. Le jeu fut loin de déplaire à la gracieuse personne, qui y répondit avec empressement. Voulant donner au prince une marque de sympathie, elle lui offrit

deux fraises, qu'elle venait de cueillir dans le bois voisin ; ces fraises devinrent, pour Othon, un talisman, qu'il tint à conserver dans une boîte d'argent, et dont il ne voulut se séparer en aucune circonstance.

Cet incident eut des suites fâcheuses, pour la jolie imprudente qui y avait été si innocemment mêlée. L'idylle eut un dénouement qu'elle n'avait pas prévu : la petite comtesse fut enfermée dans un couvent, d'où elle ne devait plus sortir jusqu'à la fin de ses jours. Quant à son cavalier servant, il porte encore sur lui la boîte précieuse ; et, quand en vient la saison, il aime à faire des cueillettes de fraises dans le parc de sa résidence. Récemment, il étonnait les serviteurs préposés à sa garde par cette révélation inattendue : « La comtesse de X... va mieux; elle est maintenant rétablie. » Informations prises, on constatait que la recluse venait d'échapper à une maladie qui avait mis sa vie en péril. Par quelle télépathie secrète le prince au cerveau obnubilé avait-il été renseigné ? Il est des mystères que la faiblesse de notre entendement doit se résigner à ne point pénétrer.

La déchéance morale de ceux qui occupent les trônes n'est pas seulement l'humiliation ou la dérision du rang suprême ; le spectacle du ver-

tige qui saisit ceux qui planent sur les sommets, s'il console notre médiocrité, s'il nous guérit de l'envie de poursuivre la gloire et de nous griser de son vain encens, atteste aussi le danger auquel est exposé un organisme mal équilibré, victime d'un fatalisme morbide qui, un jour ou l'autre, réclame ses droits.

Les adversaires de l'idée monarchique ont beau jeu, en vérité, pour mettre en déroute le principe de la monarchie héréditaire, en s'appuyant sur des exemples comme celui de la dynastie des Wittelsbach. Ceux de ses membres qui n'ont pas l'esprit complètement dérangé ont eu d'étranges manies, qui attestent un déséquilibre cérébral manifeste : n'appartenait-elle pas à la maison de Bavière, cette princesse Marie-Thérèse, qui ne voyageait qu'avec des animaux de toute espèce, jusqu'à un rat monstrueux, dont elle ne voulait se séparer dans aucun de ses déplacements, si lointains fussent-ils ?

Louis Ier, grand protecteur des arts et des artistes, ne fut-il pas contraint d'abdiquer, après le scandale public de sa liaison avec l'actrice et courtisane Lola Montès ?

Louis II, du moins, s'il protégea les arts, ce fut sous une forme plus acceptable. Si ses fantaisies ont coûté cher à son peuple, on ne saurait lui dénier un certain sens esthétique, peut-être d'une qua-

lité contestable, mais qui n'en fut pas moins réel.

Ne poussons pas le paradoxe jusqu'à l'absurde, comme ceux qui ont prétendu que le fervent ami de Wagner, l'amant des clairs de lune, qui portait en lui toutes les séductions, et aussi tous les périls d'une imagination maladive, d'une sensibilité exaspérée, que ce poursuiveur de chimères, ne fut, en somme, que le type parfait du romantique, le romantique couronné. Sans doute, conviendrons-nous que tout ce qu'il y a de nuageux et de vague dans la sentimentalité germanique se retrouve chez Louis II ; mais il s'y ajoute « le dangereux pouvoir de réaliser quelques-uns de ses rêves, qu'il tenait de sa grande fortune et de son titre de roi ». Nous retrouvons, chez ce porteur de sceptre, changé en marotte, la *césarite*, qu'a si bien décrite notre maître et ami, le professeur Lacassagne[1].

Au début, ce ne sont qu'innocentes lubies, ca-

1. « Si l'exercice du pouvoir ne peut être admis comme une cause de folie, écrivent les docteurs Gottchalk et Marie, dans une étude consacrée à la maladie et la mort du roi Louis II de Bavière, dont nous n'avons pris connaissance qu'après que notre travail a été publié, il est certain que, chez un sujet prédisposé, l'isolement relatif que comporte la souveraineté, l'absence de contrôle, l'exercice de l'autorité, favorisent le développement des pensées et des actes morbides. Un chef, qu'il s'agisse d'un puissant souverain ou du commandant d'un poste isolé, n'a personne au-dessus de lui dont il ait à craindre l'opi-

prices de souverain : « une intelligence qui s'évapore en fantaisies », selon une expression d'un joli tour [1]. Ayant hérité, de ses aïeux et de ses parents plus directs, des germes malsains, l'éducation qu'il recevra, loin de les combattre, sera plutôt propre à les développer. « On semblait, dit son biographe, prendre plaisir à développer en lui l'imagination sans règle, la mélancolie sans cause, le penchant à la rêverie, en même temps qu'un dangereux et inconscient égoïsme. »

Sa gouvernante française lui répétait sans cesse des phrases comme celles-ci, attribuées à nos monarques : *L'Etat, c'est moi ! — Tel est notre bon plaisir*. Quant à son précepteur, Français également, il se sentait très honoré d'être roulé, « comme un tonneau », par le gracieux prince royal.

Bien qu'il ne fût pas né avant terme, comme son frère Othon, Louis était d'une constitution fragile, nécessitant d'incessantes précautions.

Les médecins, à le voir aussi frêle d'aspect, le

nion ; au contraire, il se trouvera toujours environné d'individus prêts à le flatter, prêts à accepter et à encourager ses idées les plus délirantes, surtout lorsqu'ils en tirent profit. »

1. Nous l'empruntons à M. Jacques Bainville, dont la biographie psychologique de Louis II de Bavière est un modèle du genre. Sans arriver aux mêmes conclusions, nous suivrons notre guide pour l'établissement de l' « observation » du roi névrosé.

crurent atteint de la poitrine : d'où des soins continuels et une existence presque recluse ; on allait jusqu'à le priver des jeux de son âge, pour éviter les imprudences nuisibles à sa santé.

La solitude ne pouvait que favoriser la disposition rêveuse que déjà il manifestait. On a conté, à cet égard, une anecdote significative[1].

Des maux d'yeux avaient obligé Louis, enfant, à porter un bandeau et à rester oisif dans l'obscurité. L'aumônier de la Cour lui ayant dit : « Votre Altesse Royale doit s'ennuyer à rester ainsi seule et inoccupée, » Louis répondit sur le ton le plus tranquille : « Je ne m'ennuie pas du tout ! Je pense à toutes sortes de choses et je m'amuse beaucoup à cela. » (*Und ich unterhalte mich sehr gut dabei.*)

D'une nervosité anormale, le jeune roi a témoigné, dès ses premières années, d'une irritabilité excessive, avec des sautes d'humeur inexplicables.

Grand et mince, il a des traits réguliers et délicats et des yeux d'un éclat fascinateur. A dix-huit ans, c'est un beau jeune homme, qui commence à faire tourner bien des têtes, mais qui ne porte nulle attention à ces avances, conservant

1. LOUISE VON KOBELL, *Kœnig Ludwig II und die Kunt*, cité par J. BAINVILLE.

obstinément cette pureté de mœurs, qui le fera plus tard surnommer « le Roi Vierge ».

Lorsqu'il vint en France, — c'était, croyons-nous, lors de l'Exposition de 1867, — une légende avait précédé ce Prince Charmant aux Tuileries : on s'y répétait que, nouveau Daphnis, Louis II n'avait pas encore trouvé de Chloé pour l'initier, et qu'il était en quête de celle qui ferait battre son cœur et vibrer ses sens.

On devine l'assaut qu'il eut à subir, lorsqu'il se présenta dans ce milieu dissolu qu'était la Cour de Napoléon III. Ce fut à qui, de ces dames, se montrerait la plus audacieuse, la plus provocante; mais le souverain de Bavière résistait à toutes les agaceries, auxquelles il opposait une impassibilité, qui pouvait ressembler à une indifférence courtoise.

Certaine baronne de P..., plus confiante dans ses charmes et plus aventureuse que les autres, voulut avoir raison de cette résistance, qui restait pour tous une énigme[1]. Elle entreprit de séduire ce bel adolescent, qui se dérobait sans motif apparent.

1. Pour expliquer cette misogynie, on a raconté qu'une personne d'une rare beauté l'avait séduit. Des promesses avaient été échangées, des serments prononcés, lorsque — comme il arrive dans les contes et les légendes — le chevalier du beau voulut aller surprendre sa fiancée, qu'il trouva folâtrant avec une sorte de page. On entreprit de le convaincre de vision. L'amant désillusionné n'y voulut point entendre : le temps de l'halluci-

Or donc, certain soir, elle l'entraîna, en causant, dans un coin sombre des jardins, propice aux aventures les plus risquées. Comme elle déployait devant lui, derrière les massifs complices, ses plus irrésistibles attraits, son partenaire se prit tout à coup à contempler l'un des admirables marbres qui ornaient les allées, et se tournant vers celle qui s'offrait à lui presque sans voiles :

— « Madame, lui dit-il, je sens que je ne pourrais aimer qu'une femme toute blanche et toute de pierre, comme celle que nous avons sous les yeux. »

Mme de P..., qui avait eu l'occasion de remarquer combien son interlocuteur aimait à déconcerter, par la bizarrerie de ses manières ou de son langage, feignant de ne pas comprendre, réplqua : « Mais, Sire, c'est l'histoire de Pygmalion que vous voudriez renouveler !

— Oui, riposta Louis, et c'est sans doute impossible ?

— Mais... pas du tout, reprit la jeune femme, après quelques instants de réflexion.

— Je serais curieux d'apprendre comment vous vous y prendriez.

nation, qui, hélas ! devait venir, n'était pas encore arrivé pour lui. Il revint au rêve pur et à l'idéale beauté (*Temps passé*, journal sans date, par P. Max-Simon).

— Rien de plus simple : je revêtirais un maillot blanc.

— Non, répondit le rêveur couronné, ce serait un mensonge : sous le maillot, il y aurait un être vivant, et c'est une femme, je vous le répète, blanche et de pierre, que je voudrais aimer.

— Ah! Sire, vous êtes trop exigeant, dit alors Mme de P... on ne peut pourtant pas mourir, pour être aimée de vous.

— Et pourquoi non, madame? »

Mme de P... eut peur, cette fois. Avec précaution, elle arracha le roi à sa contemplation, à son hallucination peut-être ; elle revint avec lui vers le château où elle rentra plus rassurée.

— « Cet homme est fou, ou deviendra fou », dit-elle à l'une de ses amies, de qui le narrateur, qui l'a rapportée [1], tenait l'anecdote.

La prédiction de la baronne de P... devait à la lettre s'accomplir ; mais par quelles étapes le monarque songeur sera conduit à la folie !

A dix-huit ans et demi, en possession du pouvoir suprême, comment se comportera-t-il? Depuis six mois à peine initié aux affaires, il ne saurait proposer des innovations que son inexpérience rendrait périlleuses ; par quel acte se ma-

1. M. Pierre de Lano, qui l'a recueillie dans une de ses publications sur le second Empire.

nifestera, pour la première fois, sa toute-puissance ? Par le plus imprévu, assurément !

Au jour anniversaire de sa seizième année, Louis II avait vu représenter *Lohengrin* à l'Opéra de Munich : dès ce moment, Wagner a mis son emprise sur ce cerveau débile ; le « vieux sorcier » lui a jeté un sort.

Louis II avait voulu lire tout ce qu'avait écrit Wagner, et il ne cessa, dès ce moment, de s'intéresser au compositeur, à son œuvre, à sa vie. Il n'eut point de cesse qu'il n'eut auprès de lui l'artiste auquel il était redevable de tant de sensations inconnues et qui l'avait initié à tant de beauté.

Wagner avait alors dépassé la cinquantaine; son nom n'avait pas encore conquis la célébrité ; son génie était plus que jamais contesté ; un Mécène ne se présenterait-il donc pas, pour le tirer de la gêne où il se débattait, pour donner corps au rêve depuis si longtemps caressé ?

Ni le roi de Prusse, ni celui de Hanovre, qu'on disait pourtant « libéral et magnifique dans sa passion d'art », n'avaient prêté une oreille attentive aux sollicitations des amis du maestro, qui commençait à se laisser gagner par l'abattement et la désespérance ; mais, ô bienheureuse surprise ! voici qu'un envoyé du roi de Bavière se présentait, au nom de son souverain, venant inviter l'au-



Louis II, roi de Bavière.

teur de l'*Anneau de Nibelung* à se rendre sans retard auprès de son maître.

Le 4 mai 1864, Wagner écrivait à une « très chère amie » cette lettre[1], où déborde son enthousiaste reconnaissance :

Si je ne vous écrivais pas tout de suite le bonheur illimité qui m'accable, je serais le plus ingrat des humains. Vous savez que le jeune roi de Bavière m'a fait appeler ; je lui ai été présenté aujourd'hui. Il est, hélas ! si beau et si obligeant, si bon et si grand, que je crains que sa vie ne disparaisse vite de ce monde ordinaire. Ce n'a jamais été qu'un rêve divin. Il m'aime avec l'ardeur et la sincérité du premier amour ; il connaît toute ma vie et toutes mes œuvres ; il me comprend comme mon âme. Il veut que je reste à jamais auprès de lui pour travailler, pour faire mon *œuvre* et pour me reposer ensuite ; il veut me donner tout ce dont je pourrai avoir besoin, il veut que je finisse les *Niebelungen*, et il les fera jouer comme je le veux.

Je serai mon maître absolu, je ne serai pas chef d'orchestre, je ne serai que *moi* et son ami. Il comprend tout à fait sérieusement ; je puis causer avec lui comme avec vous ; je ne connaîtrai plus la misère, il me donnera tout ce dont j'ai besoin, pourvu que je consente à rester près de lui.

1. Nous la tirons, ainsi que les fragments suivants, d'un opuscule en notre possession : *Richard Wagner et le roi de Bavière*, lettres traduites par Jacques Saint-Cère ; Paris, 1887.

L'enthousiasme du musicien va *crescendo*, jusqu'au délire :

... N'en doutez plus, j'ai enfin trouvé un amour, une liaison d'amour *un Liebesverhaeltniss*), qui ne connaît ni douleurs ni tourments. Si vous saviez ce que j'éprouve quand ce beau jeune homme est devant moi ! Il m'a donné, pour ma fête, son portrait qu'il a fait faire pour moi... Il habite près de moi, dans un petit château — dix minutes de voiture. Il me fait chercher deux ou trois fois par jour. Je vole à lui, comme à une maîtresse. Il est d'un commerce intime adorable... Ces soupirs, ces pressements de mains, ces émotions ne m'ont jamais semblé si beaux. Et puis, ces soins si charmants pour moi, cette délicieuse pudeur du cœur, chacune de ces mines, quand il me parle du bonheur qu'il éprouve de me posséder ! Et nous passons parfois des heures, perdus dans la contemplation l'un de l'autre...

C'est plus que de l'amour, c'est de l'idolâtrie! N'a-t-on pas été jusqu'à prononcer le mot d'inversion? A lire entre les lignes, il y aurait apparence; et cependant, nous ne le croyons pas. Chez les natures ardentes, l'expression va toujours au-delà de la sensation. Lorsque nous entendons Wagner s'écrier :

Pourrais-je, malgré l'amour du Roi, renoncer au Féminin ? Je dis non en soupirant et pourtant je souhaiterais presque pouvoir m'en passer. Un regard sur son portrait

chéri m'en redonne la force. Ah! cet adorable jeune homme, il est tout pour moi, Monde, Femme et Enfant!

Quand le maestro déclare que la passion du roi pour lui est toujours aussi « profonde et fatale » ; que celui-ci l'aime « comme jamais un homme n'aima un autre homme », on serait presque autorisé à songer à une perversion sexuelle ; mais cette ardeur d'amitié, cette adoration juvénile, c'est à l'artiste sublime, c'est au demi-dieu qu'elle va, plus qu'à l'homme, singulièrement grandi, idéalisé aux yeux de son jeune admirateur.

A lire quelques-unes de ces épîtres, on reconnaît « une sorte d'hystérie passionnée », qui se traduit par des cris incohérents, des exclamations involontaires, des exagérations inouïes du langage, une enflure de style du dernier goût. Qu'on en juge par ces quelques lignes :

Mon seul, mon cher ami! Comme le soleil majestueux dissipe les sombres nuées angoissantes et répand au loin, avec sa lumière, la chaleur et une douce volupté, ainsi m'est apparue aujourd'hui votre chère lettre, m'apprenant, mon ami, que vos souffrances ont enfin cessé de vous torturer et que votre guérison approche. Penser à vous m'allège le faix de la royauté. Tant que vous vivrez, la vie sera pour moi belle et pleine de bonheur. O mon aimé! Mon Wotan ne doit pas mourir. Il faut qu'il vive, pour se réjouir encore des héros qu'il a créés!... Je vous

envoie, mon très cher ami, ma photographie peinte..., parce que je crois, j'en suis sûr, que de tous les hommes qui me connaissent, c'est vous qui m'aimez le mieux. Puissiez-vous penser, en le regardant, que celui qui vous l'envoie vous a voué un amour qui durera éternellement, qu'il vous aime avec feu, aussi fort qu'un homme peut aimer.

L'excuse d'un pareil document, c'est sa sincérité ; sa seule explication, une nervosité anormale et qui confine à la démence.

Louis II a subi complètement l'influence non seulement du musicien, mais de sa musique, « long cri exaspéré d'amour et de désirs ». Il s'enquiert de sa précieuse santé, comme s'il s'agissait de la maîtresse la plus aimée :

Quand mon ami songera-t-il à partir pour l'air vivifiant de la forêt ? Si cet endroit ne lui convient pas, je prie le bien cher de se choisir un autre de mes pavillons dans la montagne. Ce qui est à moi est à lui.

Jamais exaltation amoureuse s'élève-t-elle à ce diapason, s'il ne s'y mêle un grain de morbidité ?

Il faut que je pleure, que je t'adjure ! Ne te laisse pas décourager !... Vivre pour Toi, pour Toi seul !... Un et tout ! Ami chéri plus que tous !... Profondément chéri ! Mon tout ! Le ravissement de mon âme ne laisse pas

de repos. Aujourd'hui encore, il faut que j'adresse quelques lignes au très cher... Encore une fois, je vous le promets solennellement, je vis avec vous seul, avec vous je veux mourir.

Et comment se dénoua cette liaison, que nous n'oserions qualifier d'idyllique? Il ne fallut rien moins qu'une émeute populaire, pour contraindre le monarque bavarois à se séparer du Très Cher; mais il continua à le combler de cadeaux, il le poursuivit jusque dans sa retraite et, à plusieurs reprises, vint lui rendre visite dans l'ermitage où il s'était retiré.

Les Munichois auraient pardonné à leur souverain ce culte pour son grand homme; ils se seraient déclarés satisfaits de son éloignement, si le roi n'eût obéré les finances du pays par ses fantaisies dispendieuses, s'il ne se fût laissé entraîner par un besoin immodéré de bâtir.

Par ces caprices magnifiques et coûteux, Louis II étonna, puis irrita ses sujets. Ces bourgeois au sens obtus pouvaient-ils comprendre ce rêveur, qui promenait, de château en château, son incurable ennui?

Ces châteaux, plus ou moins fantastiques, tant dans la construction que dans l'ameublement, ne furent autre chose que les rêves, traduits par la pierre, d'un être que guettait la folie.

Il y a exprimé les enthousiasmes et les nostal-

gies, dont frémissait son âme, passionnée et diverse.

Ce sont des confessions maladroites et balbutiantes, mais si sincères ! Leur ingénuité même désarme toute raillerie.

Chacun d'eux est, on peut dire, comme un chapitre de sa biographie.

A Hohenschwangau, « dont les quatre tours crénelées se dressent, au milieu des pins séculaires, sur un promontoire rocheux », le cygne est l'emblème du lieu. Le doux et blanc volatile figure partout : dans les cartouches, sur les murailles, sur les boiseries.

Sur les eaux du lac qui baigne le castel, glisse, en ondulant avec grâce, l'oiseau aux larges ailes et au plumage immaculé. Jusqu'aux coupes, aux vases, aux tables et aux sièges, tout rappelle la légende du chevalier au cygne, dont Wagner a fait son *Lohengrin*.

A Neuschwanstein, commencé en 1887 et qui ne fut achevé que plusieurs années après la fin tragique de Louis II, « c'est le burg du roi wagnérien » ; c'est la réminiscence d'une autre œuvre de Wagner, de *Tannhaüser*[1].

1. A Neuschwanstein, la chambre à coucher représentait un bosquet fleuri, traversé d'un ruisseau coulant sur des glaces et éclairé par une voûte lumineuse, figurant la lune et les constellations du ciel astral.

Une salle est décorée de fresques, qui représentent l'histoire de Parsifal; dans cette salle, ont été prodigués à l'excès les lustres, les candélabres, les torchères; et souvent, il prit l'étrange fantaisie à Louis II d'embraser de lumières le burg désert et de jouir, dans la nuit, de ce spectacle féerique, qui n'était préparé que pour lui, pour lui tout seul.

Plus tard, au retour d'un voyage en France, où on lui avait fait les honneurs de Versailles et des Trianons, Louis II donnait à ses architectes l'ordre de construire le château de Linderhof, « rendez-vous de tous les bric-à-brac », dans un site d'une poignante mélancolie. Là se retrouvaient toutes les marques de la dévotion du roi de Bavière pour le souvenir des monarques dont il avait vu flotter les ombres, dans les palais qu'il avait visités : Louis XIV, Louis XV, et les deux victimes de l'ouragan révolutionnaire, Marie-Antoinette et Louis XVI.

C'est plus spécialement le Versailles du Grand Roi que le monarque bavarois a voulu pasticher à Herrenchiemsee, « un pastiche qui a presque des airs de parodie ». Pour rendre plus complète l'illusion, dans la salle du Conseil, chaque fois que l'heure sonne à l'horloge, une mécanique fait passer devant le cadran un Louis XIV majestueux, qui reçoit les révérences des courtisans.

Mais le sanctuaire du lieu, c'est la chambre de parade, copiée, calquée sur la chambre même de Louis XIV à Versailles.

Dans cette pièce, qui a coûté près de trois millions de marks, Louis II s'est plu à accumuler les motifs d'ornementation, les étoffes et les meubles les plus somptueux ; sa prodigalité n'a voulu s'imposer aucune limite.

Nul étranger n'avait le droit d'y pénétrer ; il ne fut fait qu'une infraction à la règle, du vivant du roi : un jour, Louis permit à une cantatrice, dont la voix lui avait plu, d'y passer quelques instants ; mais, aussitôt qu'elle fut partie, un valet vint y brûler des parfums, afin de chasser le mauvais air[1] !

Le dernier château construit par Louis II va nous permettre d'évoquer la catastrophe qui termina l'existence de l'excentrique couronné.

Ce fut à Berg, modeste résidence d'été, située au milieu d'un parc admirable, sur la rive du lac de Starnberg, qu'on interna le roi déchu.

1. Louis II sut toujours se garder de la femme et observa même, dit-on, une continence absolue. On a tenté d'en donner une explication physiologique : une chute de cheval, dont la date n'a pu être déterminée, aurait provoqué cette anomalie. Quoi qu'il en soit, il n'eut jamais de maîtresse, et, au dire de son valet de chambre, jamais il ne reçut dans sa chambre de personne de l'autre sexe. L'aventure des Tuileries, que nous avons contée, offre, par conséquent, toute vraisemblance.

Dès 1865, un journal de Munich avait fait allusion à l'état mental du roi ; et, dans une brochure, parue l'année suivante[1], l'auteur parlait, sans ambages, du prince « amant des clairs de lune ».

En 1866, au moment de la paix de Nicolsburg, on conte que les plénipotentiaires bavarois, ayant besoin de la signature du roi, le trouvèrent dans une île du lac de Starnberg, déguisé en Indien, avec des marcassins aux pieds, des plumes d'aigle dans les cheveux, vêtu d'une couverture, et en train de lire *le Dernier des Mohicans*[2].

De plus en plus, Louis cherchait la solitude, fuyait la foule, éprouvant du dégoût, de la frayeur pour toute société. Les cérémonies publiques lui étaient devenues odieuses, et lorsqu'après beaucoup de résistance, il s'y était laissé entraîner, il faisait interposer, entre les spectateurs et lui, des buissons fleuris, pour n'apercevoir nul visage au travers, et totalement s'isoler.

Pendant des jours il s'enfermait, ne correspondant avec ses ministres, comme avec ses serviteurs, qu'à travers des portes verrouillées. Était-il obligé de présider le Conseil, il ouvrait son parapluie, pour n'avoir pas à contempler la figure de ses secrétaires d'État.

1. F. Salles, *la Bavière depuis 1866;* Bruxelles, Leipzig et Livourne, 1866.

2. *Archives de neurologie*, octobre 1911.

Au théâtre, il se plaçait au fond de sa loge, exigeant que la salle fut plongee dans l'obscurité; plus tard, il se fera jouer des pièces uniquement pour lui[1].

Parfois il était pris d'un accès de délire des persécutions : afin de se soustraire à ses ennemis imaginaires, et de se dérober à une agression, il était entouré de gardes du corps, de gendarmes en nombre, pour le garantir contre un attentat.

Au moment où éclata la guerre franco-allemande, Louis II n'était déjà plus lui-même; le kronprinz écrivait alors :

Louis II est étonnamment changé. Il a beaucoup perdu de sa beauté. Il n'a plus ses dents de devant. Il est pâle, nerveux, agité dans la conversation; il n'attend pas qu'on ait répondu à ses questions, pour vous en poser d'autres sur des sujets tout différents.

Peu d'années après la guerre, le kronprinz étant venu inspecter les troupes de l'Allemagne du Sud,

1. En 1885, le roi fit monter, sur le théâtre de Munich, la *Théodora*, de V. Sardou, avec tous les décors et accessoires, fidèlement copiés sur ceux de la Porte-Saint-Martin, de Paris. Cela coûta la bagatelle de 200.000 marks. A part le roi, un soldat des chevau-légers, faisant fonction de valet de chambre, fut seul autorisé à assister à cette représentation; la consigne était tellement rigoureuse, que la femme d'un ministre étranger, accrédité près la cour de Bavière, ne put pénétrer dans la salle, malgré des démarches pressantes auprès de l'intendant du théâtre (*Gazette anecdotique*, 31 mai 1885).

qu'il avait conduites à la victoire, Louis II donna l'ordre de le saisir, de l'enfermer dans une grotte et de l'y laisser mourir de faim.

Il n'en a pas moins conservé le pouvoir après ces actes de démence bien caractérisée ; et quand un journal, en Bavière ou même en Prusse, émettait des doutes sur la santé morale du roi, il était accusé de lèse-majesté[1] !

A partir de 1873, son goût de la solitude se transforma en une sorte d'hypocondrie. Il sentait, par moments, que sa raison chancelait ; il se surprenait gesticulant devant une glace et murmurant à son image : « En vérité, il y a des heures où je ne jurerais pas que tu n'es pas fou ! »

Puis ce fut l'explosion de la démence chez son frère Othon, dont il ressentit un coup terrible : c'était l'avertissement du sort, la fatale échéance, qui s'annonçait inéluctable.

Ensuite se déclara la passion que Louis II afficha scandaleusement pour un cabotin vulgaire, qui, trompé par les prévenances dont il était l'objet, voulut supprimer la distance qui le séparait de son royal protecteur et, par ses familiarités déplacées, ne réussit qu'à se faire rejeter dans le néant, d'où le roi avait sorti celui qui ne représen-

1. *Bibliothèque universelle* et *Revue Suisse*, t. VIII, octobre-décembre 1897, 630.

tait à ses yeux que les héros qu'il incarnait à la scène.

Mais Louis descendra plus bas encore : un piqueur jouit longtemps de la confiance du roi, et celui-ci avait imaginé de faire de son coiffeur son premier ministre, quand il fut déposé.

A dater de 1883, la plus vile domesticité constituera son unique compagnie. Il amène ses domestiques dans sa hutte de Hünding, et là les oblige à boire de l'hydromel dans des cornes, à la manière des anciens Germains. D'autres fois, il les mande dans un pavillon arabe, construit sur un plateau élevé, pour les voir fumer en sa présence le narghilé, accroupis et costumés en Turcs.

Voyant passer un jour un détachement de cavalerie, il remarque quatre soldats pour leur bonne mine ; sur l'heure, il les envoie prendre, les installe à sa résidence comme valets de chambre et entend que tous leurs désirs soient comblés.

La nuit se faisant, de plus en plus opaque, dans ce cerveau atrophié, il a les fantaisies les plus singulières, et il exige qu'elles soient immédiatement satisfaites. Un jour, ne s'avise-t-il pas d'avoir un bassin, où il pût se promener en barque, costumé comme Lohengrin ? Mais comme on apercevait le fond de tôle de cette grande cuve, il exigea que l'on teintât l'eau en bleu, pour simuler la profon-

deur : avec une solution de sulfate de cuivre, rien ne fut plus aisé, mais on n'avait pas songé que l'acide sulfurique, que contient toujours en excès le « vitriol bleu », corroderait la tôle : l'eau pénétra par les fissures dans les appartements et y causa de sérieux dégâts ; il fallut trouver autre chose.

On recourut alors à la lumière électrique, traversant une lentille de verre bleu. Louis s'en déclara enchanté. Mais la surface de l'eau était trop calme ; pour jouer la nature à la perfection, il y manquait les lames ; une roue fut installée pour les produire et, a-t-on raconté pour ridiculiser le pauvre fou, « le frémissement du bassin s'enfla si fort, que le cygne mécanique et le canot doré chavirèrent et que le roi prit un bain forcé ». Il se consola de la mésaventure, en se promenant dans Herrenchiemsee — ce Versailles en miniature — avec le grand manteau de cour, la couronne et le sceptre de Louis le quatorzième.

D'autres fois, il recevait à sa table Louis XVI et sa royale épouse, et le maître d'hôtel avait la consigne de veiller à l'étiquette, comme si la présence de ses invités de marque eût été réelle. Pour ne pas être dérangé au cours du repas, la table descendait dans les cuisines par une trappe et remontait toute servie, à l'imitation de Louis XV,

qui avait eu, le premier, cette ingénieuse idée.

La démence de Louis II faisait chaque jour des progrès plus visibles : c'est ainsi qu'il se fit installer un manège, qu'il parcourait à cheval ; après trois ou quatre tours de piste, il descendait de sa monture : on lui présentait des rafraîchissements et on jouait de la musique ; il s'imaginait être dans un cabaret, puis il se remettait en selle et, après de nouveaux tours, il arrivait dans un autre endroit : grâce à cette auto suggestion, il accomplissait — dans son imagination — les plus lointaines randonnées.

Ses manies devinrent bientôt moins inoffensives. Le bruit courut qu'il rossait ses laquais ; l'on dit même qu'il tua l'un d'eux, en l'étouffant entre deux battants de portes. A un autre, dont la figure lui déplaisait, il imposa le port d'un masque, pour lui dérober ses traits.

Combien d'autres actes insensés ne commit-il pas, ou combien lui ont été attribués ! Certain jour, mécontent des parterres que lui avaient dessinés ses jardiniers, il commanda qu'on y lâchât tous les chevaux de son écurie, afin qu'ils y piétinassent à leur aise.

Était-il las de martyriser hommes et bêtes, il s'abandonnait à des puérilités ou à des manifestations inconcevables, comme de baiser telle colonne ou tels arbres de son parc, de se prosterner

devant la statue de Louis XIV, ou d'arborer des costumes extravagants.

Longtemps les ministres avaient montré, pour les frasques de leur souverain, une déférente indulgence; mais cette situation ne pouvait durer. La Chambre bavaroise ayant refusé les crédits pour payer les dettes de la liste civile, il fut décidé qu'on rédigerait une adresse à Sa Majesté, pour le prier de mettre un frein à ses dépenses : on devine l'accueil qui fut fait à cette requête. C'est alors que fut nommée une commission de trois aliénistes, qui prononcèrent que Sa Majesté souffrait de cette forme de maladie mentale, qu'on nomme *paranoia*[1]; et, « considérant le genre de cette maladie, son développement lent et continu et sa longue durée », la déclaraient « incurable » : en conséquence, ils proclamèrent l'incapacité du roi à régner plus longtemps.

Restait à signifier à l'intéressé les mesures prises à son égard et à s'assurer de sa personne.

Quand les envoyés du régent se présentèrent au château habité par Louis II, ils y furent reçus par une troupe de paysans, accourus pour défendre

1. D'après le docteur Marie, ce terme correspondrait à celui de folie de dégénérescence. « La démence du roi de Bavière présente, en effet, d'après l'éminent aliéniste, « l'absence de systématisation, l'évolution progressive, mais s'effectuant par bouffées, entrecoupées de périodes à peu près normales, qui caractérisent les folies des dégénérés. »



LE DOCTEUR GUDDEN
(Cliché du *Monde illustré*).

leur souverain, et prêts à verser leur sang pour lui.

« Qu'on leur dépèce la viande jusqu'aux os et qu'on leur crève les yeux ! » Tel fut l'ordre que donna, le roi, qu'on venait saisir. Heureusement pour les membres de la délégation, que ses prescriptions ne furent pas suivies, et qu'on parvint à les faire échapper par des couloirs dérobés.

Force fut alors de recourir aux moyens extrêmes ; autant par violence que par ruse, à tout prix il fallait se saisir du dément. Avec une équipe d'infirmiers, le docteur Gudden s'empara de sa victime et l'emporta au château de Berg, d'où, pensait-on, il ne pourrait s'évader. Louis II, ignorant où on le conduisait, n'opposa pas la moindre résistance ; peut-être avait-il pris son parti et son calme n'était-il que pour détourner les soupçons.

Le troisième jour de son arrivée dans la demeure dont on avait fait choix, et qui devait être pour lui le dernier asile, allait se dénouer la sombre tragédie.

On connaît l'épisode. Le roi est parti seul avec le médecin chargé de veiller sur lui ; une heure s'écoule et on ne les voit pas revenir. Que s'est-il passé ?

On court de tous les côtés, on bat les taillis du parc, on fouille les moindres recoins, on arrive jusqu'au lac.

Tout à coup, on entend une exclamation : voici le chapeau et l'agrafe de diamant du roi ; plus loin, le parapluie du docteur Gudden et son couvre-chef ; enfin, le manteau et la redingote du souverain sont là, tout au bord de l'eau.

On explore les profondeurs du lac ; bientôt on ramène le cadavre de Louis II ; un peu en deçà, à droite, flotte le corps de son médecin. Toutes les tentatives pour les ramener à la vie restent vaines ; la mort a accompli son œuvre...

D'après la position des corps et les traces relevées sur la rive, voici comment les docteurs Gottschalk et Marie[1] présument que les choses ont dû se passer.

Le roi marchait à la gauche de Gudden ; arrivés près d'un banc où ils s'étaient reposés le matin, le roi se mit à courir vers le lac, après avoir jeté son parapluie. Gudden, s'étant aussi débarrassé du sien, chercha à lui couper la route, en marchant résolument dans l'eau ; il rejoignit le roi et le saisit par ses vêtements, mais le roi quitta aussitôt son pardessus et sa redingote. Il s'engagea alors, à dix ou quinze pas de la rive, une lutte terrible, dont l'issue ne pouvait être douteuse, entre un homme dans la force de l'âge, ayant fait le sacrifice de sa vie, et un vieillard de 62 ans, cherchant à

1. *Archives de neurologie*, octobre 1911, 214 et suiv.

sauver son souverain, fût-ce au prix de son existence.

Le cadavre du docteur Gudden fut trouvé ployé en deux : la face, meurtrie et couverte d'ecchymoses, était sous l'eau, alors que le dos émergeait; le corps du roi fut trouvé plus avant dans le lac ; après s'être débarrassé de Gudden, il avait continué à marcher dans l'eau, jusqu'au moment où il avait perdu pied. Il n'y avait, cependant, à cet endroit, qu'une profondeur très faible; mais l'autopsie montra que la mort était due à une syncope, et qu'elle ne provenait pas de l'asphyxie par submersion.

L'infortuné monarque avait-il, dans un accès de démence, entraîné son compagnon dans le lac ? L'avait-il submergé avec lui, après une lutte désespérée, car le docteur avait l'ongle du médius retourné ? Louis s'est-il, au contraire, jeté volontairement à l'eau, et Gudden s'est-il noyé en le voulant rattraper ? Toutes ces hypothèses sont plus ou moins plausibles, mais ce ne sont qu'hypothèses. A jamais resteront ignorées les péripéties d'un drame qui n'eut d'autres témoins que le ciel bleu et l'onde glacée.

FIN.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES CHAPITRES

3831. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.